# COLLECTION DE COMEDIES CHOISIES EN UN ACTE ET EN DEUX DES PLUS…







# COLLECTION

*DE*

# COMÉDIES CHOISIES

## EN UN ACTE ET EN DEUX

### DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS.



*TOME TROISIEME.*







*A LIVOURNE* 1776.

Chez Thomas Masi et Compagnie, Éditeurs, & Imprimeurs-Libraires.

*Avec Approbation.*

# LE LEGS
## COMÉDIE
## EN UN ACTE.

Par Monsieur MARIVAUX.

# ACTEURS.

LA COMTESSE.

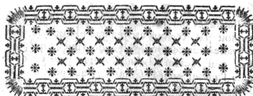
LE MARQUIS.

HORTENSE.

LE CHEVALIER.

LISETTE, *Suivante de la Comteſſe.*

LEPINE, *Valet de Chambre du Marquis.*



# LE LEGS

## COMÉDIE.

### SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

LA démarche que vous allez faire auprès du Marquis, m'allarme.

HORTENSE.

Je ne risque rien, vous dis-je; raisonnons. Défunt son parent & le mien lui laisse six cens mille francs, à la charge, il est vrai, de m'épouser, ou de m'en donner deux cents mille; cela est à son choix: mais le Marquis ne sent rien pour moi; je suis sûre qu'il a de l'inclination pour la Comtesse; d'ailleurs il est déja assez riche par lui-même; voilà encore une succession de six cens

mille francs qui lui vient, à laquelle il ne s'attendoit pas: & vous croyez que plutôt que d'en distraire deux cens mille, il aimera mieux m'épouser, moi, qui lui suis indifférente, pendant qu'il a de l'amour pour la Comtesse, qui peut-être ne le hait pas, & qui a plus de bien que moi? il n'y a pas d'aparence.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la Comtesse ne le hait pas?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours, & je n'en suis pas surprise: du caractère dont elle est, celui du Marquis doit être de son goût; la Comtesse est une femme brusque, qui aime à primer, à gouverner, à être la maîtresse; le Marquis est un homme doux, paisible, aisé à conduire; & voilà ce qu'il faut à la Comtesse; aussi ne parle-t-elle de lui qu'avec éloge; son air de naïveté lui plaît; c'est, dit-elle, le meilleur homme, le plus complaisant, le plus sociable; d'ailleurs, le Marquis est d'un âge qui lui convient: elle n'est plus dans cette grande jeunesse; il a trente-cinq ou quarante ans, & je vois bien qu'elle seroit charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

Mais, s'il accepte vôtre main?

HORTENSE.

Eh non! vous dis-je; laissez-moi faire; je crois qu'il espére que ce sera moi qui le refuserai: peut-être même feindra-t-il de consentir à nôtre union: mais que cela ne vous épouvante pas;

vous n'êtes point aſſez riche pour m'épouſer avec deux cens mille francs de moins, & je ſuis bien-aiſe de vous les aporter en mariage. Je ſuis perſuadée que la Comteſſe & le Marquis ne ſe haïſſent pas: voyons ce que me diront là-deſſus Lépine & Liſette, qui vont venir me parler. L'un eſt un gaſcon froid, mais adroit; Liſette a de l'eſprit: je ſçai qu'ils ont tous deux la confiance de leurs Maîtres; je les intéreſſerai à m'inſtruire, & tout ira bien. Les voilà qui viennent, retirez-vous.



## SCENE II.

LISETTE, LEPINE, HORTENSE.

HORTENSE.

Venez, Liſette, approchez.

LISETTE.

Que ſouhaitez-vous de nous, Madame?

HORTENSE.

Rien que vous ne puiſſiez me dire, ſans bleſſer la fidélité que vous devez, vous au Marquis, & vous à la Comteſſe.

LISETTE.

Tant-mieux, Madame.

LEPINE.

Ce début encourage; nos ſervices vous ſont acquis.

HORTENSE, *tire quelque argent de sa poche.*

Tenez, Lisette, tout service mérite récompense.

LISETTE, *refusant d'abord.*

Du moins, Madame, faudroit-il sçavoir auparavant de quoi il s'agit.

HORTENSE.

Prenez, je vous le donne, quoi qu'il arrive. Voilà pour vous, Monsieur de Lépine.

LEPINE.

Madame, je serois volontiers de l'avis de Mademoiselle, mais je prens; le respect défend que je raisonne.

HORTENSE.

Dites-moi, Lépine, je me figure que le Marquis aime la Comtesse, me trompé-je? Il n'y a point d'inconvenient à me dire ce qui en est; soupçonnez-vous qu'il l'aime?

LEPINE.

Des soupçons, j'en ai de violens. Je m'en éclaircirai tantôt.

HORTENSE.

Et vous, Lisette, quel est vôtre sentiment sur la Comtesse?

LISETTE.

Qu'elle ne songe point du tout au Marquis, Madame.

LEPINE.

Je différe avec vous de pensée.

HORTENSE.

Je crois aussi qu'ils s'aiment; & suposons que je ne me trompe pas, du caractére dont ils sont, ils auront de la peine à s'en parler. Vous, Lépi-

ne, voudriez-vous exciter le Marquis, à le déclarer à la Comtesse? Et vous, Lisette, disposer la Comtesse à se l'entendre dire? Ce sera une industrie fort-innocente.

LEPINE.

Et même loüable.

LISETTE, *rendant l'argent.*

Madame, permettez que je vous rende vôtre argent.

HORTENSE.

Gardés. D'où vient?

LISETTE.

C'est qu'il me semble que voilà précisément le service que vous exigez de moi, & c'est precisément celui que je ne puis vous rendre: ma Maîtresse est veuve, elle est tranquille, son état est heureux, ce seroit dommage de l'en tirer, je prie le Ciel qu'elle y reste.

LEPINE, *froidement.*

Quant à moi, je garde mon lot; rien ne m'oblige à restitution, j'ai la volonté de vous être utile; Monsieur le Marquis vit dans le célibat; mais le mariage, il est bon, très-bon, il a ses peines, chaque état a les siennes. Quelquefois le mien me pése; le tout est égal. Oui, je vous servirai, Madame, je vous servirai; je n'y vois point de mal: on s'épouse de tout tems, on s'épousera toûjours, on n'a que cette honnête ressource quand on aime.

HORTENSE.

Vous me surprenez, Lisette, d'autant plus que je m'imaginois que vous pouviez vous aimer tous deux.

LISETTE.

C'eſt de quoi il n'eſt pas queſtion de ma part.

LEPINE.

De la mienne, j'en ſuis demeuré à l'eſtime. Néanmoins, Mademoiſelle eſt aimable, mais j'ai paſſé mon chemin ſans y prendre garde.

LISETTE.

J'eſpére que vous paſſerez toûjours de même.

HORTENSE.

Voilà ce que j'avois à vous dire. Adieu, Liſette, vous ferez ce qu'il vous plaira: je ne vous demande que le ſecret. J'accepte vos ſervices, Lépine.

## SCENE III.

LEPINE, LISETTE.

LISETTE.

Nous n'avons rien à nous dire, Monſieur de Lépine, j'ai affaire, & je vous laiſſe.

LEPINE.

Doucement, Mademoiſelle, rétardez d'un moment; je trouve à propos de vous informer d'un petit accident qui m'arrive.

LISETTE.

Voyons.

LEPINE.

D'homme d'honneur, je n'avois pas enviſagé vos graces, je ne connoiſſois pas vôtre mine.

LISETTE.

Qu'importe ? Je vous en offre autant ; c'eſt tout au plus ſi je connois actuellement la vôtre.

LEPINE.

Cette Dame ſe figuroit que nous nous aimions.

LISETTE.

Eh bien! elle ſe figuroit mal.

LEPINE.

Attendez, voici l'accident; ſon diſcours à fait que mes yeux ſe ſont arrêtés deſſus vous plus attentivement que de coutume.

LISETTE.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

LEPINE.

Et vous êtes jolie, ſandis, oh! très-jolie.

LISETTE.

Ma foi, Monſieur de Lépine, vous êtes très-galant, oh! très-galant!

LEPINE.

A mon exemple, enviſagez-moi, je vous prie; faites-en l'épreuve.

LISETTE.

Oui-dà; tenez, je vous regarde.

LEPINE.

Eh donc! eſt-ce-là ce Lépine que vous connoiſſiez? N'y voyez-vous rien de nouveau? Que vous dit le cœur?

LISETTE.

Pas le mot; il n'y a rien là pour lui.

LEPINE.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont eſtimé que j'étois un garçon aſſez revenant: mais

nous y rétournerons, c'eſt partie à remettre: écoutez le reſtant. Il eſt certain que mon Maître diſtingue tendrement vôtre Maîtreſſe: aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditoit de vous communiquer ſes ſentimens.

LISETTE.

Comme il lui plaira: la réponſe que j'aurai l'honneur de lui communiquer, ſera courte.

LEPINE.

Remarquons d'abondance que la Comteſſe ſe plaît avec mon Maître, qu'elle a l'ame joïeuſe en le voyant. Vous me direz que nos gens ſont d'étranges perſonnes, & je vous l'accorde, le Marquis, homme tout ſimple, peu haſardeux dans le diſcours, n'oſera jamais avanturer la déclaration; & des déclarations, la Comteſſe les épouvante: Dans cette conjoncture, j'opine que nous encouragions ces deux Perſonnages. Qu'en ſera-t'il? Qu'ils s'aimeront bonnement en toute ſimpleſſe, & qu'ils s'épouſeront de même: qu'en ſera-t'il? Qu'en me voyant vôtre camarade, vous me rendrez vôtre mari par la douce habitude de me voir; eh-donc! parlés, êtes-vous d'accord?

LISETTE.

Non.

LEPINE.

Mademoiſelle, eſt-ce mon amour qui vous déplaît?

LISETTE.

Oui.

LEPINE.

En peu de mots, vous dites beaucoup; mais

confidérés l'occurrence ; je vous prédis que nos Maîtres se marieront. Que la commodité vous tente.

LISETTE.

Je vous prédis qu'ils ne se marieront point. Je ne veux pas, moi : ma Maîtresse, comme vous dites fort-habilement, tient l'amour au-dessous d'elle, & j'aurai soin de l'entretenir dans cette humeur, attendu qu'il n'est pas de mon petit intérêt qu'elle se marie : ma condition n'en seroit pas si bonne, entendez vous ? Il n'y a pas d'aparence que la Comtesse y gagne, & moi, j'y perdrois beaucoup. J'ai fait un petit calcul là-dessus, au moïen duquel je trouve que tous vos arrangemens me dérangent & ne me valent rien ; ainsi quelque jolie que je sois, continuez de n'en rien voir ; laisses-là la découverte que vous avez faite de mes graces, & passez toûjours sans y prendre garde.

LEPINE, *froidement.*

Je les ai vûës, Mademoiselle, j'en suis frapé, & n'ai de reméde que vôtre cœur.

LISETTE.

Tenez-vous donc pour incurable.

LEPINE.

Me donnez-vous vôtre dernier mot !

LISETTE.

Je n'y changerai pas une syllabe.

[ *Elle veut s'en aller.* ]

LEPINE, *l'arrêtant.*

Permettez que je réparte. Vous calculez ; moi de même : selon vous il ne faut pas que nos gens

se marient; il faut qu'ils s'épousent, selon moi; je le prétens.

LISETTE.

Mauvaise gasconnade.

LEPINE.

Patience; je vous aime, & vous me refusez le réciproque; je calcule qu'il me fait besoin, & je l'aurai, sandis, je le prétens.

LISETTE.

Vous ne l'aurez pas, sandis.

LEPINE.

J'ai tout dit. Laissez parler mon Maître, qui nous arrive.

---

## SCENE IV.

LE MARQUIS, LEPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

AH! vous voici, Lisette, je suis bien-aise de vous trouver.

LISETTE.

Je vous suis obligée, Monsieur; mais je m'en allois.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez, j'avois pourtant quelque chose à vous dire; êtes-vous un peu de nos amis?

LEPINE.

Petitement.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'estime & de respect pour Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Tout de bon? Vous me faites plaisir, Lisette, je fais beaucoup de cas de vous aussi, vous me paroissez une très-bonne fille, & vous êtes à une Maîtresse qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a long-tems que je le sçai, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ne vous parle-t'elle jamais de moi? Que vous en dit-elle?

LISETTE.

Oh, rien!

LE MARQUIS.

C'est que, entre nous, il n'y a point de femme que j'aime tant qu'elle.

LISETTE.

Qu'appellez-vous aimer, Monsieur le Marquis? Est-ce de l'amour que vous entendez?

LE MARQUIS.

Eh! mais oui, de l'amour, de l'inclination, comme tu voudras: le nom n'y fait rien: je l'aime mieux qu'un autre. Voilà tout.

LISETTE.

Cela se peut.

LE MARQUIS.

Mais elle n'en sçait rien, je n'ai pas osé le lui aprendre; je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

LISETTE.

C'est ce qui me semble.

LE MARQUIS.

Oui, cela m'embarasse, & comme ta Maîtresse est une femme fort-raisonnable, j'ai peur qu'elle ne se moque de moi, & je ne sçaurois plus que lui dire, de sorte que j'ai rêvé qu'il seroit bon que tu la prévinsses en ma faveur.

LISETTE.

Je vous demande pardon, Monsieur, mais il falloit rêver tout le contraire, je ne puis rien pour vous, en verité.

LE MARQUIS.

Eh! d'où vient? Je t'aurai grande obligation, je paierai bien tes peines; *(montrant Lépine.)* & si ce garçon-là te convenoit, je vous ferois un fort bon parti à tous les deux.

LEPINE *froidement, & sans regarder Lisette.*

Derechef, recueillez-vous là-dessus, Mademoiselle.

LISETTE.

Il n'y a pas moïen, Monsieur le Marquis. Si je parlois de vos sentimens à ma Maîtresse, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerois avec elle; je vous y brouillerois vous-même: ne la connoissez-vous pas?

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire?

LISETTE.

Absolument rien.

LE MARQUIS.

Tant-pis. Cela me chagrine. Elle me fait tant d'amitié

d'amitié cette femme. Allons, il ne faut donc plus y penser.

LEPINE, *froidement.*

Monsieur, ne vous déconfortés pas ; du récit de Mademoiselle, n'en tenez compte, elle vous triche. Rétirons-nous ; venez me consulter à l'écart, je ferai plus consolant. Partons.

LE MARQUIS.

Viens, voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Lisette ; ne me suis pas. Voilà tout ce que j'exige.

---

## SCENE V.

LEPINE, LISETTE.

LEPINE.

N'Exigez rien ; ne gênons point Mademoiselle : soyons galamment ennemis déclarés, faisons-nous du mal en toute franchise. Adieu, gentille personne, je vous cheris ni plus ni moins : gardez-moi vôtre cœur, c'est un dépôt que je vous laisse.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre Lépine, vous êtes peut-être, de tous les fous de la Garonne, le plus effronté, mais aussi le plus divertissant.



## SCENE VI.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

VOici ma Maîtreſſe. De l'humeur dont elle eſt, je crois que cet amour-ci ne la divertira guéres. Gare que le Marquis ne ſoit bientôt congédié.

LA COMTESSE, *tenant une lettre.*

Tenez, Liſette, dites qu'on porte cette lettre à la Poſte. En voilà dix que j'écris depuis trois ſemaines. La ſotte choſe qu'un procès? Que j'en ſuis laſſe! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui ſe remarient.

LISETTE, *riant.*

Bon, vôtre procès! Une affaire de dix mille francs. Voilà quelque choſe de bien conſidérable pour vous. Avez-vous envie de vous remarier? J'ai vôtre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce qu'envie de me remarier? Pourquoi me dites-vous cela?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas, je ne veux que vous divertir.

LA COMTESSE.

Ce pourroit être quelqu'un de Paris qui vous auroit fait une confidence. En tout cas, ne me le nommés pas.

LISETTE.

Oh! il faut pourtant que vous connoissiez celui dont je parle.

LA COMTESSE.

Brisons là-dessus: je rêve à une chose: le Marquis n'a ici qu'un Valet de Chambre dont il a peut-être besoin, & je voulois lui demander s'il n'a pas quelque paquet à porter à la Poste; on le porteroit avec le mien. Où est-il, le Marquis? L'as-tu vû ce matin?

LISETTE.

Oh! oui; malepeste, il a ses raisons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner, celui qui brûle pour vous, & que vous avez enflamé de passion...

LA COMTESSE.

Qui est ce benêt-là?

LISETTE.

Vous le devinez.

LA COMTESSE.

Celui qui brûle est un sot. Je ne veux rien sçavoir de Paris.

LISETTE.

Ce n'est point de Paris; vôtre conquête est dans le Château. Vous l'apellez benêt, moi je vais le flatter; c'est un soûpirant qui a l'air fort simple, un air de bon-homme. Y êtes-vous?

LA COMTESSE.

Nullement. Qui est-ce qui ressemble à celui-ci?

LISETTE.

Eh! le Marquis.

LA COMTESSE.

Celui qui eſt avec nous?

LISETTE.

Lui-même.

LA COMTESSE.

Je n'avois garde d'y être. Où as-tu pris ſon air ſimple & de bon-homme? Dis donc un air franc & ouvert, à la bonne heure, il ſera reconnoiſſable.

LISETTE.

Ma foi, Madame, je vous le rends comme je le vois.

LA COMTESSE.

Tu le vois très-mal, on ne peut pas plus mal. En mille ans on ne le devineroit pas à ce portrait-là. Mais de qui tiens-tu ce que tu me contes de ſon amour?

LISETTE.

De lui, qui me l'a dit, rien que cela. N'en riez-vous pas? Ne faites pas ſemblant de le ſçavoir, au reſte; il n'y a qu'à vous en défaire tout doucement.

LA COMTESSE.

Hélas! je ne lui en veux point de mal: c'eſt un fort honnête-homme, un homme dont je fais cas, qui a d'excellentes qualités; & j'aime encore mieux que ce ſoit lui qu'un autre. Mais ne te trompes-tu pas auſſi? il ne t'aura peut-être parlé que d'eſtime. Il en a beaucoup pour moi, beaucoup: il me l'a marquée en mille occaſions d'une maniére fort obligeante.

LISETTE.

Non, Madame, c'eſt de l'amour qui regarde vos appas; c'eſt de la flâme, il languit, il ſoûpire.

LA COMTESSE.

Eſt-il poſſible? Sur ce pied-là je le plains, car ce n'eſt pas un étourdi; il faut qu'il le ſente, puiſqu'il le dit, & ce n'eſt pas de ces gens-là dont je me moque: jamais leur amour n'eſt ridicule. Mais il n'oſera m'en parler, n'eſt-ce pas?

LISETTE.

Oh! ne craignez rien, j'y ai mis bon ordre: il ne s'y jouera pas, je lui ai ôté toute eſpérance. N'ai-je pas bien fait?

LA COMTESSE.

Mais, oui ſans doute, oui, pourvû que vous ne l'ayez pas bruſqué pourtant. Il falloit y prendre garde, c'eſt un ami que je veux conſerver; vous avez quelquefois le ton dur & révêche, Liſette, il valoit mieux le laiſſer dire.

LISETTE.

Point du tout, il vouloit que je vous parlaſſe en ſa faveur!

LA COMTESSE.

Ce pauvre homme!

LISETTE.

Et je lui ai répondu que je ne pouvois pas m'en mêler; que je me brouillerois avec vous, ſi je vous en parlois, que vous me donneriez mon congé, que vous lui donneriez le ſien.

LA COMTESSE.

Le ſien! Quelle groſſiereté! Ah que c'eſt mal parler! Son congé! Et même, eſt-ce que je vous

aurois donné le vôtre? Vous sçavez bien que non; d'où vient mentir, Lisette? C'est un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je considére le plus, & qui le mérite le mieux. Quel sot langage de domestique! Eh! il étoit si simple de vous en tenir à lui dire; Monsieur, je ne sçaurois, ce ne sont pas-là mes affaires; parlez en vous-même. Et je voudrois qu'il osât m'en parler, pour raccommoder un peu vôtre malhonnêteté. Son congé! son congé! Il va se croire insulté.

LISETTE.

Eh non! Madame, il étoit impossible de vous en débarasser à moins de frais. Faut-il que vous l'aimiez de peur de le fâcher? Voulez-vous être sa femme par politesse, lui qui doit épouser Hortense? Je ne lui ai rien dit de trop, & vous en voilà quitte. Mais je l'aperçois qui vient en rêvant. Evitez-le, vous avez le tems.

LA COMTESSE.

L'éviter, lui qui me voit! Ah! je m'en garderai bien; après les discours que vous lui avez tenus, il croiroit que je vous les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

LISETTE, *à part les premiers mots.*

Hum! il y a ici quelque chose. Madame, je suis d'avis de rester auprès de vous; cela m'arrive souvent, & vous en serez plus à l'abri d'une déclaration.

LA COMTESSE.

Belle finesse! Quand je lui échaperois au-

jourd'hui, ne me retrouvera-t'il pas demain ? Il faudroit donc vous avoir toûjours à mes côtés. Non, non, partez. S'il me parle, je sçais répondre.

LISETTE, *à part.*

Cette femme-là ne va pas droit avec moi.

## SCENE VII.

LA COMTESSE *seule un moment.*

ELle avoit la fureur de rester. Les domestiques sont haïssables; il n'y a pas jusqu'à leur zèle qui ne vous désoblige: c'est toûjours de travers qu'ils vous servent.

## SCENE VIII.

LA COMTESSE, LEPINE.

LEPINE.

MAdame, Monsieur le Marquis vous à vue de loin avec Lisette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche, il a désir de vous consulter, mais il se fait le scrupule de vous être importun.

LA COMTESSE.

Lui importun! il ne sçauroit l'être. Dites-lui que je l'attens, Lepine; qu'il vienne.

LEPINE.

Je vais le réjouir de la nouvelle; vous l'allez voir dans la minute.

## SCENE IX.

LEPINE.

[*Il appelle le Marquis.*]

MOnſieur, venez prendre audience, Madame l'accorde.

## SCENE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

EH! d'où vient donc la cérémonie que vous faites, Marquis? vous n'y ſonges pas.

LE MARQUIS.

Madame, vous avez bien de la bonté, c'eſt que j'ai bien des choſes à vous dire.

LA COMTESSE.

Effectivement vous me paroiſſez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'eſprit en peine, j'ai beſoin de conſeil, j'ai beſoin de graces, & le tout de vôtre part.

LA COMTESSE.
Tant-mieux, vous avez encore moins besoin de tout cela que je n'ai d'envie de vous être bonne à quelque chose.
LE MARQUIS.
Oh bonne! il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.
LA COMTESSE.
Comment! si je veux? manquez-vous de confiance? Ah! je vous prie, ne me ménagez point; vous pouvez tout sur moi, Marquis, je suis bien aise de vous le dire.
LE MARQUIS.
Cette assurance m'est bien agréable, & je serois tenté d'en abuser.
LA COMTESSE.
J'ai grand-peur que vous ne résistiez à la tentation, vous ne comptez pas assez sur vos amis, car vous êtes si réservé, si retenu.
LE MARQUIS.
Oui, j'ai beaucoup de timidité.
LA COMTESSE.
Oh! beaucoup, cela est vrai.
LE MARQUIS.
Vous sçavez dans quelle situation je suis avec Hortense, que je dois l'épouser, ou lui donner deux cens mille francs.
LA COMTESSE.
Oui, & je me suis aperçue que vous n'aviez pas grand goût pour elle.
LE MARQUIS.
Oh! on ne peut pas moins; je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE.

Je n'en ſuis pas ſurpriſe; ſon caractère eſt ſi différent du vôtre! elle a quelque choſe de trop arrangé pour vous.

LE MARQUIS.

Vous y êtes; elle ſonge trop à ſes graces; il faudroit toûjours l'entretenir de complimens; & moi ce n'eſt pas là mon fort; la coqueterie me gêne, elle me rend muet.

LA COMTESSE.

Ah! ah! je conviens qu'elle en a un peu; mais preſque toutes les femmes ſont de même; vous ne trouverez que cela par tout, Marquis.

LE MARQUIS.

Hors chez vous: quelle différence! par exemple, vous plaiſez ſans y penſer; ce n'eſt pas vôtre faute; vous ne ſçavez pas ſeulement que vous êtes aimable, mais d'autres le ſçavent pour vous.

LA COMTESSE.

Moi, Marquis, je penſe qu'à cet égard-là les autres ſongent auſſi peu à moi que j'y ſonge moi-même.

LE MARQUIS.

Oh, j'en connois qui ne vous diſent pas tout ce qu'ils ſongent.

LA COMTESSE.

Eh! qui ſont-ils, Marquis? Quelques amis comme vous, ſans doute.

LE MARQUIS.

Bon, des amis! voilà bien de quoi, vous n'en aurez encore de long-tems.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée du petit compliment que vous me faites en passant

LE MARQUIS.

Mais, vraiment, je le dis exprès.

LA COMTESSE, *en riant.*

Comment! vous qui ne voulez pas que j'aie encore des amis, est-ce que vous n'êtes pas le mien?

LE MARQUIS.

Vous m'excuserez; mais quand je serois autre chose, il n'y auroit rien de surprenant.

LA COMTESSE.

Eh bien, je ne laisserois pas que d'en être surprise.

LE MARQUIS.

Et encore plus fâchée.

LA COMTESSE.

En verité surprise: je veux pourtant croire que je suis aimable, puisque vous le dites.

LE MARQUIS.

Oh charmante! & je serois bien heureux si Hortense vous ressembloit; je l'épouserois d'un grand cœur, & j'ai bien de la peine à m'y résoudre.

LA COMTESSE.

Je le crois, & ce seroit encore pis, si vous aviez de l'inclination pour une autre.

LE MARQUIS.

Eh bien, c'est que justement le pis s'y trouve.

LA COMTESSE, *par exclamation.*

Oui? vous aimez ailleurs?

LE MARQUIS.

De toute mon ame.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Je m'en suis doutée, Marquis.

LE MARQUIS.

Eh! vous êtes-vous doutée de la personne?

LA COMTESSE.

Non, mais vous me la direz.

LE MARQUIS.

Vous me feriez grand plaisir de la deviner.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi m'en donneriez-vous la peine, puisque vous voilà?

LE MARQUIS.

C'est que vous ne connoissez qu'elle: c'est la plus aimable femme, la plus franche. Vous parlez de gens sans façon, il n'y a personne comme elle; plus je la vois, plus je l'admire.

LA COMTESSE.

Epousez-la, Marquis, épousez-là, & laissez-là Hortense, il n'y a point à hésiter: vous n'avez point d'autre parti à prendre.

LE MARQUIS.

Oui, mais je songe à une chose; n'y auroit-il pas moyen de me sauver les deux cens mille francs? je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Regardez-moi dans cette occasion-ci comme une autre vous-même.

LE MARQUIS.

Ah! que c'est bien dit, une autre moi-même!

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît en vous, c'est vôtre franchise, qui est une qualité admirable. Revenons.

Comment vous ſauver ces deux cens mille francs?

LE MARQUIS.

C'eſt que Hortenſe aime le Chevalier; mais à propos, c'eſt vôtre parent.

LA COMTESSE.

Oh! parent de loin.

LE MARQUIS.

Or, de cet amour qu'elle a pour lui, je conclus qu'elle ne ſe ſoucie pas de moi: je n'ai donc qu'à faire ſemblant de vouloir l'épouſer, elle me refuſera, & je ne lui devrai plus rien, ſon refus me ſervira de quittance.

LA COMTESSE.

Oui da, vous pouvez le tenter; ce n'eſt pas qu'il n'y ait du riſque; elle a du diſcernement, Marquis; vous ſuppoſez qu'elle vous refuſera, je n'en ſçais rien; vous n'êtes pas un homme à dédaigner.

LE MARQUIS.

Eſt-il vrai?

LA COMTESSE.

C'eſt mon ſentiment.

LE MARQUIS.

Vous me flattez, vous encouragez ma franchiſe.

LA COMTESSE.

Vous encouragez ma franchiſe! Mettez-vous donc dans l'eſprit que je ne demande qu'à vous obliger, entendez-vous? & que cela ſoit dit pour toûjours.

LE MARQUIS.

Vous me raviſſez d'eſpérance.

LA COMTESSE.

Allons par ordre: si Hortense alloit vous prendre au mot?

LE MARQUIS.

J'espére que non. En tout cas, je lui payerois sa somme, pourvû qu'auparavant la personne qui a pris mon cœur ait la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Helas! elle seroit donc bien difficile. Mais, Marquis, est-ce qu'elle ne sçait pas que vous l'aimez?

LE MARQUIS.

Non vraiment: je n'ai pas osé le lui dire.

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité; oh! en verité, c'est la pousser trop loin; & toute amie des bienseances que je suis, je ne vous approuve pas; ce n'est pas se rendre justice.

LE MARQUIS.

Elle est si sensée que j'ai peur d'elle. Vous me conseillez donc de lui en parler.

LA COMTESSE.

Eh! cela devroit être fait: peut-être vous attend-elle. Vous dites qu'elle est sensée; que craignez-vous? Il est louable de penser modestement de soi: mais avec de la modestie on parle; on se propose. Parlez, Marquis, parlez, tout ira bien.

LE MARQUIS.

Helas! si vous sçaviez qui c'est, vous ne m'exhorteriez pas tant. Que vous êtes heureuse de n'aimer rien, & de mépriser l'amour!

LA COMTESSE.

Moi mépriser ce qu'il y a au monde de plus naturel! cela ne feroit pas raisonnable: ce n'eſt pas l'amour, ce font les Amans tels qu'ils font la plûpart, que je mépriſe, & non pas le ſentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en ſoi que de fort honnête & de fort involontaire; c'eſt le plus doux ſentiment de la vie, comment le haïrois-je? Non certes, & il y a tel homme à qui je pardonnerois de m'aimer, s'il me l'avouoit avec cette ſimplicité de caractère que je louois tout-à-l'heure en vous.

LE MARQUIS.

En effet, quand on le dit naïvement comme on le ſent...

LA COMTESSE.

Il n'y a point de mal alors; on a toûjours bonne grace: voilà ce que je penſe, je ne ſuis pas une ame ſauvage.

LE MARQUIS.

Ce feroit bien dommage. Vous avez la plus belle ſanté.

LA COMTESSE.

*Les premiers mots à part.*

Il eſt bien queſtion de ma ſanté! C'eſt l'air de la campagne.

LE MARQUIS.

L'air de la Ville vous fait de même, l'œil le plus vif, le teint le plus frais?

LA COMTESSE.

Je me porte aſſez bien: mais ſçavez-vous bien que vous me dites des douceurs ſans y penſer.

LE MARQUIS.

Pourquoi ſans y penſer? Moi, j'y penſe.

LA COMTESSE.

Gardez-les pour la perſonne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Eh! ſi c'étoit-vous, il n'y auroit que faire de les garder.

LA COMTESSE.

Comment! ſi c'étoit moi? Eſt-ce de moi dont il s'agit? Eſt-ce une déclaration d'amour que vous me faites?

LE MARQUIS.

Oh! point du tout, point du tout; mais quand ce feroit, il n'eſt pas néceſſaire de ſe fâcher. Ne diroit-on pas que tout eſt perdu! calmez-vous; prenez que je n'aie rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chûte! vous êtes bien ſingulier.

LE MARQUIS.

Et vous de bien mauvaiſe humeur: eh! tout à-l'heure, à vôtre avis, on avoit ſi bonne grace à dire naïvement qu'on aime. Voyez comme cela réuſſit: me voilà bien avancé.

LA COMTESSE.

Ne le voilà-t-il pas bien reculé? A qui en avez-vous? Je vous demande à qui vous parlez?

LE MARQUIS.

A perſonne, Madame, je ne dirai plus mot, êtes-vous contente? ſi vous vous mettez en colère contre tous ceux qui me reſſemblent, vous en querellerés bien d'autres.

LA

LA COMTESSE.

*Les premiers mots à part.*

Quel original! Eh! qui eſt-ce qui vous querelle?

LE MARQUIS.

Ha! la maniére dont vous me refuſez n'eſt pas douce.

LA COMTESSE.

Allez, vous rêvez.

LE MARQUIS.

Courage, avec la qualité d'original dont vous venez de m'honorer tout bas, il ne me manquoit plus que celle de rêveur; au ſurplus, je ne m'en plains pas; je ne vous conviens point, qu'y faire? Il n'y a plus qu'à me taire, & je me tairai. Adieu, Comteſſe, n'en ſoyons pas moins bons amis, & du moins ayez la bonté de m'aider à me tirer d'affaire avec Hortenſe.

LA COMTESSE *ſeule un moment quand il s'en va.*

Quel homme! celui-ci ne m'ennuyera pas du récit de mes rigueurs; j'aime les gens ſimples & unis, mais en vérité celui-là l'eſt trop.

---

## SCENE XI.

HORTENSE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

HORTENSE, *arrête le Marquis prêt à ſortir.*

MOnſieur le Marquis, je vous prie, ne vous en allez pas, nous avons à nous parler, & Madame peut être préſente.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez, Madame.

HORTENSE.

Vous ſçavez ce dont il s'agit.

LE MARQUIS.

Non, je ne ſçais pas ce que c'eſt, je ne m'en ſouviens plus.

HORTENSE.

Vous me ſurprenez: je me flattois que vous feriez le premier à rompre le ſilence: il eſt humiliant pour moi d'être obligée de vous prévenir, avez-vous oublié qu'il y a un teſtament qui nous regarde?

LE MARQUIS.

Oh, oui, je me ſouviens du teſtament.

HORTENSE.

Et qui diſpoſe de ma main en vôtre faveur?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, oui, il faut que je vous épouſe, cela eſt vrai.

HORTENSE.

Eh bien, Monſieur, à quoi vous déterminez-vous? il eſt tems de fixer mon état: je ne vous cache point que vous avez un Rival: c'eſt le Chevalier qui eſt parent de Madame, que je ne vous préfére pas, mais que je préfére à tout autre, & que j'eſtime aſſez pour en faire mon époux, ſi vous ne devenez pas le mien; c'eſt ce que je lui ai dit juſqu'ici: & comme il m'aſſure avoir des raiſons preſſantes de ſçavoir aujourd'hui même à quoi s'en tenir, je n'ai pû lui refuſer de vous parler, Monſieur: le congédirai-je, ou non? que

voulez-vous que je lui dise? ma main est à vous, si vous la demandez.

LE MARQUIS.

Vous me faites bien de la grace, je la prens, Mademoiselle.

HORTENSE.

Voilà qui est donc arrêté: Il faut avoir un notaire. *(au Chevalier qui entre.)*

Il accepte ma main, mais de mauvaise grace; laissez-moi faire & ne dites mot.

*(à Lisette qui entre aussi.)*

## SCENE XII.

LA COMTESSE, HORTENSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

HORTENSE.

Lisette, on doit passer ce soir un contrât de mariage entre Monsieur le Marquis & moi; il veut tout-à-l'heure faire partir Lépine pour amener son Notaire de Paris; ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ses ordres.

LISETTE.

J'y cours, Madame.

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Où allez-vous? en fait de mariage, je ne veux ni m'en mêler, ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE.

Moi, ce n'est que pour rendre service; tenez,

je n'ai que faire de ſortir, je le vois ſur la terraſſe. *(Elle appelle.)* Monſieur de Lépine!

LA COMTESSE, *a part.*

Cette ſotte!

## SCENE XIII.

LEPINE, LISETTE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, HORTENSE.

LEPINE.

QUi eſt-ce qui m'appelle?

LISETTE.

Vîte, vîte, à cheval; il s'agit d'un contrât de mariage entre Madame & vôtre Maître; & il faut aller à Paris chercher le Notaire de M. le Marquis.

LEPINE, *au Marquis.*

Le Notaire! ce qu'elle conte; eſt-il vrai? Monſieur, nous avons la partie de chaſſe pour tantôt; je me ſuis arrangé pour courir le liévre, & non pas le Notaire.

LE MARQUIS.

C'eſt pourtant le dernier qu'on veut.

LEPINE.

Ce n'eſt pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre; je le compte pour mort, ne ſçavez-vous pas, la fiévre le travailloit quand nous partîmes avec le Médecin par deſſus, il en avoit le tranſport au cerveau.

LISETTE, *d'un air indifférent.*

Il n'y a qu'à prendre celui de Madame.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à vous taire, car si celui de Monsieur est mort, le mien l'est aussi; il y a quelque tems qu'il me dit qu'il étoit le sien.

HORTENSE.

Dites-lui donc qu'il parte, Marquis.

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre? Quand je me fâcherois, il n'en sera ni plus ni moins; il faut donc le chasser: Retire-toi.

HORTENSE.

On se passera de lui. Allez toûjours écrire.

---

## SCENE XIV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

SI je lui offrois cent mille francs? mais ils ne sont pas prêts, je ne les ai point.

LA COMTESSE.

Je vous les prêterai, moi, je les ai à Paris; rappellez-les, vôtre situation me fait de la peine.

LE MARQUIS.

Je vous rends mille graces. *(il appelle.)* Madame.



## SCENE VX.

HORTENSE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Voulez-vous bien revenir? j'ai une propofition à vous faire, & qui eft tout-à-fait raifonnable.

HORTENSE.

Une propofition! Monfieur le Marquis, vous m'avez donc trompée, vôtre amour n'eft pas auffi vrai que vous me l'avez dit.

LE MARQUIS.

Que diantre voulez-vous? on prétend auffi que vous ne m'aimez point, cela me chicane; ainfi tenez, accomodons-nous plutôt. Partageons le différent en deux; il y a deux cens mille francs fur le teftament, prenez-en la moitié, quoique vous ne m'aimiez pas.

HORTENSE.

Vous n'y penfez pas, Monfieur, cent mille francs ne peuvent entrer en comparaifon avec l'avantage de vous époufer, & vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

LE MARQUIS.

Ma foi je ne les vaux pas quand je fuis de mauvaife humeur, & je vous annonce que j'y ferai toûjours.

HORTENSE.

Ma douceur naturelle me rassure.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez donc pas; allons nôtre chemin, vous serez mariée.

HORTENSE.

Oui, je vous épouserai, Monsieur, il n'y a que cela à dire.

LE MARQUIS.

Oui parbleu, j'en aurai le plaisir.

---

## SCENE XVI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, *arrêtant le Chevalier.*

REstez, Chevalier, parlons un peu de ceci; y eût-il jamais rien de pareil? qu'en pensez-vous, vous qui aimez Hortense, vous qu'elle aime, le mariage ne vous fait-il pas trembler? moi qui ne suis pas son Amant, il m'effraïe.

LE CHEVALIER, *avec un effroi hypocrite.*

C'est une chose affreuse; il n'y a point d'exemple de cela.

LE MARQUIS.

Je ne m'en soucie guére, elle sera ma femme; mais en revanche, je serai son mari; c'est ce qui me console, & ce sont plus ses affaires que

les miennes; aujourd'hui le contrât, demain la nôce, & ce soir confinée dans son appartement; pas plus de façon: je suis piqué, je ne donnerois pas cela de plus.

LA COMTESSE.

Pour moi je serois d'avis qu'on les empêchât absolument de s'engager. Hortense peut-elle se sacrifier à un aussi vil interêt? Vous qui êtes né généreux, Chevalier, & qui avez du pouvoir sur elle, retenez-la, faites-lui par pitié entendre raison, si ce n'est par amour; je suis sure qu'elle ne marchande si vilainement qu'à cause de vous.

LE CHEVALIER, *les premiers mots à part.*

Il n'y a plus de risque à tenir bon. Que voulez-vous que j'y fasse, Comtesse? je n'y vois point de reméde.

LA COMTESSE.

Comment, que dites-vous? il faut que j'aie mal entendu, car je vous estime.

LE CHEVALIER.

Je dis que je ne puis rien là-dedans, & que c'est ma tendresse qui me défend de la résoudre à ce que vous souhaitez.

LA COMTESSE.

Et par quel trait d'esprit me prouverez-vous la justesse de ce petit raisonnement-là?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, je veux qu'elle soit heureuse; si je l'épouse, elle ne le seroit pas assez avec la fortune que j'ai; la douceur de nôtre union s'altéreroit; je la verrois se repentir de m'avoir épou-

ſé, & de n'avoir pas épouſé Monſieur : & c'eſt à quoi je ne m'expoſerai point.

LA COMTESSE

On ne peut vous répondre qu'en hauſſant les épaules. Eſt-ce-vous qui me parlez, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez donc l'ame mercenaire auſſi, mon petit Couſin? Je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre; oui vous êtes digne d elle, vos cœurs ſont fort bien aſſortis. Ah l'horrible façon d'aimer!

LE CHEVALIER.

Madame, la vraye tendreſſe ne raiſonne pas autrement que la mienne.

LA COMTESSE.

Ah! Monſieur, ne prononcez pas ſeulement le mot de tendreſſe, vous le profanez.

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Vous me ſcandaliſez, vous dis-je; vous êtes mon parent malheureuſement, mais je ne m'en vanterai point. Ah Ciel! moi qui vous eſtimois; quelle avarice ſordide! quel cœur ſans ſentiment! & de pareils gens diſent qu'ils aiment! Ah le vilain amour! vous pouvez vous retirer, je n ai plus rien à vous dire

LE MARQUIS, *bruſquement.*

Ni moi plus rien à entendre; le billet va partir; vous avez encore trois heures à entretenir

Hortenſe, après quoi j'eſpére qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monſieur, le contrât ſigné, je pars. Pour vous, Comteſſe, quand vous y penſerez bien ſérieuſement vous excuſerez vôtre parent, & vous lui rendrez plus de juſtice.

LA COMTESSE.

Ah non, voilà qui eſt fini; je ne ſçaurois le mépriſer davantage.

---

## SCENE XVII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

EH bien, ſuis-je aſſez à plaindre?

LA COMTESSE.

Eh, Monſieur, délivrez-vous d'elle, & donnez-lui les deux-cens mille francs.

LE MARQUIS.

Deux-cens mille francs plutôt que de l'épouſer; non parbleu! je n'irai pas m'incommoder juſques-là; je ne pourrois pas les trouver ſans me déranger.

LA COMTESSE, *négligemment.*

Ne vous ai-je pas dit que j'ai juſtement la moitié de cette ſomme-là toute prête; à l'égard du reſte, on tâchera de vous la faire.

LE MARQUIS.

Eh! quand on emprunte, ne faut-il pas rendre? Si vous aviez voulu de moi, à la bonne heure; mais dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la Demoiselle, elle feroit trop chére à renvoyer.

LA COMTESSE.

Trop chére! Prenez donc garde, vous parlez comme eux; feriez-vous capable de sentimens si mesquins: Il vaudroit mieux qu'il vous en coûtât tout vôtre bien, que de la retenir, puisque vous ne l'aimez pas, Monsieur.

LE MARQUIS.

Eh! en aimerois-je une autre davantage! à l'exception de vous, toute femme m'est égale; brune, blonde, petite ou grande, tout cela revient au même, puisque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir, & qu'il n'y a que vous que j'aimois.

LA COMTESSE.

Voyez donc comment vous ferez; car enfin est-ce une néceſſité que je vous épouſe à cauſe de la ſituation deſagréable où vous êtes? En verité cela me paroit bien fort, Marquis.

LE MARQUIS.

Oh! je ne dis pas que ce ſoit une néceſſité; vous me faites plus ridicule que je ne ſuis; je ſçai bien que vous n'êtes obligée à rien; ce n'eſt pas vôtre faute ſi je vous aime, & je ne prétens pas que vous m'aimiez; je ne vous en parle point non plus.

LA COMTESSE, *impatiente & d'un ton ſérieux.*

Vous faites fort bien, Monſieur, vôtre diſcrétion eſt tout-à-fait raiſonnable.

LE MARQUIS.

Tout le mal qu'il y a, c'eſt que j'épouſerai cette fille-ci avec un peu plus de peine que je n'en aurois eu ſans vous; voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, Comteſſe.

LA COMTESSE.

Adieu, Marquis, vous vous en allez donc gaillardement comme cela, ſans imaginer d'autre expédient que ce contrat extravagant ?

LE MARQUIS.

Eh quel expédient! je n'en ſçavois qu'un qui n'a pas réuſſi, & je n'en ſçais plus; je ſuis vôtre très-humble ſerviteur.

LA COMTESSE.

Bon ſoir, Monſieur; ne perdez point le tems en révérences, la choſe preſſe.



## SCENE XVIII.

LA COMTESSE, *quand il eſt parti.*

Qu'on me diſe en vertu de quoi cet homme-là s'eſt mis dans la tête que je ne l'aime point; je ſuis quelquefois par impatience, tentée de lui dire que je l'aime, pour lui montrer qu'il n'eſt qu'un idiot; il faut que je me ſatisfaſſe.



## SCENE XIX.

### LEPINE, LA COMTESSE.

LEPINE.

Puis-je prendre la licence de m'approcher de Madame la Comtesse ?

LA COMTESSE.

Qu'as-tu à me dire ?

LEPINE.

De nous rendre reconciliés Monsieur le Marquis & moi.

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'avec l'esprit tourné comme il l'a, il est homme à te punir de l'avoir bien servi.

LEPINE.

J'ai le contentement que vous avez approuvé mon refus de partir ; il vous a semblé que j'étois un serviteur excellent ; Madame, ce sont les termes de la louange dont vôtre justice m'a gratifié.

LA COMTESSE.

Oui, excellent, je le dis encore.

LEPINE.

C'est cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poste ; Madame, enseignez à M. le Marquis le mérite de mon procédé ; ce Notaire me consternoit ; dans l'excès de mon zèle, je l'ai fait malade, je l'ai

fait mort, je l'aurois enterré fandis, le tout par affection.

(*Et puis s'approchant de la Comtesse d'un air mysterieux.*)

Je sçais au demeurant que Monsieur le Marquis vous aime. Lisette le sçait, nous l'avions même priée de vous en toucher deux-mots pour exciter vôtre compassion; mais elle a craint la diminution de ses petits profits.

LA COMTESSE.

Je n'entens pas ce que cela veut dire.

LEPINE.

Le voici au net; elle prétend que vôtre état de veuve lui rapporte davantage que ne feroit vôtre état de femme en puissance d'époux; que vous lui êtes plus profitable, autrement dit plus lucrative.

LA COMTESSE.

Plus lucrative! c'étoit donc là le motif de ses refus? Lisette est une jolie petite personne! L'impertinente! la voici; va, laisse-nous, je te racommoderai avec ton maître; dis-lui que je le prie de me venir parler.



## SCENE XX.

LISETTE, LA COMTESSE, LEPINE.

LEPINE, *à Lisette en sortant.*

Mademoiselle vous allez trouver le tems orageux; mais ce n'est qu'une gentillesse de ma façon pour obtenir vôtre cœur. (*Lépine part.*)

## SCENE XXI.

LISETTE, LA COMTESSE.

LISETTE, *en approchant de la Comteſſe.*

Que veut-il dire?

LA COMTESSE.

Ah! c'eſt donc vous?

LISETTE.

Oui, Madame, & la poſte n'étoit point partie; eh bien, que vous a dit le Marquis?

LA COMTESSE.

Vous méritez bien que je l'épouſe.

LISETTE.

Je ne ſçais pas en quoi je le mérite; mais ce qui eſt de certain, c'eſt que toute réfléxion faite, je venois pour vous le conſeiller; (*& à part.*) il faut céder au torrent.

LA COMTESSE.

Vous me ſurprenez; & vos profits que deviendront-ils?

LISETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que mes profits?

LA COMTESSE.

Oui, vous ne gagneriez plus tant avec moi ſi j'avois un mari, avez-vous dit à Lépine? Penſeroit-on que je ſerai peut-être obligée de me remarier pour échapper à la fourberie, & aux ſervices intereſſés de mes domeſtiques?

LISETTE.

Ah le coquin ! il m'a donc tenu parole; vous ne ſçavez pas qu'il m'aime, Madame; que par-là il a intérêt que vous épouſiez ſon maître; & comme j'ai refuſé de vous parler en faveur du Marquis, Lépine a cru que je le déſervois auprès de vous; il m'a dit que je m'en repentirois; & voilà comme il s'y prend, mais en bonne foi, me reconnoiſſez-vous au diſcours qu'il me fait tenir ? y a-t-il même du bon-ſens ? m'en aimerez-vous moins quand vous ſerez mariée, en ſerez-vous moins bonne, moins généreuſe ?

LA COMTESSE.

Je ne penſe pas.

LISETTE.

Sur tout avec le Marquis, qui de ſon côté eſt le meilleur homme du monde; ainſi qu'eſt-ce que j'y perdrois ? au contraire, ſi j'aime tant mes profits, avec vos bienfaits je pourrai encore eſpérer les ſiens.

LA COMTESSE.

Sans difficulté.

LISETTE.

Et enfin je penſe ſi différemment, que je venois actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en queſtion, parce que je le juge néceſſaire.

LA COMTESSE.

Voilà qui eſt bien, je vous crois; je ne ſçavois pas que Lépine vous aimoit, & cela change tout; c'eſt un article qui vous juſtifie; allons, n'en parlons plus : qu'eſt-ce que tu me voulois dire?

LISETTE

LISETTE.

Que je songeois que le Marquis est un homme estimable.

LA COMTESSE.

Sans contredit, je n'ai jamais pensé autrement.

LISETTE.

Un homme avec qui vous aurez l'agrément d'avoir un ami sûr, sans avoir de maître.

LA COMTESSE.

Cela est encore vrai, ce n'est pas-là ce que je dispute.

LISETTE.

Vos affaires vous fatiguent.

LA COMTESSE.

Plus que je ne puis dire; je les entens mal, & je suis une paresseuse.

LISETTE.

Vous en avez des instans de mauvaise humeur qui nuisent à vôtre santé.

LA COMTESSE.

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

LISETTE.

Procureurs, Avocats, Fermiers, le Marquis vous délivreroit de tous ces gens-là.

LA COMTESSE.

Tu as raison.

LISETTE.

Sçavez-vous bien que c'est peut-être le seul homme qui vous convienne?

LA COMTESSE.

Il faut donc que j'y rêve.

LISETTE.

Vous ne vous sentez point de l'éloignement pour lui ?

LA COMTESSE.

Non, aucun; je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle passion; mais je n'ai rien dans le cœur qui lui soit contraire.

LISETTE.

Eh! n'est-ce pas assez vraiment, de la passion? Si pour vous marier vous attendez qu'il vous en vienne, vous resterez toujours veuve, & à proprement parler, ce n'est pas lui que je vous propose d'épouser, c'est son caractère.

LA COMTESSE.

Qui est admirable, j'en conviens; on peut dire assurément que tu plaides bien pour lui; tu me disposes on ne peut pas mieux, mais il n'aura pas l'esprit d'en profiter, mon enfant.

LISETTE.

D'où vient donc, ne vous a-t-il pas parlé de son amour ?

LA COMTESSE.

Oui, il m'a dit qu'il m'aimoit, & mon premier mouvement a été d'en paroître étonnée; c'étoit bien le moins. Sçais-tu ce qui est arrivé ? qu'il a pris mon étonnement pour de la colère; il a commencé par établir que je ne pouvois pas le souffrir; en un mot, je le déteste, je suis furieuse contre son amour; voilà d'où il part, moyennant quoi je ne sçaurois le désabuser, sans lui dire: Monsieur, vous ne sçavez ce que vous dites; & ce seroit me jetter à sa tête, aussi n'en ferai-je rien.

LISETTE.

Oh! c'eſt une autre affaire; vous avez raiſon, ce n'eſt point ce que je vous conſeille non plus, & il n'y a qu'à le laiſſer-là.

LA COMTESSE.

Bon, tu veux que je l'épouſe, tu veux que je le laiſſe-là, tu me promènes d'une extrémité à l'autre; eh! peut-être n'a-t-il pas tant de tort, & que c'eſt ma faute; je lui répons quelquefois avec aigreur.

LISETTE.

J'y penſois; c'eſt ce que j'allois vous dire: voulez-vous que j'en parle à Lépine, & que je lui inſinue de l'encourager?

LA COMTESSE.

Non, je te le défens, Liſette, à moins que je n'y ſois pour rien.

LISETTE.

Aparemment, ce n'eſt pas vous qui vous en aviſez, c'eſt moi.

LA COMTESSE.

En ce cas, je n'y prens point de part; ſi je l'épouſe, c'eſt à toi à qui il en aura l'obligation, & je prétens qu'il le ſçache, afin qu'il t'en récompenſe.

LISETTE.

Voyez comme vôtre mariage diminuera mes profits; je vous quitte pour chercher Lépine; mais ce n'eſt pas la peine. Voilà le Marquis, & je vous laiſſe.



## SCENE XXII.

### LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Voici cette lettre que je viens de faire pour le Notaire, mais je ne fçais pas fi elle partira; je ne fuis pas d'accord avec moi-même; on dit que vous fouhaitez me parler, Comteffe.

LA COMTESSE.

Oui, c'eft en faveur de Lépine; il n'a voulu que vous rendre fervice, il craint que vous ne le congédiez, & vous m'obligerez de le garder; c'eft une grace que vous ne me refuferez pas puifque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS.

Vraiment oui, je vous aime, & ne vous aimerai encore que trop long-tems.

LA COMTESSE.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu, je vous en défierois, puifque je ne fçaurois m'en empêcher moi-même.

LA COMTESSE, *riant.*

Ha! ha! ha! ce ton brufque me fait rire.

LE MARQUIS.

Oh oui! la chofe eft fort plaifante.

LA COMTESSE.

Plus que vous ne penfez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je pense que je voudrois ne vous avoir jamais vue.

LA COMTESSE.

Vôtre inclination s'explique avec des graces infinies.

LE MARQUIS.

Bon! des graces, à quoi me serviroient-elles? N'a-t-il pas plû à vôtre cœur de me trouver haïssable?

LA COMTESSE.

Que vous êtes impatientant avec vôtre haine! Eh quelles preuves avez-vous de la mienne? vous n'en avez que de ma patience à écouter la bisarrerie des discours que vous me tenez toûjours. Vous ai-je jamais dit un mot de ce que vous m'avez fait dire, ni que vous me fâchiez, ni que je vous hais, ni que je vous raille? toutes visions que vous prenez je ne sçais comment dans vôtre tête, & que vous vous figurez venir de moi; visions que vous grossissez, que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez, ou que vous croyez me répondre; car vous êtes d'une mal-adresse; ce n'est non plus à moi à qui vous répondez, qu'à qui ne vous parla jamais, & cependant Monsieur se plaint.

LE MARQUIS.

C'est que Monsieur est un extravagant.

LA COMTESSE.

C'est du moins le plus insuportable homme que je connoisse; oui, vous pouvez être persuadé qu'il n'y a rien de si original que vos conversations avec moi, de si incroïable.

LE MARQUIS.

Comme vôtre averſion m'accommode!

LA COMTESSE.

Vous allez voir; tenez, vous dites que vous m'aimez, n'eſt-ce pas? & je vous crois; mais voyons, que ſouhaiteriez-vous que je vous répondiſſe?

LE MARQUIS.

Ce que je ſouhaiterois? voilà qui eſt bien difficile à déviner. Parbleu, vous le ſçavez de reſte.

LA COMTESSE.

Eh bien, ne l'ai-je pas dit; eſt-ce-là me répondre? allez, Monſieur, je ne vous aimerai jamais; Non, jamais.

LE MARQUIS.

Tant-pis, Madame, tant-pis! Je vous prie de trouver bon que j'en ſois fâché.

LA COMTESSE.

Aprenez donc, lorſqu'on dit aux gens qu'on les aime, qu'il faut du moins leur demander ce qu'ils en penſent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites!

LA COMTESSE.

Je n'y ſçaurois tenir. Adieu.

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame, je vous aime; qu'en penſez-vous? & encore une fois, qu'en penſez-vous?

LA COMTESSE.

Que je le veux bien, Monſieur; & encore une fois, que je le veux bien; car ſi je ne m'y pre-

nois pas de cette façon, nous ne finirions jamais.

LE MARQUIS, *charmé.*

Ah! vous le voulez-bien? Ah! je respire! Comtesse, donnez-moi vôtre main que je la baise.



## SCENE XXIII. & Derniére.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER, LISETTE, LEPINE.

HORTENSE.

Votre billet est-il prêt, Marquis? Mais vous baisez la main de la Comtesse, ce me semble.

LE MARQUIS.

Oui, c'est pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux cens mille francs que je vous donne.

HORTENSE.

Et moi, sans compliment, je vous remercie de vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER.

Nous voilà donc contens; que je vous embrasse, Marquis. (*Et à la Comtesse.*) Comtesse, voilà le dénoüement que nous attendions.

LA COMTESSE, *en s'en allant.*

Eh bien, vous n'attendrez plus.

FIN.

# LE SOMNAMBULE
## COMÉDIE ANONYME EN UN ACTE.

# ACTEURS.

LE BARON.

LA COMTESSE.

ROSALIE, *Fille de la Comtesse.*

VALERE, *Neveu du Baron, Amant de Rosalie.*

DORANTE.

THIBAUT, *Jardinier du Baron.*

FRONTIN, *Valet de Dorante, & Neveu de Thibaut*

*La Scène est dans une Maison de Campagne du Baron.*



# SOMNAMBULE

## COMÉDIE.

### SCENE PREMIERE.

VALERE, THIBAUT.

VALERE.

THibaut, St. St.

THIBAUT.

Monſieur.

VALERE.

Viens donc vîte; je n'ai peut-être qu'un moment à te parler. J'ai trouvé le ſecret d'échaper à mon Oncle.

THIBAUT.

C'a n'eſt morgué pas mal-adroit. Il veut que vous ſoyez toûjours come ſon ombre amprès li.

VALERE.

As-tu rendu mon billet à Roſalie?

THIBAUT.

Vous allez entendre comme je m'y sommes pris.

VALERE.

Et qu'importe comment? Dis seulement ce qui en est.

THIBAUT.

Monsieur le Baron est nôtre Maître, vous êtes son Neveu. Il vous laira son Châtiau, à condition d'achever ses plans. Je fis son Jardinier. Je deviendrai le vôtre. Il est juste que je vous servions d'avance.

VALERE, *gayement.*

Mon cher Thibaut!

THIBAUT.

Sçavez-vous? Morguienne, je tromperois mon pére pour vous.

VALERE.

Ah! sans doute, tu auras fait des merveilles.

THIBAUT.

Mademoiselle Rosalie est entrée ce matin dans le Jardin avec sa mére, comme vous sçavez?

VALERE.

Oui, je sçais.

THIBAUT.

J'avons été pardevant elles; je leur avons ôté mon chapiau, croyant qu'alles me diroient: Bon jour Thibaut. C'étoit le jeu, m'est avis; & j'aurois pris ma belle pour...

VALERE.

Au fait, mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Alles n'avont pas deserré les dents.

VALERE.

Tu n'as donc pas donné mon billet?

THIBAUT.

Comme vous êtes vif! Allez se sont arrêtées dans le Boulingrin.

VALERE.

Oui, je les ai apperçues de loin.

THIBAUT.

Me vela, moi, à aller travailler par devant elles: je chantions; je les regardions: mon ratiau par ici, mon ratiau par-ilà.

VALERE.

Eh! laisse-là tes circonstances.

THIBAUT.

Alles ne m'avont pas tant seulement regardé. Quand j'ai vû ça, je me suis avisé d'un bon tour. J'ai dit à la fille que je sçavois où il y avoit un nid de Fauvette. Ces petits ménages la faisons quelquefois penser à de plus grands: les jeunes filles les aimons d'ordinaire.

VALERE.

Eh bien?

THIBAUT.

Eh bian, quand j'avons vû que la Mére le vouloit voir, itou, je ne l'avons jamais pu trouver.

VALERE.

Finis donc. Que t'a-t'elle dit quand tu lui as donné mon billet?

THIBAUT.

Rian: car le vela.

VALERE.

Comment! toi qui as tant d'esprit, il ne t'a pas été possible...

THIBAUT.

Quand j'en aurions quatre fois davantage, comment pourrions-je aborder une fille qui ne ſçait pas que je lui voulons quelque choſe, pendant qu'alle eſt avec une Mére qui ſçait bian que je ne li devons rian vouloir?

VALERE.

Juſte Ciel!

THIBAUT.

Et pis, allés ne m'avont pas donné le tems; allés ſont montées dans leu caroſſe, pour aller chez cette Comteſſe où allés vont dîner. Faut bien attendre qu'allés reviennent.

VALERE.

Mais, en attendant. Dorante qui vient de Bourdeaux pour épouſer Roſalie, arrivera peut-être demain.

THIBAUT.

Faut être raiſonnable. Par bonheur pour vous que vôtre Oncle prête ſon Châtiau aux Accordés, afin qu'ils ſe regardient avant la nôce. Et ſi ce Dorante avoit été tout droit à Paris, vous n'en auriez morgué rian ſçu.

VALERE.

J'en aurois été peut-être moins malheureux: mais tout s'arrange pour rendre mon infortune complette! Depuis deux ans mon Oncle me tient éloigné du monde dans ce triſte Château.

THIBAUT.

Oui; comme s'il vouloit vous faire Hermite.

VALERE.

Qu'avois-je à faire de le ſuivre à Paris l'hyver

passé chez sa mére, le jour même qu'elle fait sortir Rosalie du Couvent?

THIBAUT.

C'est bien traître!

VALERE.

Pouvois-je la voir sans l'aimer? Dis, mon cher Thibaut?

THIBAUT.

C'a n'est pas bian aisé, d'accord.

VALERE.

J'ai nourri pendant deux mois, auprès d'elle, une flamme, qu'une timidité invincible ne m'a jamais permis de lui découvrir.

THIBAUT.

Stapendant on ne bat pas les gens pour ça.

VALERE.

Je reviens ici avec mon Oncle, désespéré de quitter Rosalie, mais flatté de la mériter un jour; & lorsque je m'y attens le moins, je la vois arriver avec sa mére. Juge de ma douleur, quand j'apprens que son mariage est arrêté avec Dorante, & que je vais en être le témoin!

THIBAUT.

Il falloit parler plutôt.

VALERE.

Il falloit plaire à Rosalie.

THIBAUT.

Vous plaisez peut être: J'en ai opignion, moi qui vous parle.

VALERE.

Et sur quoi, dis donc?

THIBAUT.

Sur quoi! Tatigué, j'ons observé. Alle ne vous regarde jamais quant alle vous voit, & pis, près que vous vous en allez, alle tourne sa tête; alle vous suit de l'œil, tant, & si loin, qu'alle vous regarde encore, morguenne, quand alle ne vous voit plus.

VALERE.

Il est vrai que cet hyver j'ai cru voir quelquefois que mes soins ne lui déplaisoient pas; que même elle me devinoit.

THIBAUT.

Et vous, vous ne disiais rian! Tout franc, vous êtes trop timide, trop craintif, trop nigaud, sauf vôtre respect. Morgué nôtre jeune maître, croyez-moi, prenez tant seulement de la hardiesse.

VALERE.

A quoi me serviroit-elle? Je n'ai plus de ressource. Mais, tu as raison: je veux parler à Rosalie avant que de la perdre pour jamais. Puisqu'elle doit voir mon désespoir, je ne veux pas au moins qu'elle en ignore la cause. Je suis enfin résolu... Qu'entens-je.

THIBAUT.

Où diable courez-vous donc?

VALERE.

On vient; & je ne veux pas qu'on nous voye causer ensemble. On soupçonneroit, à me voir, que j'ai parlé de Rosalie; on devineroit que je l'aime.

THIBAUT.

Par la sambille, voilà un Amoureux bian résolu!

SCENE

## SCENE II.

### THIBAUT, FRONTIN.

FRONTIN.

N'Y a-t-il ici personne? Haie l'ami! Où diable se tient... Ah! Et, ventrebleu, c'est mon oncle!

THIBAUT.

Hé! Palsangué, oui... C'est toi, mon neveu Charlot! Embrasse-moi, mon enfant.

FRONTIN.

Parbleu, c'est de tout mon cœur, mon oncle.

THIBAUT.

Morgué, je sommes ravis que tu soïains venu nous voir... Depuis quatre ans...

FRONTIN.

Ma foi, mon oncle, je suis charmé de vous rencontrer; mais ce n'étoit pas vous que je cherchois: je ne sçavois plus où vous étiez.

THIBAUT.

Et qui cherchois-tu donc?

FRONTIN.

Monsieur le Baron.

THIBAUT.

Et que ly veux-tu? Qu'as tu fait depis que je ne t'avons vû? Comment te porte-tu, mon pauvre Charlot? Es-tu riche? As-tu fait fortune? Es-tu marié? Es-tu...

FRONTIN.

Eh! mais, mais... mon oncle, un peu de patience. Comme vous allez dru sur les questions! Vous m'essouflez.

THIBAUT.

Dame, vois-tu; quand il y a long tems qu' on ne s'est vû, on a tant de choses à se demander...

FRONTIN.

Donnez-moi le tems de vous répondre. Premiérement, plus de Charlot, s'il vous plaît. J'ai pris un nom de guerre. Je m'appelle Frontin, je suis garçon, je n'ai pas le sol, j'étrangle de soif, je suis las comme un chien, je...

THIBAUT.

Parguenne, tu réponds encore plus vîte que je ne t'interroge. Que fais-tu à présent?

FRONTIN.

Je sers Monsieur Dorante, qui, par reconnoissance, m'habille comme vous voyez.

THIBAUT.

Ah! je sçais ce qui t'améne à présent. N'as-tu pas de honte de t'être fait Laquais, étant fils, petit-fils, frére & néveu de Jardinier!

FRONTIN.

Que voulez-vous, mon oncle? Je n'ai point d'ambition.

THIBAUT.

Morgué, c'est que t'es un fainiant: je te l'avons toûjours bian dit.

FRONTIN.

Fainéant! Ce n'est pas, ma foi, au métier que

je fais. Il m'occupe jour & nuit. Auſſi, j'en ſuis diablement las.

THIBAUT.

T'en es las? Eh bian, prens l'occaſion aux cheveux; demeure avec moi. Je ſis Jardinier dans ce châtiau. Ce Monſieur le Baron eſt une forteune pour tous les ouvriers. Il plante, pis déplante, il arrache, il défriche, il éleve, il abbat; en un mot, bien ou mal, it fait toûjours travailler. L'argent roule. (*touchant ſon gouſſet.*) Vois-tu comme ça ſonne?

FRONTIN.

Fort-bien, mon oncle. Mais quand il culbuteroit encore plus toute ſa Terre, que m'importe à moi?

THIBAUT.

Ce que ça te fait? Je ſis veuf, je t'apprendrai le reſtant de ton métier. Et pis, quand je ſerons mort, je te l'airons ma place: tout le plus tard que je pourrons, s'entend.

FRONTIN.

Nous verrons tout cela. Menez-moi toûjours à Monſieur.

THIBAUT.

Tu feras mieux de l'attendre dans cette ſalle. Il y viant cent fois par jour. Ne t'embaraſſe de rian, te dis je. Revenons à nos moutons. T'és dégoûté de ta condition?

FRONTIN.

Oui, ma foi.

THIBAUT.

Et pourquoi? Ton Maître eſt-il hargneux, avare, yvrogne?...

FRONTIN.

Non. C'eſt un des plus riches Banquiers de Bourdeaux: joyeux, libéral, bon diable enfin; mais...

THIBAUT.

Achéve.

FRONTIN.

Il faut être toûjours après lui; il faut être à lui la nuit tout comme le jour.

THIBAUT.

C'eſt naturel. M'eſt avis que je ſis Jardinier, moi, la nuit comme le jour.

FRONTIN.

Sans doute. Mais vous ne travaillez pas la nuit? vous dormez, vous.

THIBAUT.

Parguenne, oui. C'eſt la beſogne que je faiſons le mieux.

FRONTIN.

Dans ma chienne de condition je n'en puis faire autant; auſſi je donne ſouvent mon Maître à tous les diables.

THIBAUT.

Comment donc çà, dis-moi un peu?

FRONTIN.

Ma foi, je n'oſe.

THIBAUT.

Comment, morgué, tu ſeras craintif auſſi, ça te convient bian à toi! Comment, moi, ton oncle, qui n'avons point d'autre héritier que toi, tu ſçauras queque ſecrèt, & je ne le ſçaurons pas? Morgué...

FRONTIN.

Voilà qui eſt bel & bon; vous accomodez tout cela comme il vous plaît. Mon Maitre me pardonnera-t'il de dire une choſe dont le ſecret eſt d'une importance?...

THIBAUT.

Et qui le dira, dis? Ce ſera donc toi; car pour moi...

FRONTIN.

En verité, mon oncle...

THIBAUT.

Bon, bon! tu vas le quitter. Et pis je te promets, ma foi, de n'en ſonner mot.

FRONTIN.

Vous me promettez, là, de bonne foi...

THIBAUT.

Que de raiſons! Veux-tu parler.?

FRONTIN.

Eh bien, je vous dirai qu'il eſt Somnambule.

THIBAUT.

Comment dis-tu ça?

FRONTIN.

Somnambule.

THIBAUT.

Son ſon nanbule! que diable eſt-ça, eſt-ce une charge? un emploi?

FRONTIN.

Bon, une charge! Voyez-vous, mon oncle, il y auroit dequoi rompre ſon mariage, ſi cela venoit à ſe découvrir.

THIBAUT.

J'entens, j'entens. Sonanbule... c'eſt qui ne pouvons ſe marier; qu'il eſt... là...

FRONTIN.

Etes-vous fou, mon oncle ?

THIBAUT.

Oh ! dis donc vite. Son Sonanbule. Je n'avons jamais entendu parler de ça.

FRONTIN.

C'eſt un défaut naturel, une façon de maladie ...

THIBAUT.

Ah! il eſt malade.

FRONTIN.

Non, point du tout, il ſe porte à merveille.

THIBAUT.

Je n'entens plus.

FRONTIN.

Il ſe léve la nuit, il marche, il parle.

THIBAUT.

Ah! je vois ce qui c'eſt; il ne ſauroit dormir.

FRONTIN.

Point du tout. Il dort trop bien, au contraire.

THIBAUT.

Oh! pardienne, accomode-toi donc. S'il dort, il n'eſt point éveillé.

FRONTIN.

Ecoutez-moi, ſi vous voulez. Je vous dis qu'il marche, qu'il parle, qu'il a même les yeux ouverts, & que cependant il dort toûjours.

THIBAUT.

Oui, ça ſe peut, ſi le diable s'en mêle. Si j'en faiſions autant, je nous caſſerions le cou. Acoute, mon neveu, ça n'eſt morgué pas bian de ſe mocquer de ſon oncle.

FRONTIN.

Je me donne au Diable, je ne me mocque point.

THIBAUT.

Comment, morgué, tu veux me persuader, que ton Maître dort tout debout? A d'autres!

FRONTIN.

J'y ai été pris moi qui vous parle. Il m'a plus d'une fois, tout en dormant, donné des commissions que je faisois de bonne foi, dont il me remercioit le lendemain à coups de bâton.

THIBAUT.

Va, ton Maître est un fou, & toi aussi. Paix, chut: voici nôtre vieux Maître.

## SCENE III.

LE BARON, VALERE, THIBAUT, FRONTIN.

LE BARON, *avec des bas peau, dont le roulis est fort grand, ayant à la main un de ces grands bâtons de campagne.*

IL faut se lever plus matin, Valere; oui beaucoup plus matin.

VALERE.

Mais, mon Oncle, j'étois à cinq heures aux Ouvriers, vous l'avez vû vous-même.

LE BARON.

Il est vrai; mais j'y étois encore avant toi. On

fait tout plus tard à présent ; tout se retarde. Oh! de mon tems on se levoit plus matin.

VALERE.

Il m'eût été facile de paroître plutôt. Et quoique je n'aye pas fermé l'œil, demain vous serez content de ma diligence.

LE BARON.

Nous verrons. Il faut achever, cette année, la terrasse neuve. Et si nous ne profitons pas de la belle saison . . . (*Voyant Frontin.*) Quel est cet homme, Thibaut?

THIBAUT.

C'est mon neveu, Monsieur.

LE BARON.

A-t'il un métier? Cherche-t'il de l'ouvrage?

FRONTIN.

Non, Monsieur. Je précéde mon Maître de quelques momens : il me suit.

LE BARON.

Qui, ton Maître?

FRONTIN.

Monsieur Dorante.

VALERE, *à part.*

Ah Ciel!

FRONTIN.

Nous avons fait une diligence extrême. Depuis trois jours nous n'avons ni dormi, ni reposé, pour arriver plutôt.

LE BARON.

Il aura le tems de se délasser ici. Allons, Valere, je veux qu'il trouve mon Jardin propre & bien tenu; toi, Thibaut, va promptement faire aller la petite cascade du Potager.

THIBAUT.

La cascade du Pottager, Monsieur! vous savez bian qu'il n'y a pas une goute d'eau; & morgué la source n'est pas encore trouvée.

LE BARON.

Te tairas-tu, Bourreau! Comme nous fimes la derniére fois, va-t'en faire de l'eau au grand puits; remplis le réservoir. Tu n'as point d'intelligence; tu ne te soucie non plus de l'honneur d'une maison!...

FRONTIN.

En vérité, Monsieur, vous serez de la peine à mon Maître. Traitez-le sans façon. Croyez-moi; laissez vos jets d'eau à sec.

LE BARON.

C'est une bagatelle. J'ai toûjours fait les bassins & les cascades, & je n'ai plus que les sources à trouver. Ne dis point à ton Maître ce que tu viens d'entendre.

FRONTIN.

Non, Monsieur, je n'ai garde.

LE BARON.

Va donc, Thibaut. (*Thibaut s'en va.*)

FRONTIN.

Monsieur, voici mon Maître.





## SCENE IV.

LE BARON, DORANTE, VALERE, FRONTIN.

LE BARON.

EH bon jour donc, Dorante! ſoyez le bien arrivé! Je ne vous attendois que demain.

DORANTE.

Je n'ai pû réſiſter à l'impatience de voir Roſalie, & à celle de vous rendre grace d'une union qui va faire mon bonheur.

LE BARON.

Vous êtes en bonne ſanté? Voilà le principal.

DORANTE.

J'avouerai que je ſuis fatigué. J'ai couru jour & nuit.

LE BARON.

Ce n'eſt rien. Vous êtes en bonne maiſon; on aura ſoin de vous.

DORANTE, *montrant Valére.*

Ne feroit-ce pas là Monſieur vôtre neveu?

LE BARON.

Lui-même.

DORANTE.

Je l'ai vû ſi jeune, que j'ai des droits ſur ſon amitié.

VALERE.

Monſieur... je voudrois... pouvoir...

LE BARON.

Il fera ce qu'il doit pour mériter la vôtre. Allons, Dorante, venez faire un tour de promenade. Vous prendrez d'abord une idée générale du terrain. Cela vous fera plaisir.

DORANTE.

Ne feroit-il pas plus convenable que vous me fissiez l'honneur de me présenter à Madame ?

LE BARON.

Dites plutôt à Rosalie.

DORANTE.

Je ne la connois que sur son portrait. Sa figure prévient; & vous ne pouvez qu'approuver le juste empressement que j'ai d'en juger par moi-même, quoique dans cet équipage je ne sois pas trop en état de paroître devant elle.

LE BARON.

Tout ce qui a l'air d'empressement plaît au beau Sêxe. Mais nous avons du tems. Elle est allée avec sa mére dîner à une demie lieue d'ici. Elles ne reviendront que sur le soir.

DORANTE.

Ces Dames ne sont point ici? En ce cas, permettez-moi de profiter de la circonstance Trouvez-bon que j'aille me reposer. L'envie de leur faire ma cour m'auroit donné des forces; mais je me trouve si fatigué...

LE BARON.

Bon! à vôtre âge j'aurois fait cent caprioles après la plus grande course.

DORANTE.

Je voudrois pouvoir vous ressembler: mais je

sens que quelques heures de répos me sont absolument nécessaires.

LE BARON.

Eh bien, je vais faire servir le diné.

DORANTE.

Il m'est utile je vous assûre.

LE BARON.

Du moins, nous allons, mon neveu & moi, vous montrer la Maison. Vous verrez le parti que j'ai tiré de tout ceci, & sur-tout de mes greniers.

VALERE.

Mon oncle, Monsieur est fatigué.

LE BARON.

Venez, cela sera bientôt fait. Vous choisirez votre apartement.

DORANTE.

Tout m'est égal.

LE BARON.

Voulez-vous celui-ci?

DORANTE.

Celui-ci, soit.

LE BARON.

Il est commode. Cette salle lui sert d'Antichambre; j'y passe à tous momens. Je pourrai vous parler, vous consulter...

DORANTE.

Demain je suis à vos ordres. Vous disposerez de moi à toutes les heures du jour.

LE BARON.

Au reste, vous allez être couché comme on n'est point à dix lieues à la ronde. J'ai des lits...

DORANTE.

Je n'en doute nullement. Je vais en profiter, & de la liberté que vous me donnez. Sui-moi, Frontin.

LE BARON.

J'agis ſans façon. Je vous laiſſe.

---

## SCENE V.

LE BARON, VALERE.

VALERE.

CRoyez-vous, mon Oncle; que Dorante ſoit prevenu en faveur de Roſalie?

LE BARON.

Mais, vraiment, il a témoigné aſſez d'impatience de la voir. A propos, j'oubliois de te dire...

VALERE.

Ce peut être auſſi par bienſeance. Et il y a encore loin de la politeſſe à l'amour? n'eſt ce pas mon Oncle?

LE BARON.

Comme tu voudras. Il faut que tu...

VALERE.

Vous le croyez donc amoureux?

LE BARON.

Il t'a dit lui-même qu'il ne la connoît que par un portrait. Je diſois donc...

VALERE.

Dorante a-t'il auffi envoyé le fien à Rofalie ?

LE BARON.

Ma foi, je n'en fçai rien. Veux-tu que j'aille m'occuper de toutes ces balivernes-là ? J'ai des affaires bien plus importantes. J'ai ma montagne dans la tête.

VALERE.

Mais puifque vous vous êtes mêlé de ce mariage, vous n'en devez ignorer aucunes circonftances. Vous leur prêtez vôtre maifon; & Rofalie auroit pû ...

LE BARON.

Sans doute. Je fuis bien aife qu'on la voye; car elle eft charmante.

VALERE.

Ah! oui, mon oncle; elle a des graces, des yeux ...

LE BARON.

Que veux-tu dire? Es-tu fou? Je te parle des charmes de ma Maifon, de mon Jardin; qui...

VALERE, *rougiffant.*

Ah! j'entends; & vous avez raifon. Je regardois tantôt fur le Boulingrin un des plus beaux objets...

LE BARON.

Mais, vraiment, je le crois. C'eft un des plus beaux points de vûe qui foit en France.

VALERE.

J'y remarquois une beauté que je n'y avois jamais vûe: j'en admirois tous les charmes; &...

LE BARON.

Va, mon cher neveu, tu posséderas un jour tous ces charmes-là.

VALERE.

Je posséderai?...

LE BARON.

Tu me ravis d'aise. Embrasse-moi, mon cher neveu, mon digne successeur. Tu peux compter que...



## SCENE VI.

LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LE BARON.

EH quoi, mes Dames, déjà de retour?

LA COMTESSE.

La Comtesse est malade: nous n'avons fait qu'une visite.

LE BARON.

Tant-mieux: nous aurons le plaisir de dîner avec vous.

LA COMTESSE.

Comme il étoit encore de bonne heure, nous avons mis pied à terre à la Grille, & nous sommes venuës jusqu'ici en nous promenant.

LE BARON.

N'êtes-vous point un peu fatiguée?

LA COMTESSE.

Je ne me laſſe pas aiſément, Baron.

VALERE.

Et vous, Mademoiſelle, n'auriez-vous pas beſoin de repos?

ROSALIE.

Me promener, me repoſer, Monſieur, tout m'eſt aſſez indifférent.

VALERE.

Tout, Mademoiſelle?

ROSALIE.

Oui, Monſieur.

LA COMTESSE.

Prononcez donc, Mademoiſelle. Vous dites cela foiblement. Il faut dire: Oui, Monſieur. Je voudrois bien voir que tout ne lui fût pas indifférent, tant que j'aurai de l'autorité ſur elle...

LE BARON.

Oh! vous ne la garderez pas long-tems, cette autorité. Dorante eſt arrivé.

LA COMTESSE, *gayement.*

Il eſt arrivé?

ROSALIE, *triſtement.*

Il eſt arrivé?

VALERE, *languiſſamment.*

Oui, arrivé.

LE BARON, *bruſquement.*

Oui, oui, arrivé. Que diable veux-tu dire? eſt-ce que tu ne le ſçais pas, toi?

VALERE.

Je ne dis pas le contraire, mon Oncle. Je confirme ce que vous dites.

LE BARON.

Il est charmant, agréable, vif, sage, & posé. Oh! c'est un jeune homme fort aimable. Dis donc, Valere?

VALERE.

Je ne l'ai vu qu'un moment, mon Oncle; j'en jugerois mal. C'est Mademoiselle qui doit en décider.

LA COMTESSE.

Eh bien, qu'est-ce qu'on répond? Mademoiselle, répondez donc?

ROSALIE.

Il peut être aimable, Monsieur: mais il ne faudroit pas s'en rapporter à moi. Je ne puis plus en juger sans prévention.

LA COMTESSE.

Oui, parce que vous devez l'épouser, n'est-ce pas? mais cela ne s'entend point. Il faut dire, Monsieur, le choix de mes parens me le fera paroître accompli. Tout le monde dit que vous avez de l'esprit: pour moi, je ne vois point cela. Mais où est Dorante?

VALERE.

Madame, toutes affaires cessantes, il est allé dormir.

LA COMTESSE.

Dormir, à l'heure qu'il est?

LE BARON.

Il ne comptoit vous voir que ce soir; & comme il a couru jour & nuit, il étoit si las, si las...

LA COMTESSE.

Qui le pressoit de courir si vîte? pourquoi

faire? pour se reposer? pour dormir? Rien n'est si maussade. Il n'avoit qu'à dormir hier, & n'arriver que demain. On ne l'attendoit pas plutôt. Qu'en pensez-vous, ma fille?

ROSALIE.

Madame, je ne desire pas de sa part un empressement plus vif.

LA COMTESSE.

Par exemple, on ne sçait si c'est la modestie qui vous fait parler, ou si vous êtes piquée.

ROSALIE.

Je vous jure, Madame, que je ne le suis point.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, il faut pourtant se sentir. Dormir tout en arrivant! La jeunesse d'à-present, Baron, n'a que le corps délicat. Ceci ne me prévient pas trop.

LE BARON.

Ah! il trouvera le secret de réparer sa faute.

LA COMTESSE.

Oui, demain vous le promenerez dès le point du jour, je gage; vous le ferez courir, & puis il faudra qu'il se repose.

LE BARON.

Bon, bon! est-ce qu'on se fatigue dans un Jardin que l'on n'a jamais vu?

LA COMTESSE.

Fort bien, quand le terrain en est aussi inégal. Je crois qu'il y a plus de vingt Terrasses dans votre Jardin.

LE BARON.

Comment donc? c'est une magnificence...

LA COMTESSE.

Cependant vous n'avez guere de vue.

LE BARON.

Ah! ſans la Montagne elle ſeroit admirable, Il m'eſt facile de vous en convaincre. Hé, Thibaut? Apporte-moi mon Plan. (*Thibaut paroît.*) (*Thibaut s'en va.*)

LA COMTESSE.

Oui: mais la Montagne ne changera pas de place.

LE BARON, *confidemment.*

Je ne dis mot; mais elle ſautera.

LA COMTESSE.

C'eſt une entrepriſe digne des plus anciens Romains.

LE BARON.

Patience. J'ai des Neveux qui ſe marieront, laiſſez moi faire: à la cinquieme génération, je ne veux pas qu'il en reſte trace; vous verrez.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas honteuſe, Mademoiſelle, de votre ignorance, & de ne pouvoir vous entretenir de tout, comme je fais?

ROSALIE.

Je vous écoute, Madame, dans l'eſpérance de profiter.

LE BARON.

Moi, j'aime les objections; on a le plaiſir d'y répondre. Voici Thibaut.



## SCENE VII.

THIBAUT, LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LE BARON.

N'Eſt-ce pas mon grand Plan ?

THIBAUT.

Oui, Monſieur; c'eſt le beau, c'eſt celui que je portons toûjours, près que vous avez du monde.

LE BARON.

Déroule, Thibaut, déroule, & tiens le Plan élevé. Bon.

LA COMTESSE.

Ah! je vous donnerai de bons Conſeils. Je n'ai cependant jamais parlé de ces choſes-là ; mais l'eſprit eſt un bon meuble; il ſert à tout.

LE BARON.

Vous êtes charmante ! La belle Roſalie ne me dira-t'elle rien ?

LA COMTESSE.

Que voudriez-vous qu'elle y entendit? Montrez, montrez-moi. Ne ſont-ce pas là des Canaux? des Pieces d'eau? cependant je ne crois pas en avoir vu chez vous.

LE BARON.

Vous vous amuſez à des minuties, Madame. On en marque toûjours dans les Plans: cela les

embellit. Du reste, je trouverai sûrement de l'eau dans la Montagne que vous sçavez.

THIBAUT.

Oui, je vivons dans l'espérance; je détruisons douze arpens de vigne: Que de vin perdu pour avoir de l'eau!

LA COMTESSE.

Voyons plus en détail.

LE BARON.

Suivez mon doigt.

VALERE.

Vous ne vous approchez pas, Mademoiselle?

ROSALIE.

J'ai déjà fait l'aveu de mon ignorance; je n'y entens rien.

VALERE, *bas.*

Et vous n'entendez pas non plus les soupirs de l'homme du monde le plus malheureux.

ROSALIE, *à part.*

Hélas!

LA COMTESSE.

C'est donc là votre Basse-Cour?

LE BARON.

Eh, non parbleu, Madame; c'est le potager.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il vaut mieux mettre mes lunettes.

LE BARON.

Prenons-les: vous m'y faites penser.

THIBAUT.

Tatigué, que vous allez voir clair!

VALERE, *haut.*

Pourquoi vous défier de vos lumieres, Mademoiselle? On pourroit vous expliquer...

ROSALIE, *haut.*

A quoi me ferviroit cette connoiffance?

VALERE, *bas.*

A mériter vôtre pitié.

LA COMTESSE.

Ceci eft l'Avenue?

LE BARON.

Oui, celle que je vais faire planter inceffamment.

LA COMTESSE.

Elle eft bien courte!

LE BARON.

Courte! Elle aura plus de trois lieues.

LA COMTESSE.

Bon! elle n'eft pas plus longue que ma main.

LE BARON.

Comptez, comptez les arbres, vous verrez.

LA COMTESSE.

Une, deux, trois, quatre, cinq.

VALERE *haut, regardant Rofalie.*

Dorante perd beaucoup, quand il retarde le moment de voir tant de beautés.

LE BARON.

Je ne le comprens pas, je l'avoue. Mais, pour vous, Madame, vous allez le concevoir dans un moment; Voici le terrain qu'occupe la Montagne.

LA COMTESSE.

Je compte les arbres de l'Avenue. Parlez, parlez toûjours: cent cinquante-cinq, cent cinquante-fix. Quand vous l'aurez abattue, ce fera donc une plaine?

LE BARON.

Sans doute; & une vue...

VALERE.

(*à la Comteſſe.*) (*à Roſalie.*)

Admirable, Madame: & ſi vous daigniez, Mademoiſelle, m'accorder un moment d'entretien, je vous ferois connoître la ſituation.. (*bas.*) d'un cœur que votre refus réduiroit au déſeſpoir.

LE BARON, *à Roſalie.*

Il connoît la poſition comme moi-même: C'eſt lui, Mademoiſelle, qui a dreſſé le Plan ſur mes projets.

LA COMTESSE.

Je ne croyois pas Monſieur ſi ſavant. Inſtruiſez-vous, ma fille. Je voudrois que Monſieur put vous inſpirer du goût.

VALERE.

Que je ſerois heureux, ſi j'en avois le talent!

LA COMTESSE.

Deux cens ſoixante & treize! Voilà une très-belle longueur, il faut en convenir. Baron, vous avez des idées... mais des idées à perte de vue.

LE BARON.

J'aurai ſoixante Avenues de cette taille-là.

VALERE, *à Roſalie.*

Vous concevez, Mademoiſelle, l'effet que cela produira. (*bas.*) En ſortant de table... (*haut.*) Rien ne ſera ſi noble, ſans contredit. (*bas.*) Ici même dans cette Salle.. (*haut.*) Cela demande de la patience, à la vérité. (*bas.*) Si vous voulez m'écouter un moment, vous me ſauverez la

vie. [*haut.*] Mais, convenez que c'eſt une belle entrepriſe.

ROSALIE.

Elle me paroît bien hardie.

LA COMTESSE.

Apprenez, Mademoiſelle, que ce ſont juſtement les difficultés qu'il eſt beau de vaincre.

LE BARON.

Oh! C'eſt mon talent à moi. Par exemple, voyez-vous la grande Terraſſe? Devinez combien elle aura de haut, quand elle ſera faite?

LA COMTESSE.

Combien? Eh, mais... (*montrant avec ſa main.*) comme cela?

LE BARON, *riant.*

Ah, ah, ah... Que vous n'y êtes pas! Elle aura cinquante ſept pieds huit pouces & demi; n'eſt-il pas vrai, Valere?

VALERE.

Oui, mon Oncle, cinquante-ſept.

LA COMTESSE.

Cinquante-ſept pouces & demi! Cela eſt merveilleux; mais c'eſt un précipice: je n'irai jamais, la tête me tourneroit.

LE BARON.

Pour moi, je n'appréhende pas que la tête me tourne.

VALERE.

Vous rêvez, Mademoiſelle? Vous trouvez donc ce que l'on ſe propoſe trop téméraire, & vous n'y viendrez point?

ROSALIE.

Il me ſemble que c'eſt s'expoſer beaucoup ; &...

VALERE.

Dites naturellement ce que vous penſez.

ROSALIE.

A quoi cela me meneroit-il ?

LA COMTESSE.

Cela vous meneroit à ſçavoir ce que je ſçais. Allez, Monſieur, laiſſez-la dans ſon ignorance ; elle ne mérite pas la peine que vous prenez. En verité, Baron, je ſuis très-contente de ce que j'ai vu, & j'y donne mon approbation. Mais, dites-moi, toutes ces terres ſont-elles à vous ?

THIBAUT.

C'eſt-là le *Hic*.

LE BARON.

Non, pas encore. Mais, ſuppoſez qu'on ne voulut pas me les vendre, il faudroit être de bien mauvaiſe humeur, pour refuſer ſur ces terres d'auſſi beaux Plans que ceux-ci. J'apperçois le Maitre d'Hôtel : Ces Dames ſont ſervies.

LA COMTESSE.

Allons, Baron !

LE BARON.

Belle Roſalie, donnez-moi la main. Thibaut, je te recommande mon plan.

THIBAUT.

Allez, Monſieur, ne vous boutez pas en peine.





## *SCENE VIII.*

THIBAUT *seul.*

AVec son parc! il est morgué bian fou. Oh! je ne nous y connoissons pas, ou cette Jeunesse en revendra à cette vieillesse: Notre jeune maître s'est un tantinet enhardi; il a glissé queuques paroles, & j'ai bian vu que la petite Demoiselle lui glissoit aussi queuques réponses avec les yeux. Je voudrois stapendant l'avertir de ce que mon neveu Charlot m'avons dit de son... son... soin! Je ne sçavons plus comment ça se nomme. Il entendra peut-être queuque chose, car ils l'avons beaucoup fait étudier; je l'attendrons ici en sortant de table. Mais, vela mon neveu; faut que je le fasse encore dégoiser.



## *SCENE IX.*

FRONTIN, THIBAUT.

FRONTIN.

VOtre valet, mon Oncle. Je vous trouve à propos.

THIBAUT.

Est-ce encore pour m'en bailler à garder comme tantôt? queuque sot.

FRONTIN.

Moi, je vous ai parlé franchement. Vous ne m'avez pas voulu croire, ce n'eſt pas ma faute. C'eſt autre choſe qui m'amêne. Sçavez-vous que je ne veux point dormir à vuide, comme mon Maître ?

THIBAUT.

Tout-à-l'heure j'allons te mener à la cuiſine. Mais je voulons te demander trois ou quatres petites queſtions.

FRONTIN.

En vérité, mon Oncle, vous êtes le premier queſtionneur du Royaume. Mais à quoi bon me queſtionner, moi ? Vous ne croyez-pas mes réponſes.

THIBAUT.

Ne t'embarraſſe pas. Je croirai celles qui me conviendront.

FRONTIN.

Dépêchez-donc ; il faut que je retourne promptement auprés de mon Maître.

THIBAUT.

Quoi faire ? ne dort il pas ?

FRONTIN.

Oui, il dort ; & c'eſt juſtement à cauſe de cela.

THIBAUT.

Eſt-ce qu'il ne ſçauroit dormir qu'on ne le garde?

FRONTIN.

Non. C'eſt pour le réveiller, ſi ce que je vous ai dit lui arrive.

THIBAUT.

T'en es encore là deſſus. Morgué, je te dé-

fends de m'en parler davantage. Dis-moi tant ſeulement, ton Maître eſt-il amoureux de ſa Prétendue ?

FRONTIN.

Amoureux ! il ne l'eſt qu'en peinture.

THIBAUT.

J'ai morgué cru que tu m'allois dire encore qu'il ne l'étoit qu'en dormant ; je t'y attendois. Mais comment n'eſt-il amoureux qu'en peinture ?

FRONTIN.

C'eſt qu'il n'a vu que ſon portrait. Il l'a trouvé charmant : & ſur les récits qu'on lui en a faits, il ſuppoſe à ſa prétendue autant de vertu que de beauté.

THIBAUT.

Il a morgué raiſon ; il ſuppoſe bian. Mais, dis-moi...

FRONTIN.

Voilà un homme qui a réſolu ma perte. Me queſtionner dans ma rage de faim & de ſoif...

THIBAUT.

Allons, vians à la cuiſine ; je te queſtionnerai tout en buvant. Tu crois donc...

FRONTIN.

Je crois le diable... Mais ne voilà-t-il pas mon Maître qui fait ſon maudit train ?



## SCENE X.

DORANTE, THIBAUT, FRONTIN.

*Dorante paroît en robe de chambre, avec une botte, une pantoufle, une perruque mal mise, un ceinturon, un fouet de Poste à la main, enfin, dans le désordre; mais cependant ni messéant ni trop ridicule.*

THIBAUT.

TIens, voilà ton Maître qui voulons te parler.

FRONTIN.

Je suis, ma foi, bien heureux qu'il ait tourné par ici; je le vais éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends donc... Est-ce là?... oh, oh, m'est avis qu'il rêve en effet, ton Maître?

FRONTIN.

Et oui. Parbleu, l'occasion est trop belle pour vous convaincre. Regardez seulement. Eh bien?

DORANTE.

Allons donc... allons donc... un autre cheval... te dépêcheras-tu?

FRONTIN.

Entendez-vous? il croit être encore sur la route.

THIBAUT.

Il dort. Je commence à le croire. Son allure, son œil, tout ça me semble partroublé.

DORANTE.

Il eſt tard... la nuit... au Château ... Roſalie ...

THIBAUT.

Morgué, j'ai peur. Ça tient de l'eſprit, du Revenant, m'eſt avis?

FRONTIN.

Ce qu'il y a de ſingulier, mon Oncle, c'eſt que tout en dormant il dit quelquefois des choſes très-raiſonnables, très-juſtes.

DORANTE.

Frontin!... Coquin!... tu boiras ce ſoir ... yvrogne!... Pareſſeux!...

THIBAUT.

Tu as raiſon: je crois qu'il dit la vérité.

FRONTIN.

Juſtement. Il parle du dernier Maître de Poſte... Ce maraud-là nous fit attendre.

DORANTE.

*(Il donne des coups de fouet en l'air, & attrape Thibaut.)*

Ah! les mauvais chevaux! Ohé, ohé, ohé!

FRONTIN, *riant.*

Ah, ah, ah, ah...

THIBAUT.

Quel diable de rêve eſt ceci? Monſieur, Monſieur, doucement, s'il vous plaît.

DORANTE.

Doucement! non pas. Il faut arriver. Ohé, ohé!

FRONTIN.

Avancez, mon Oncle; tâchez de lui ôter ce maudit fouet, je l'éveillerai.

THIBAUT.

Pargué, ôte-le toi-même, tu dois être plus fait que moi aux étrivieres.

DORANTE.

Ohé, ohé.

FRONTIN.

Attendez: il faut lui faire quitter ce maudit rêve. Monfieur, Monfieur, c'eft de la part de Monfieur Argante.

DORANTE.

Argante!... de l'argent... il faut lui rendre.

FRONTIN, *s'avançant.*

Oui, votre correfpondant.

DORANTE.

Cent piftoles... il eft bien preffé... écrivons.

(*Il fait avec fon fouet comme s'il écrivoit.*)

FRONTIN.

Oh! maintenant je vais l'éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends, cela commence à me faire rire.

FRONTIN.

Il croit écrire; vous voyez.

DORANTE.

Appellez Frontin.. Monfieur Argante...

FRONTIN.

C'eft un Juif, ce Monfieur Argante, un vilain.

DORANTE.

Vilain!... je l'écris. Frontin, au coffre fort.

THIBAUT.

Il a le fommeil bien riche. Morgué, je n'avons jamais rêvé de ces chofes-là. Parles-donc, neveu, t'es donc fon Caiffier?

FRONTIN.

Quand il dort comme vous voyez, mon Oncle. Malheureusement il en a un autre quand il veille.

DORANTE.

Tiens ma Lettre, Frontin.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, votre Lettre.

DORANTE.

Ma Lettre... Argante... un sac... prenez ce sac... rapporte mon Billet.

THIBAUT.

Ah, ah, le sac! prenons, prenons, nous le partagerons.

DORANTE, *saisissant Thibaut au collet.*

Partagerons!... voleur, je t'étranglerai.

THIBAUT.

A l'aide! Frontin... Monsieur, Monsieur, vous serrez trop fort. Commencez du moins par me fouiller.

DORANTE.

Au voleur! au voleur!

THIBAUT.

Frontin! mon neveu! au secours!

FRONTIN.

Attendez; laissez-moi lui prendre le petit doigt; il n'y a pas d'autre moyen de l'éveiller.

THIBAUT.

Prens-li, morgué, tout ce que tu voudras: mais tire-moi de ses pattes.

FRONTIN.

Monsieur, Monsieur, éveillez-vous.

THIBAUT.

THIBAUT.

Queu chien de fommeil!

DORANTE.

Où fuis-je, Frontin? Pourquoi m'as-tu laiffé fortir? Pourquoi m'as-tu quitté, coquin?

FRONTIN.

Ma foi, Monfieur, je me fuis endormi de laffitude. Vous avez pris ce tems pour vous en aller; & j'accours au bruit que vous faites.

DORANTE.

Ah! je me fuis trahi. Je m'en fouviens; je fuis chez Monfieur le Baron.

THIBAUT.

Oui, de par tous les Diables, vous y êtes.

DORANTE.

Que fait-là cet homme?

THIBAUT.

Morgué, c'eft ftilà que vous étrangliez.

FRONTIN.

C'eft le Jardinier d'ici. Vous l'avez vu tantôt.

DORANTE.

Je fuis au défefpoir. Je croyois qu'on me voloit.

THIBAUT.

Pargué, vous croyez trop vîte.

DORANTE.

Il n'y a rien que je ne te donne pour t'engager au fecret. Que penferoit Rofalie? Elle ne me connoîtroit que par mes defauts.

THIBAUT.

Pargué, Monfieur, vous avez infulté mon honneur; cela n'eft pas bian.

DORANTE.

Je te promets vingt louis, trente, s'il le faut, pour te contenter.

THIBAUT.

Trente louis! morgué... Mais ne rêvez-vous pas actuellement que vous me dites-ça?

DORANTE.

Voudrois-tu me perdre?

FRONTIN.

Allez, Monsieur, soyez tranquille. C'est mon Oncle. Je lui réponds de vous, & je vous réponds de lui. On pourroit sortir de table; croyez-moi, retournez dans votre lit.

THIBAUT.

Il n'a, ma foi, pas tort. Un sommeil comme stilà ne doit pas vous avoir reposé beaucoup.

---

## SCENE XI.

THIBAUT *seul.*

VEla, morguienne, une recommandation bian seche, & un drôle de Répondant! Tout ce que j'avons vu depuis un moment, me partrouble. Non, morgué, m'est avis que je rêve moi-même. Ne suis-je pas itou son, son... son Janbule? Que sçait-on? Je parlions? je marchions; j'avions les yeux ouverts; enfin, c'est tout un. Que diable, s'il m'avoit donné son mal, ça se gagne peut-être. Sthomme-là a le sommeil bian vigoureux,

il en faut convenir. Sans Frontin, ſans le petit doigt, j'étions autant d'étranglé Queu train tout ça avons mis dans ma tête! Je ne ſçavons où j'en ſommes.

## SCENE XII.

### VALERE, THIBAUT.

THIBAUT.

EH! Monſieur Valere, venez vîte (*à part.*) Mais comment diantre m'y prendrai-je pour lui dégoiſer tout ça? (*haut.*) Oh! palſanguienne, allez, Monſieur, vous ne ſçavez pas...

VALERE.

Mon Oncle & la Comteſſe ſont encore aux mains ſur les Plans.

THIBAUT.

Et moi, morgué, je venons de nous y trouver avec un homme qui dort tout debout.

VALERE.

J'ai prié tantôt Roſalie de venir ici, & de m'accorder un inſtant d'entretien. Quoiqu'elle ne m'ait rien promis, je viens toûjours l'attendre. Je ne veux avoir rien à me reprocher.

THIBAUT.

Quand alle ſera ſa femme, ſi ce Monſieur Dorante alloit rêver qu'alle eſt avec un autre!... morgué, vous ne ſçavez pas...

VALERE.

Il eſt bien tems de plaiſanter. Laiſſe-moi. Ah! Roſalie, je meurs content ſi je puis vous dire que je vous aime.

THIBAUT.

Mais tout ce que j'avons à vous dire, eſt itou fort néceſſaire.

VALERE.

Dans ce moment je ne ſens que mon impatience.

THIBAUT.

Quoi! vous ne voulez pas m'acouter?

VALERE.

Non, non, non. Roſalie peut arriver. Sors, je t'en conjure. Si elle te voyoit, tu l'empêcherois de venir ici, tu me priverois du ſeul inſtant heureux que j'aurai peut-être de ma vie.

THIBAUT.

Vous le prenez par-là? Eh bian, morguienne, je nous en allons. Vous en ſerez fâché, je vous en avertis.



## SCENE XIII.

VALERE *ſeul.*

ENfin, j'en ſuis défait. Je me ſuis peut-être trop flatté; Roſalie ne viendra pas. Cependant elle eſt triſte. Mais Dorante lui peut être indifférent, ſans qu'elle ait plus de ſenſibilité pour moi. Ah, Dieux! j'apperçois Roſalie.

## SCENE XIV.

ROSALIE, VALERE.

VALERE.

Quoi! vous avez la bonté de venir? Avancez donc quelques pas; on pourroit nous entendre.

ROSALIE, *tremblante & n'avançant que très-peu.*

Non, Valere; j'ai trop de peur. Dites-moi vîte ce que vous me voulez. Je veux rentrer au plutôt.

VALERE.

Calmez-vous, de grace, belle Rosalie, donnez le moi tout entier, ce moment que vous m'accordez.

ROSALIE.

Je tremble.

VALERE.

Eh bien, charmante Rosalie, n'écoutez donc qu'un mot, puisque vous le voulez; je vous adore.

ROSALIE.

Ah, que je suis fâchée de le sçavoir! Adieu.

VALERE.

Encore un mot, divine Rosalie. Serois-je assez heureux pour n'être point haï?

ROSALIE.

Jugez-en, Valere. Incertaine de vos ſentimens, la raiſon me défendoit de m'en convaincre. Je ſuis pourtant venue vous entendre ... Dites-moi vous-même ... ce qui pouvoit triompher de ma raiſon. Ah! Valere ... Ah!... laiſſez-moi rentrer.

VALERE.

Non, demeurez, je vous en conjure. Je n'attendois que cet aveu fortuné: ſans lui je n'oſois agir, cette faveur m'étoit néceſſaire pour vaincre une timidité fatale à nôtre bonheur. J'en triomphe en ce moment. Je vais tout mettre en uſage pour retarder, pour rompre même un hymen auquel je ne ſurvivrois pas.

ROSALIE.

Eh! que pouvez-vous faire? ne vaudroit-il pas mieux oublier?... Hélas! je n'ai pas la force de vous dire de ne plus m'aimer.

VALERE.

Plutôt mourir mille fois! laiſſez-moi tenter tout ce que l'adreſſe, la violence, les prieres, les larmes; enfin tout ce qu'un amour exceſſif pourra m'inſpirer.

ROSALIE,

Ah! Valere, vous ne connoiſſez pas ma Mere. Le ſouvenir m'en fait frémir... les inſtants s'écoulent... & nous ne les comptons pas. Sortez, & laiſſez-moi vous fuir.

VALERE.

Il faut vous obéir Mais en vous quittant, laiſſez-moi vous rendre grace de ma félicité, & vous jurer une fidélité éternelle.

(*Il tombe à ſes genoux.*)

## SCENE XV.

LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LA COMTESSE.

Que vois-je, ma fille!... Valere!... Ah, juste Ciel!

ROSALIE.

Valere, je suis perdue, voilà ma Mere.

VALERE.

Ah, Dieu!

LA COMTESSE.

Se peut-il ... que ma fille ... que mon sang...

ROSALIE.

Ma Mere... le hazard a fait... je ne prévoyois pas...

LA COMTESSE.

Oh! sans doute, vous ne prévoyiez pas que je vous surprendrois. Après cette aventure, je ne sçaurois parler.

VALERE.

Calmez-vous, Madame. Apprenez qu'un sentiment aussi tendre que légitime, & que je me flatte que mon Oncle approuveroit...

LA COMTESSE.

Votre Oncle, Monsieur! il me fera raison de l'insolence de vos procédés. Vous êtes amoureux de ma fille! je vous trouve à ses genoux! il n'est point d'extrêmité...

VALERE.

Mais, Madame, croyez qu'elle n'a point de part...

LA COMTESSE.

Elle vous écoutoit. Cela ſuffit pour mériter toute mon indignation. Si la choſe éclate, un Couvent me répondra de vous, Mademoiſelle. Je ſçaurai vous y tenir toute votre vie.

ROSALIE.

Que puis-je avoir dit, que puis je avoir entendu depuis un inſtant?

LA COMTESSE.

Un inſtant! comme ſi l'on ne ſçavoit pas ce que c'eſt qu'un inſtant! Allons, partons; plus de raiſonnement.



## SCENE XVI.

LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LE BARON.

QU'eſt-ce, mes Dames? vous ſortez avec une grande précipitation! Je le vois, l'impatience de la promenade...

LA COMTESSE.

Je ſors pour tout-à-fait, mon cher Baron... Je veux partir ſur le champ; je veux retourner à Paris.

LE BARON.

Comment donc ? y penſez-vous ? Et Dorante, que diroit-il ?

LA COMTESSE.

Il n'a qu'à venir m'y trouver.

LE BARON.

Qu'y-a-t'il donc de ſi preſſé ?

LA COMTESSE.

Mon honneur eſt offenſé.

LE BARON.

Comment diantre, votre honneur ?

LA COMTESSE.

Et je vous demande Juſtice de l'inſolent amour de votre Neveu, ou je ſçaurai me la faire.

LE BARON.

Que vous a-t'il dont fait ? (*à Valere*) Comment, petit écervelé, vous inſultez Madame, à ſon âge ! ſans égard pour...

VALERE.

Moi, mon Oncle ? je vous jure que...

LA COMTESSE.

Non, Baron; ſon amour...

LE BARON.

Son amour ! ſon amour eſt impertinent. Eſt-ce qu'on doit en avoir pour vous, Madame ? (*à Valere.*) petit coquin, une femme reſpectable !...

VALERE.

Je vous proteſte, mon Oncle, que j'ai pour Madame un reſpect infini.

LE BARON.

Une jeune barbe, qui ne ſonge pas que vous ſeriez ſa Mere, & qui oſe vous manquer !

LA COMTESSE.

A l'autre: il extravague.

LE BARON.

Oui, c'est un extravagant, un petit étourdi qui n'a rien vu, & qui ne vous connoît seulement pas.

LA COMTESSE.

La colere me suffoque. Il est devenu fou!

LE BARON.

Ce seroit une folie impardonnable, à son âge: mais il n'y retournera plus, Madame; & je vous demande pardon de sa témérité.

LA COMTESSE.

Sçavez-vous bien, Baron, qu'il y a une heure que vous ne sçavez ce que vous dites? Que voulez-vous dire de mon âge, que je serois sa mere? Je vous trouve original de croire qu'il faut être fou pour m'aimer! Et qui vous dit qu'il m'aime?

LE BARON.

Comment! vous ne disiez pas que c'étoit à vous?...

LA COMTESSE.

J'aimerois mille fois mieux, vraiment, qu'il se fut adressé à moi, le mal ne seroit pas si grand; mais il a l'insolence d'aimer Mademoiselle, il n'en fait aucun mystere; il me l'avoue à moi-même, je l'ai trouvé à ses genoux. Voyez si ma colere est fondée, & si je puis, après cela, demeurer dans la même maison?

LE BARON.

Oh! oh! c'est autre chose. Quoi, Monsieur!...

Mais ceci mérite réflexion. J'approuve votre colere, Madame; mais je désapprouve votre départ: & qui plus est, je vous conseille de demeurer ici, comme si de rien n'étoit.

LA COMTESSE.

Comme si de rien n'étoit! Comment l'entendez-vous, Monsieur?

LE BARON.

Oui, Madame; vous devez agir ici de sens froid, & vous posséder; c'est moi qui vous le conseille, qui suis vif, comme vous venez de le voir.

LA COMTESSE.

Ah! oui, fort à propos: & moi, je vous signifie que je veux être en colere dans vingt ans.

LE BARON.

L'éclat que vous feriez seroit plus dangereux que l'affaire même. Dorante n'est point instruit de ce qui s'est passé; le moyen de le lui cacher, c'est de laisser les choses en même état.

VALERE, *se jettant à ses genoux.*

Ah! mon Oncle, si vous daignez ajouter à tant de bontés...

LE BARON.

Tais-toi: Je te parlerai. Tu verras comment je sçaurai faire passer cet amour prétendu, cette bouffée de jeunesse: Je t'apprendrai si l'on doit aimer à ton âge, & dans mon Château, sans ma permission.

ROSALIE.

Ma mere...

LA COMTESSE.

Si vous dites un mot, Mademoiselle, vous achevez de me pousser à bout.

LE BARON.

Et toi, si tu parles, je te ferai conduire dans mes prisons.

LA COMTESSE.

Allons, Baron, soyez vif; ne vous ralentissez point. Je sens... oui, je sens que votre colere me tranquillise.

LE BARON.

Laissez-moi faire; je me fâcherai pour vous & pour moi.

LA COMTESSE.

Songez que c'est un mariage que vous avez fait; un mariage conclu, fini, où l'on fait à Mademoiselle les plus grands avantages.

LE BARON.

Quand ce Mariage ne vous seroit pas avantageux, Madame, vous avez donné votre parole: Comment y pourriez-vous manquer? Et, pour une petite fantaisie musquée d'un Godelureau, j'irois passer, moi, pour!... Car enfin, c'est moi, c'est chez moi, c'est mon neveu.

LA COMTESSE.

Oui, vous avez raison. Emportez-vous, Baron, emportez-vous; vous devez être furieux: Pour moi, je me calme... par politique, au moins; car je ne me connois plus... mais il s'agit, comme vous dites fort bien, de sortir d'embarras.

LE BARON.

Au fond, cela n'est pas difficile. Vous ne direz mot de ce qui vient d'arriver.

LA COMTESSE.

Non, puisque vous le voulez; sans cela, Mademoiselle, Mademoiselle...

LE BARON.

Cette aventure sera donc secrete. Il n'y auroit à craindre que ce petit Monsieur-là. N'en soyez point inquiéte. Quand il seroit assez malhonnête-homme... suffit, je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Votre douceur me paroît inconcevable; enfin, vous me rendez douce, & je suis confondue. Baron, je m'abandonne à vos conseils. Mais, Ciel! n'est-ce pas là Dorante?

LE BARON.

C'est lui-même. N'auroit-il rien entendu? Qu'allons-nous devenir!



## SCENE XVII.

DORANTE, LE BARON, LA COMTESSE, VALERE, ROSALIE.

*Dorante paroît en Robe de Chambre; & tenant son chapeau à la main, dont il se cache le bas du visage.*

LA COMTESSE, *à Rosalie.*

VOus nous mettez dans une jolie situation, Mademoiselle!

LE BARON.

Il n'y auroit point de remede, s'il nous avoit écouté.

VALERE, *à part.*

Plut au Ciel!

LA COMTESSE.

Qu'il a l'air occupé!

LE BARON.

Il ne ſçait comment nous aborder.

DORANTE.

Il falloit bien un Bal... à des Nôces...

LE BARON.

(*à la Comteſſe.*) (*à Dorante.*)

Il faut cacher notre embarras. En vérité, Dorante, il eſt bien ſingulier que vous paroiſſiez devant ces Dames en Robe-de-Chambre! Vous m'aviez paru plus galant.

LA COMTESSE.

Il ne ſe ſoucie plus de plaire à ma fille: preuve de mépris. (*d'un ton précieux.*) De quelque façon que ſoit Monſieur, il eſt toûjours bien.

DORANTE.

Oui, toûjours bien... en Courrier... en Turc... en Domino... tout eſt égal.

LA COMTESSE.

Je ſuis de votre avis, Monſieur; vous avez raiſon, il faut, ou faire beaucoup de façons, ou n'en point faire du tout

DORANTE.

Ma foi... point de façon... Vous ne faites point de façon... il me paroît... (*riant à demi voix.*) Ah, ah, ah... Ah, ah, ah...

VALERE, *à part.*

Il a tout entendu.

LE BARON.

Vous êtes toûjours naturel, toûjours jovial. Oh! je vous reconnois bien.

DORANTE.

Vous me connoissez?... Non... oh, non... (*riant.*) Ah, ah, ah.

LA COMTESSE.

Voilà ma fille qui...

DORANTE

Votre fille!... Ah, ah... bien déguisée... ah, ah... bien déguisée... ah, ah.

LA COMTESSE.

Déguisée, que voulez-vous dire, Monsieur? Vous nous connoissez bien peu: Si vous croyiez ...

DORANTE.

Ma foi, je ne la connois, ni ne veux la connoître...

LE BARON.

En vérité, Dorante, c'est moi qui ne vous connois plus.

DORANTE.

Plus!... tant mieux... ce sont des Masques.

LA COMTESSE.

Voilà ce que vous m'attirez, Mademoiselle; mais c'en est trop aussi, que de joindre l'insulte à la familiarité. (*à Dorante.*) Sachez, Monsieur, que tout autre parti étoit plus honnête que celui que vous prenez pour rompre avec nous.

DORANTE, *s'approche d'un fauteuil & s'assied.*

Ouf! je suis beaucoup mieux... je vois tout le train...

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir. Monsieur, je vous rends votre parole; je retire la mienne; &

rien ne pourra m'engager à vous donner Rosalie.

DORANTE.

Qu'elle aille se promener avec un autre.

(*Il s'endort*)

LE BARON.

Mais pensez donc, Dorante...

LA COMTESSE.

Laissez tout cela, Baron. Je ne veux ni explication, ni ménagement. Vous m'aviez fait faire un sot mariage. Votre neveu a trouvé le moyen de le rompre. Trouvez bon que je ne vous voye ni l'un ni l'autre. Adieu.

LE BARON.

Arrêtez, Madame. En punissant votre fille vous achevez de la perdre. Mon neveu peut réparer le tort qu'il faisoit à Rosalie. Nous sommes amis vous & moi. Puisque Monsieur persiste dans ses refus...

LA COMTESSE.

Vous m'éclairez, Baron, sur ma vengeance. J'accepte votre neveu, pour apprendre à Monsieur Dorante que l'on n'est pas sans ressource.

ROSALIE.

Ah, ma mere!

VALERE.

Rien n'égale mon bonheur. Quoi! vous êtes à moi?

ROSALIE.

Oui. Aurions-nous pu nous en flatter?



SCENE

## SCENE XVIII. & Derniere.

LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE, DORANTE, VALERE, THIBAUT, FRONTIN.

FRONTIN.

IL s'eſt échappé: je ne l'ai plus trouvé dans ſon lit. Où diable peut-il être?

THIBAUT.

Tian, morgué, le vela là-bas en converſation avec la compagnie.

FRONTIN.

Motus, mon Oncle.

THIBAUT.

Oh! laiſſe-moi; je n'avons rian à ménager. [*à la Compagnie.*] C'eſt un...

FRONTIN, *lui mettant la main ſur la bouche.*

Parbleu, vous ne direz mot.

THIBAUT.

N'a-t'il étranglé perſonne?

LA COMTESSE.

Comment?

LE BARON.

Quel eſt ce galimathias?

THIBAUT.

Je vous dis que ſon Maître eſt un fou qui dort comme s'il étoit éveillé.

LE BARON.

Coquin, rêves-tu?

THIBAUT.

Non, morgué; c'eſt lui qui rêve : & pour vous faire voir que je ne mentons pas, je connoiſſons ſon petit doigt, & j'allons l'éveiller.

VALERE.

Que veut dire tout ceci?

ROSALIE.

Je n'y comprens rien. Mais, quand on eſt heureux, on doit tout craindre.

[*Thibaut ſerre le petit doigt de Dorante.*]

DORANTE.

Aye! Où ſuis-je? Ah! Monſieur le Baron, c'eſt vous? Tirez-moi de peine, je vous conjure, n'ai-je rien dit?... n'ai-je rien fait?...

LE BARON.

Pouvez vous le demander? Que vous importe, puiſque vôtre mariage eſt rompu?

DORANTE.

Il eſt rompu? Ciel! Je ne puis comprendre...

FRONTIN.

Pour moi, je comprens fort bien, Monſieur. Nous ſommes découverts, & vous aurez fait quelqu'extravagance. J'oſe vous aſſurer, Madame, que mon Maître eſt l'homme du monde le plus ſage, quand il veille; & ce n'eſt pas ſa faute, s'il a le ſommeil un peu brutal.

LA COMTESSE.

Quoi! l'on me voudra faire paſſer pour rêve la façon indigne dont vous nous avez traitées ma fille & moi? Oh bien, Monſieur, apprenez à rêver plus poliment.

VALERE.

Au moins, Madame, vous étiez bien éveillée, & mon Oncle auſſi, lorſque vous m'avez promis Roſalie?

DORANTE.

Quoi! c'eſt à Valere...

THIBAUT.

Lui-même. Dame! il y a plus de ſix mois qu'il n'en dort pas, lui.

ROSALIE.

Pour moi, Dorante, vous le dirai-je? Je ne vous épouſois que par obéiſſance.

DORANTE.

Cet aveu ne me permet pas d'inſiſter; & je ne dois plus que rire d'une aventure qui nous empêche tous trois d'être malheureux.

THIBAUT.

Vous avez raiſon. Morguenne, le bonheur vous vient en dormant.

LE BARON.

Allons, allons, mes enfans, tout en nous promenant, nous prendrons des meſures pour ne pas retarder votre bonheur.

FRONTIN, *au Parterre.*

Il auroit tort de ſe plaindre; il n'eſt pas le premier qui perd ſa femme quand il dort.

*FIN.*



*LE*

# MARCHAND
# *DE SMYRNE,*

## *COMÉDIE*
## EN UN ACTE.

# ACTEURS.

HASSAN, *Musulman.*
ZAYDE, *Femme d'Hassan.*
NÉBI.
KALED, *Marchand d'Esclaves.*
FATME, *Confidente de Zayde.*
DORNAL, *Amant d'Amélie.*
AMELIE, } *Domestiques de Dornal.*
ANDRÉ, }
UN ESPAGNOL.
UN HOMME *de Loix.*
UN ESCLAVE *Turc.*



# LE MARCHAND DE SMYRNE, COMÉDIE.

## SCENE PREMIERE.

HASSAN *seul.*

ON dit que le mal passé n'est que songe ; c'est bien mieux, il sert à faire sentir le bonheur présent. Il y à deux ans que j'étois Esclave chez les Chrétiens à Marseille, & il y à un an aujourd'hui, jour pour jour, que j'ai épousé la plus jolie fille de Smyrne. Cela fait une différence. Quoique bon Musulman, je n'ai qu'une femme. Mes Voisins en ont deux, quatre, cinq, six, &

pourquoi faire?... La Loi le permet... heureusement, elle ne l'ordonne pas; les François ont raison de n'en avoir qu'une; je ne sais pas s'ils l'aiment, j'aime beaucoup la mienne, moi. Mais elle tarde bien à venir prendre le frais. Je ne la gêne pas. Il ne faut pas gêner les femmes. On m'a dit en France que cela portoit malheur... La voici.

---

## SCENE II.

HASSAN, ZAYDE.

HASSAN.

Vous êtes descendue bien tard, ma chere Zayde.

ZAYDE.

Je me suis amusée à voir du haut de mon Pavillon les Vaisseaux rentrer dans le Port. J'ai cru remarquer plus de tumulte qu'à l'ordinaire. Seroit-ce que nos Corsaires auroient fait quelque prise?

HASSAN.

Il y à long-tems qu'ils n'en ont fait: & en vérité, je n'en suis pas fâché. Depuis qu'un Chrétien m'a délivré d'esclavage, & m'a rendu à ma chere Zayde, il m'est impossible de les haïr.

ZAYDE.

Et pourquoi les haïr? Parce qu'ils ne connoissent pas notre saint Prophête? Ne font-ils pas

assez à plaindre? D'ailleurs je les aime, moi; il faut que ce soient de bonnes gens, ils n'ont qu'une femme: je trouve cela très-bien.

HASSAN, *souriant.*

Oui, mais en récompense...

ZAYDE.

Quoi?

HASSAN.

Rien. *(à part.)* Pourquoi lui dire cela? C'est détruire une idée agréable. *(tout haut.)* J'ai fait vœu d'en délivrer un tous les ans. Si nos gens avoient fait quelques Esclaves aujourd'hui, qui est précisément l'anniversaire de mon mariage, je croirois que le Ciel bénit ma reconnoissance.

ZAYDE.

Que j'aime votre Libérateur, sans le connoître! Je ne le verrai jamais... je ne le souhaite pas au moins.

HASSAN.

Son image est à jamais gravée dans mon cœur. Quelle ame... Si vous aviez vu... On rachetoit quelques-uns de nos Compagnons; j'étois couché à terre; je songeois à vous & je soupirois; un Chrétien s'avance, & me demande la cause de mes larmes. J'ai été arraché, lui dis-je, à une Maîtresse que j'adore. J'étois près de l'épouser, & je mourrai loin d'elle, faute de deux cens sequins. A peine eus-je dit ces mots, des pleurs roulerent dans ses yeux. Tu-es séparé de ce que tu aimes, dit-il? tiens, mon ami, voilà deux cent sequins, retourne chez toi, sois heureux, & ne haïs pas les Chrétiens. Je me leve avec transport,

je retombe à ses pieds, je les embrasse; je prononce votre nom avec des sanglots; je lui demande le sien pour lui faire remettre son argent à mon retour. Mon ami! me dit-il, en me prenant par la main, j'ignorois que tu pusses me le rendre. J'ai cru faire une action honnête. Permets qu'elle ne dégénére pas en simple prêt, en échange d'argent. Tu ignoreras mon nom. Je restai confondu, & il m'accompagna jusqu'à la Chaloupe, où nous nous séparames les larmes aux yeux.

ZAYDE.

Puisse le Ciel le bénir à jamais, il sera heureux sans doute, avec une ame si sensible!

HASSAN.

Il étoit près d'épouser une jeune personne qu'il devoit aller chercher à Malte.

ZAYDE.

Comme elle doit l'aimer!

## SCENE III.

HASSAN, ZAYDE, FATME'.

ZAYDE.

Fatmé, que viens-tu donc nous annoncer? tu parois hors d'haleine.

FATMÉ.

Il vient d'arriver des Esclaves Chrétiens. Cet Arménien, dont vous êtes fâchés d'être le voi-

fin, & que vous méprisez tant, parce qu'il vend des hommes, en a acheté une douzaine, & en a déjà vendu plusieurs.

HASSAN.

Voici donc le jour où je vais remplir mon vœu. J'aurai le plaisir d'être libérateur à mon tour.

ZAYDE.

Mon cher Hassan, sera-ce une femme que vous délivrerez?

HASSAN, *souriant.*

Pourquoi? Cela vous inquiéte; vous craignez que l'exemple...

ZAYDE.

Non: je suis sans alarmes. J'espére que vous ne me donnerez jamais un si cruel chagrin. Vous ne m'entendez pas. Sera-ce un homme?

HASSAN.

Sans doute.

ZAYDE.

Pourquoi pas une femme?

HASSAN.

C'est un homme qui m'a délivré.

ZAYDE.

C'est une femme que vous aimez.

HASSAN.

Oui... Mais, Zayde, un peu de conscience. Un pauvre homme en esclavage est bien malheureux; au-lieu qu'une femme à Smyrne, à Constantinople, à Tunis, en Alger, n'est jamais à plaindre. La beauté est toûjours dans sa patrie. Allons, ce sera un homme, si vous voulez bien.

ZAYDE.

Soit, puiſqu'il le faut.

HASSAN.

Adieu. Je me hâte d'aller chercher ma bourſe, il ne faut pas qu'un bon Muſulman paroiſſe devant un Arménien ſans argent comptant, & ſurtout devant un avare comme celui-là.

## SCENE IV.

ZAYDE, FATMÉ.

ZAYDE.

MOn mari a quelque deſſein, ma chere Fatmé, il me prépare une fête, je fais ſemblant de ne pas m'en appercevoir, comme cela ſe pratique. Je veux le ſurprendre auſſi, moi. J'entends du bruit; c'eſt ſûrement Kaled avec ſes Eſclaves, je ne veux pas voir ces malheureux, cela m'attendriroit trop. Suis-moi, & exécute fidellement mes ordres.

## SCENE V.

KALED, DORNAL, AMELIE, ANDRÉ, UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, *enchaînés.*

KALED.

JAmais on ne s'eſt ſi fort preſſé d'acheter ma marchandiſe. On voit bien qu'il y a

long-tems qu'on n'avoit fait d'Esclaves. Il falloit qu'on fut en paix; cela étoit bien malheureux.

DORNAL.

O désespoir! la veille d'un mariage, ma chère Amélie!

KALED, *regardant autour de lui.*

Qu'est-ce que c'est? On dit qu'il y a des pays où l'on ne connoît point l'esclavage... Mauvais pays! Aurois-je fait fortune là? J'ai déjà fait de bonnes affaires aujourd'hui, je me suis débarrassé de ce vieil Esclave qui tiroit de ses poches de vieilles médailles de cuivre, toutes rouillées, qu'il regardoit attentivement. Ces gens-là sont d'une dure défaite. J'y ai déjà été pris. Je ne suis pas fâché non plus d'être délivré de ce Médecin François. Rentrons; avancez. Qu'est-ce qui arrive, c'est Nébi? Il a l'air furieux. Seroit-il mécontent de son emplette?

## SCENE VI.

*Les précédens*, NEBI.

NEBI.

KAled, je viens vous déclarer qu'il faut vous résoudre à reprendre votre Esclave, à me rendre mon argent, ou à paroître devant le Cadi.

KALED.

Pourquoi donc? De quel Esclave parlez-vous?

Eſt-ce de cet Ouvrier, de ce Marchand ? Je conſens à les reprendre.

NEBI.

Il s'agit bien de cela. Vous faites l'ignorant : je parle de votre Médecin François. Rendez-moi mon argent, ou venez chez le Cadi.

KALED.

Comment ? Qu'a-t-il donc fait ?

NEBI.

Ce qu'il a fait ? J'ai dans mon Serrail une jeune Eſpagnole, actuellement ma favorite ; elle eſt incommodée ; ſavez-vous ce qu'il lui a ordonné ?

KALED.

Ma foi, non.

NEBI.

L'air natal. Cela ne m'arrange-t-il pas bien, moi ?

KALED.

Eh !... L'air natal... Quand je vais dans mon pays, je me porte bien.

NEBI.

Quel Médecin ! Apparemment que ſes malades ne guériſſent qu'à cinq cent lieues de lui ? L'ignorant ! il a bien fait d'éviter ma colere : il s'eſt enfui dans mes jardins ; mais mes Eſclaves le pourſuivent, & vont vous l'amener. Mon argent, mon argent !

KALED.

Votre argent ? Oh ! le marché eſt bon. Il tiendra.

NEBI.

Il tiendra ! Non, par Mahomet. J'obtiendrai

justice cette fois-ci. Vous vous êtes prévalu du besoin que j'avois d'un Médecin. C'est bien malgré moi que j'ai eu recours à vous. Mais je n'en serai plus la dupe. Vous croyez que cela se passera comme l'année derniere quand vous m'avez vendu ce Savant.

KALED.

Quel Savant ?

NEBI.

Oui, oui! ce Savant qui ne savoit pas distinguer du maïs d'avec du bled, & qui m'a fait perdre six cent sequins pour avoir ensemencé ma terre suivant une nouvelle méthode de son pays.

KALED.

Eh bien! est-ce ma faute à moi? Pourquoi faites-vous ensemencer vos terres par des Savans? Est-ce qu'ils y entendent rien? N'avez-vous pas des Laboureurs? Il n'y a qu'à les bien nourrir, & les faire travailler. Regardez-le donc avec ses Savans.

NEBI.

Et cet autre que vous m'avez vendu au poids de l'or, qui disoit toujours, de qui est-il fils, de qui est-il fils? Et quel est le Pere, & le Grand-Pere, & le Bisayeul? Il appelloit cela, je crois, être Généalogiste. Ne vouloit-il pas me faire descendre, moi, du Grand-Visir Ibrahim.

KALED.

Voyez le grand malheur! Quel tort cela vous fait-il? Autant vaut descendre d'Ibrahim que d'un autre.

NEBI.

Vraiment, je le sais bien; mais le prix...

KALED.

Eh bien! le prix: je vous l'ai vendu cher? Apparemment qu'il m'avoit aussi coûté beaucoup. Il y à long-tems de cela. Je n'étois point alors au fait de mon commerce. Pouvois-je deviner que ceux qui me coûtent le plus, sont les plus inutiles?

NEBI.

Belle raison! Cela est-il vraisemblable? Est-il possible qu'il y ait un pays où l'on soit assez dupe?... Excuse de fripon, excuse de fripon. Je ne m'étonne pas si on fait des fortunes.

KALED.

Excuse de fripon! Des fortunes! Vraiment oui, des fortunes! Ne croit-il pas que tout est profit? Et les mauvais marchés qui me ruinent? N'ont ils pas cent métiers où l'on ne comprend rien? Et quand j'ai acheté ce Baron Allemand, dont je n'ai jamais pu me défaire, & qui est encore là-dedans à manger mon pain? Et ce riche Anglois qui voyageoit pour son Splin, dont j'ai refusé cinq cent sequins, & qui s'est tué le lendemain à ma vue, & m'a emporté mon argent? cela ne fait-il pas saigner le cœur? Et ce Docteur, comme on l'appelloit, croyez-vous qu'on gagne là-dessus? Et à la derniere foire de Tunis, n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un Procureur, & trois Abbés, que je n'ai seulement pas daigné exposer sur la place, & qui sont encore chez moi avec le Baron Allemand?

NEBI.

NEBI.

Maudit infidele, tu crois m'en impofer par des clameurs ! mais le Cadi me fera juftice.

KALED.

Je ne vous crains pas ; le Cadi eft un homme jufte, intelligent, qui foutient le commerce, qui fait très-bien que celui des Efclaves va tomber, parce que tous ces gens-là valent moins de jour en jour.

NEBI.

Ah çà ! une fois, deux fois ; voulez-vous reprendre votre Medecin ?

KALED.

Non, ma foi.

NEBI.

Eh bien, nous allons voir.

KALED.

A la bonne heure.



## SCENE VII.

KALED, Les ESCLAVES.

KALED, *aux Efclaves.*

EH bien ! vous autres, vous voyez combien on a de peine à vous vendre. Quel diable d'homme ! Il m'a mis hors de moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il me vienne d'Acheteurs aujourd'hui : rentrons. Qui eft-ce que j'entends ? Eft-ce un Chaland ?

## SCENE VIII.

UN VIEILLARD Turc. *Les précédens.*

KALED.

BOn! ce n'est rien. C'est un Esclave d'ici-près.

LE VIEILLARD.

Bon jour, voisin: est-ce là votre reste?

KALED.

Ne m'arrête pas, tu ne m'acheteras rien.

Le VIEILLARD.

Je n'acheterai rien? Oh! vous allez voir.

KALED.

Que veut-il dire?

DORNAL, *à part.*

Je tremble.

Le VIEILLARD.

Avez-vous bien des femmes? C'est une femme que je veux.

KALED.

Quel gaillard à son âge!

Le VIEILLARD.

Eh! il n'y en a qu'une.

KALED.

Encore n'est-elle pas pour toi.

Le VIEILLARD.

Pourquoi donc cela?

KALED.

Je l'ai refusée à de plus riches.

Le VIEILLARD.

Vous me la vendrez.

KALED.

Oui, oui.

DORNAL.

Seroit-il possible! Quoi! ce misérable...

Le VIEILLARD.

Combien vaut-elle?

KALED.

Quatre cent sequins.

Le VIEILLARD.

Quatre cent sequins! c'est bien cher.

KALED.

Oh dame, c'est une Françoise; cela se vend bien, tout le monde m'en demande.

Le VIEILLARD.

Voyons-la.

KALED.

Oh! elle est bien.

Le VIEILLARD.

Elle baisse les yeux. Elle pleure: elle me touche. C'est pourtant une Chrêtienne, cela est singulier. Trois cent cinquante.

KALED.

Pas un de moins.

Le VIEILLARD.

Les voilà.

KALED.

Emmenez.

DORNAL.

Arrêtez... O ma chere Amélie!... Arrêtez.

KALED.

Ne vas-tu pas m'empêcher de vendre? Vraiment je n'aurai pas assez de peine à me défaire de toi. Vous autres François, les maris de ce pays-ci ne vous achetent point. Vous êtes toûjours à roder autour des serrails, à risquer le tout pour le tout.

DORNAL.

Vieillard, vous ne paroissez pas tout-à-fait insensible, laissez-vous toucher. Peut-être avez-vous une femme, des enfans?

Le VIEILLARD.

Moi? non.

DORNAL.

Par tout ce que vous avez de plus cher, ne nous séparez pas! C'est ma femme.

Le VIEILLARD.

Sa femme! cela est fort différent; mais vraiment, Kaled, si c'est sa femme, vous me surfaites.

DORNAL.

Pour toute grace, achetez-moi du moins avec elle.

Le VIEILLARD.

Hélas! mon ami, je le voudrois bien; mais je n'ai besoin que d'une femme.

DORNAL.

Je vous servirai fidellement.

Le VIEILLARD.

Tu me serviras! Je suis Esclave.

KALED.

Est-ce que tu les écoutes?

ANDRÉ.

Mes pauvres Maîtres!

AMELIE.

O mon ami, quel fort!

DORNAL.

Ne l'achetez pas. Quelque homme riche nous achetera peut-être ensemble.

Le VIEILLARD.

C'est bien ce qui pourroit t'arriver de pis. Il t'en feroit le gardien.

DORNAL, *à Kaled.*

Ne pouvez-vous différer de quelques jours?

KALED.

Différer! on voit bien que tu n'entends rien au commerce. Est-ce que je le puis? Je trouve mon profit, je le prends.

DORNAL.

O Ciel! se peut-il... Mais que dirois-je pour attendrir un pareil homme? Quel métier! quelles ames! trafiquer de ses semblables!

KALED.

Que veut-il donc dire? Ne vendez-vous pas des Negres? Eh bien! moi, je vous vends... N'est-ce pas la même chose? Il n'y a jamais que la différence du blanc au noir.

Le VIEILLARD.

En vérité, je n'ai pas le courage...

KALED.

Allons, toi, ne vas-tu pas pleurer aussi? Je garde ton argent, emmene ta Marchandise, si tu veux. Il se fait tard.

AMELIE.

Adieu, mon cher Dornal!

DORNAL.

Chere Amélie!

AMELIE.

Je n'y ſurvivrai pas!

KALED.

Cela ne me regarde plus.

DORNAL.

J'en mourrai!

KALED.

Tout doucement, toi, je t'en prie, ce n'eſt pas là mon compte. Ne vas-tu pas faire comme l'Anglois? *(Repouſſant Dornal)*

DORNAL.

Ah, Dieu! faut-il que je ſois enchaîné!...

ANDRE'.

O ma chere Maîtreſſe!



## SCENE IX.

KALED, DORNAL, ANDRE', L'ESPAGNOL, L'ITALIEN.

KALED.

M'En voilà quitte pourtant. Je ſuis bien heureux d'avoir un cœur dur, j'aurois ſuccombé. Ma foi, ſans ſon argent comptant, il ne l'auroit jamais emmenée, tant je me ſentois ému. Diable, ſi je m'étois attendri, j'aurois perdu quatre cent ſequins. Un, deux,... il n'y en a plus que quatre. Oh! je m'en déferai bien, je m'en déferai bien.

## *SCENE X.*

*Les précédens*, HASSAN.

HASSAN, *à Kaled.*

EH bien ! voiſin, comment va le commerce ?

KALED.

Fort mal, le tems eſt dur. (*à part.*) Il faut toûjours ſe plaindre.

HASSAN.

Voilà donc ces pauvres malheureux ! Je ne puis les délivrer tous. J'en ſuis bien fâché. Tâchons au moins de bien placer notre bonne action. C'eſt un devoir que cela, c'eſt un devoir (*à l'Eſpagnol.*) De quel pays es-tu, toi ? parle. Tu as l'air bien haut... parle donc...

L'ESPAGNOL.

Je ſuis Gentilhomme Eſpagnol.

HASSAN.

Eſpagnol ! braves gens ! Un peu fiers à ce qu'on m'a dit en France. . . Ton état ?

L'ESPAGNOL.

Je vous l'ai déjà dit : Gentilhomme.

HASSAN.

Gentilhomme, je ne ſais pas ce que c'eſt. Que fais-tu ?

L'ESPAGNOL.

Rien.

HASSAN.

Tant pis pour toi, mon ami, tu vas bien t'ennuyer. (*à Kaled.*) Vous n'avez pas fait là une trop bonne emplette.

KALED.

Ne voilà-t-il pas que je ſuis encore attrapé? Gentilhomme, c'eſt ſans doute comme qui diroit Baron Allemand. C'eſt ta faute auſſi, pourquoi vas-tu dire que tu es Gentilhomme, je ne pourrai jamais me défaire de toi.

HASSAN, *à l'Italien.*

Et toi, qui es-tu avec ta jaquette noire? Ton pays?

L'ITALIEN.

Je ſuis de Padoue.

HASSAN.

Padoue! Je ne connois pas ce pays-là... Ton métier?

L'ITALIEN.

Homme de Loi.

HASSAN.

Fort bien. Mais quelle eſt ta fonction particuliere?

L'ITALIEN.

De me mêler des affaires d'autrui pour de l'argent, de faire ſouvent réuſſir les plus déſeſpérées, ou du moins de les faire durer dix ans, quinze ans, vingt ans.

HASSAN.

Bon métier! Et dis-moi, rends-tu ce beau ſervice-là à ceux qui ont tort, à ceux qui ont raiſon indifféremment?

L'ITALIEN.

Sans doute ; la Justice est pour tout le monde.

HASSAN.

Et on souffre cela à Padoue ?

L'ITALIEN.

Assurément.

HASSAN *riant.*

Le drôle de pays que Padoue ! Il se passera bien de toi, je m'imagine. *(à André.)* Et toi, qui es-tu ?

ANDRÉ.

Moins que rien. Je suis un pauvre homme.

HASSAN.

Tu es pauvre ? Tu ne fais donc rien ?

ANDRÉ.

Hélas ! je suis fils d'un Paysan, je l'ai été moi-même.

KALED.

Bon ! c'est sur ceux-là que je me sauve.

ANDRÉ.

Je me suis ensuite attaché au service d'un bon Maître ; mais qui est plus malheureux que moi.

HASSAN.

Cela se peut bien. Il ne fait peut-être pas labourer la terre. Mais c'est l'habit François que tu as là ?

ANDRÉ.

Je le suis aussi.

HASSAN.

Tu es François, bonnes gens que les François, ils ne haïssent personne. Tu es François, mon ami ! il suffit, c'est toi qu'il faut que je délivre !

ANDRE'.

Généreux Musulman, si c'est un François que vous voulez délivrer, choisissez quelqu'autre que moi. Je n'ai ni pere, ni mere, ni femmes, ni enfans. J'ai l'habitude du malheur; ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre. Délivrez mon pauvre Maître.

HASSAN.

Ton Maître! Qu'est-ce que j'entends! quelle générosité! quoi!... Ces François... Mais est-ce qu'ils sont tous comme cela?... Et où est-il ton Maître?

ANDRE', *lui montrant Dornal.*

Le voilà, il est abymé dans sa douleur.

HASSAN.

Qu'il parle donc! il se cache, il détourne la vue. Il garde le silence. *(Hassan avance, le considére malgré lui.)* Que vois-je! Est-il possible! Je ne me trompe pas. C'est lui, c'est lui même, c'est mon Libérateur!

*(Il l'embrasse avec transport.)*

DORNAL.

O bonheur! ô rencontre imprévue!

KALED.

Comme ils s'embrassent. Il l'aime, bon! il le payera.

HASSAN.

Je n'en reviens point. Mon ami! mon bienfaiteur!

KALED.

Peste! un ami, un bienfaiteur! cela doit bien se vendre, cela doit bien se vendre.

HASSAN.

Mais, dites-moi donc, comment se fait-il... par quel bonheur... Qu'est-ce que je dis? La tête me tourne. Quoi! c'est envers vous-même que je puis m'acquitter? J'ai fait vœu de délivrer tous les ans un Esclave Chretien. Je venois pour remplir mon vœu, & c'est vous...

DORNAL.

O mon ami! connoissez tout mon malheur.

HASSAN.

Du malheur! il n'y en a plus pour vous. [*se tournant du côté de Kaled.*] Kaled, combien vous dois-je pour l'emmener?

KALED.

Cinq cent sequins.

HASSAN.

Cinq cent sequins... Kaled, je ne marchande point mon ami, tenez.

DORNAL.

Quelle générosité!

HASSAN, *à Kaled.*

Je vous dois ma fortune, car vous pouviez me la demander.

KALED.

Que je suis une grande bête! bonne leçon!

HASSAN.

Laissez-nous seulement, je vous prie, que je jouisse des embrassemens de mon bienfaiteur.

KALED.

Oh! cela est juste, cela est juste. Il est bien à vous; allons, vous autres, suivez moi.

ANDRÉ, *à Dornal.*

Adieu, mon cher Maître.

DORNAL.

*( à Hassan. )*

Que dis-tu? peux-tu penser ··· Mon cher ami, ce pauvre malheureux, vous avez vu s'il m'est attaché, s'il est fidele, s'il a un cœur sensible.

HASSAN.

Sans doute, sans doute, il faut le racheter.

KALED.

Quel homme! comme il prodigue l'or! Si je profitois de cette occasion pour faire délivrer mon Baron Allemand ··· . Mais il ne voudra pas.

HASSAN.

Tenez, Kaled.

KALED, *regardant les sequins.*

En vérité, Voisin, cela ne suffit pas.

HASSAN.

Comment! cent sequins ne suffisent pas! Un Domestique ··· .

KALED.

Eh! mais ··· . un Domestique ··· . Après tout c'est un homme comme un autre.

HASSAN.

Bon! Voilà de la morale à présent.

KALED.

Et puis, un Valet fidele, qui a un cœur sensible, qui travaille, qui laboure la terre, qui n'est pas Gentilhomme ··· en conscience.

HASSAN, *donnant quelques sequins.*

Allons, laissez-nous. Qu'attendez-vous? qu'est-ce que vous voulez?

KALED.

Voisin, c'est que j'ai chez moi un pauvre malheureux, un brave homme, qui est au pain & à l'eau depuis trois ans, cela fend le cœur; cela s'appelle un Baron Allemand, vous qui êtes si bon, vous devriez bien...

HASSAN.

Je ne puis pas délivrer tout le monde.

KALED.

A moitié perte.

HASSAN.

Cela est impossible.

KALED.

Quand je disois que cet homme-là me resteroit! Oh! si jamais on m'y rattrape. - - Allons, Homme de Loi, Gentilhomme, rentrez là dedans; allez vous coucher, il faut que je soupe.

## SCENE XI.

HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

MOn cher ami! que je vous présente à ma femme. Savez-vous que je suis marié? C'est à vous que je le dois. Et vous, cette jeune personne que vous deviez aller chercher à Malte?

DORNAL.

Je l'ai perdue.

HASSAN.

Que dites-vous ?

DORNAL.

Je l'amenois à Marseille pour l'épouser, elle a été prise avec moi.

HASSAN.

Eh bien ! est-ce l'Arménien qui l'a achetée ?

DORNAL.

Oui.

HASSAN.

Courons donc vîte.

DORNAL.

Il n'est plus tems ; le barbare l'a vendue.

HASSAN.

A qui ?

DORNAL.

Je l'ignore. Un Esclave de quelque homme riche l'a arrachée de mes bras.

HASSAN.

Ah, malheureux ! C'est peut-être pour quelque Pacha. Est elle belle ?

DORNAL.

Si elle est belle !



## *SCENE XII.*

*Les précédens*, ZAYDE.

ZAYDE.

MOn ami ! vous me laissez bien long tems seule. Et votre Esclave Chrétien ?

HASSAN.

Mon Esclave ? c'est mon ami, c'est mon Libérateur, que je vous présente. J'ai eu le bonheur de le délivrer à mon tour.

ZAYDE.

Etranger, je vous dois le bonheur de ma vie.

---

## SCENE XIII.

*Les précédens*, FATMÉ.

FATMÉ.

EST-il tems? Ferai-je entrer?

ZAYDE.

Oui, tu peux...

---

## SCENE XIV.

ZAYDE, HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

QUel est ce mystere?

ZAYDE.

Mon ami, vous m'avez tantôt soupçonné de jalousie. Je vais vous prouver ma confiance. Je me suis servie de vos bienfaits pour acheter une Esclave Chrétienne. Je venois vous la présenter, afin qu'elle tint sa liberté de vos mains.

## SCENE XV. & Derniere.

HASSAN, ZAYDE, DORNAL, FATMÉ, UNE ESCLAVE CHRÉTIENNE, *vêtue en Musulmane, avec un voile sur la tête.*

ZAYDE.

LA voici, voyez le spectacle le plus intéressant, la beauté dans la douleur.

HASSAN, *s'approche, & leve le voile.*

Quelle est touchante & belle!

DORNAL.

Amélie! Ciel!... *il vole dans ses bras.*

AMELIE, *avec joie.*

Que vois-je? Mon cher Dornal!

DORNAL.

Ma chere Amélie, vous êtes libre! Je le suis aussi. Vous êtes auprès de votre Bienfaitrice, de mon Libérateur [*Il saute au cou d'Hassan, & veut ensuite embrasser Zayde, qui recule avec modestie*]

HASSAN, *à Dornal.*

Embrassez! embrassez! il est honnête ce transport-là. (*à Zayde, qui demeure confuse.*) Ma chere amie, c'est la coutume de France.

AMELIE, *à Zayde.*

Madame, je vous dois tout! Que ne puis-je vous donner ma vie!

ZAYDE.

ZAYDE.

C'eſt à moi de vous rendre graces. Vous ne me devez que votre liberté, & je dois à votre époux la liberté du mien.

AMELIE.

Quoi? c'eſt lui...

HASSAN.

Oh! cela eſt incroyable! A propos, ous n'êtes point mariés?

DORNAL.

Vraiment non, nous ne le ſerons qu'à notre retour Une de ſes Tantes nous accompagnoit; elle eſt morte dans la traverſée.

HASSAN.

Vîte, vîte un Cadi, un Cadi... Ah! mais à propos, on ne peut pas, c'eſt cet habit qui me trompe.

DORNAL.

Ma chere petite Muſulmane, quand ſerons-nous en terre Chrétienne? Ah! mon Dieu! nos pauvres Compagnons d'infortune!

HASSAN.

Si j'etois aſſez riche... Mais, après tout, l'Homme de Loi, & cet autre, cela ne doit pas coûter cher, n'eſt-ce pas?

DORNAL.

Ah! mon Dieu non, nous les aurons à bon marché.

FATME.

Ah! c'eſt bien vrai. Je viens de rencontrer l'Arménien; tout ce qu'il demande, c'eſt de les vendre au prix coûtant.

DORNAL.

D'ailleurs, moi, je ſuis riche, & je prétends bien…

HASSAN.

Allons, délivrons-les. (*à Fatmé.*) Va les chercher, qu'ils partagent notre joie, qu'ils ſoient heureux, & qu'ils nous pardonnent de porter un Doliman, au-lieu d'un juſtaucorps.

(*Fatmé amene l'Arménien, ſuivi des Eſclaves qui ont paru dans la Piece, & de ceux dont il y eſt parlé. Ils forment un ballet, & témoignent leur reconnoiſſance à Zayde, à Haſſan & à Dornal.*)

*FIN.*



# LA PUPILLE

## COMÉDIE

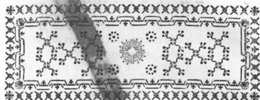
EN PROSE, EN UN ACTE.

Par Monſieur FAGAN.

# ACTEURS.

ARISTE.
ORGON, *ami d'Ariste.*
JULIE.
LE MARQUIS, *Neveu d'Orgon.*
LISETTE, *suivante de Julie.*

*La Scene est dans l'appartement d'Ariste.*



# LA PUPILLE

## COMÉDIE.

### SCENE PREMIERE.

ORGON, LE MARQUIS, VALERE.

ORGON.

VAlere, encore un coup, songez à ce que vous me faites faire.

LE MARQUIS.

Que je sois anéanti, mon Oncle, si je voudrois pour toute chose au monde, vous engager dans une fausse démarche. Faut-il vous le répéter cent fois? Je vous dis que je suis avec elle sur un pied à ne pouvoir pas reculer.

ORGON.

Mais ne vous flattez-vous pas? êtes-vous bien sûr d'être aimé?

LE MARQUIS.

Si j'en suis sûr? Premierement quand je viens ici à peine ose-t'elle me regarder. Preuve d'amour; quand je lui parle, elle ne me répond pas le mot. Preuve d'amour. Et quand je parois vouloir me retirer, elle affecte un air plus gai, comme pour me dire; pourquoi me fuyez-vous, Marquis? craignez-vous de me sacrifier quelques momens? restez, petit volage, restez: Je vais vaincre le trouble où me jette votre présence, & vous fixer par mon enjouement. Mon esprit va briller aux dépens de mon cœur. J'aime mieux que vous me croyiez moins tendre, & vous paroître plus aimable. Demeurez, mon cher Marquis, demeurez... Je pourrois vous en dire davantage, mais vous me permettrez de me taire là-dessus.

ORGON.

Ces preuves-là me paroissent assez équivoques. Au surplus, Ariste est trop judicieux & trop mon ami pour s'opposer à ce mariage, si sa Pupille y consent. Je le vois sortir de son appartement. Retirez-vous.

LE MARQUIS.

Y a-t'il quelqu'inconvenient que je reste? Vous porterez la parole, il donnera son consentement, je donnerai le mien; on fera venir Julie; ce sera une chose faite.

ORGON.

Les affaires ne se menent pas si vite. Retirez-vous, vous dis-je.

LE MARQUIS.

Cependant...

ORGON.

Retirez-vous.

LE MARQUIS.

Allons donc. Je reviendrai quand il sera question d'épouser.

## SCENE II.

ARISTE, ORGON.

ORGON.

Bonjour au Seigneur Ariste.

ARISTE.

On vient de me dire que vous étiez ici, Orgon. Je suis charmé de vous voir.

ORGON.

Je suis charmé, moi, de voir la santé dont vous jouissez. Sans flatterie, vous ne paroissez pas avoir trente-cinq ans; &... Vous en avez bien dix par de-là.

ARISTE.

La vie tranquille & réglée que je mene depuis quelque tems, me vaut ce peu de santé dont je jouis.

ORGON.

Ma foi, une femme vous siéroit fort bien.

ARISTE.

A moi? vous plaisantez, Orgon.

ORGON.

Ah! il est vrai que vous avez toûjours été un peu philosophe, & par conséquent peu curieux d'engagemens.

ARISTE.

Il y a eu dans ce qu'on appelle Philosophes des gens qui ne se sont point mariés, & peut-être ont-ils bien fait. Mais selon moi le célibat n'est point essentiel à la Philosophie, & je pense qu'un sage est un homme qui se résout à vivre comme les autres; avec cette seule différence qu'il n'est esclave ni des événemens ni des passions. Ce n'est donc point par Philosophie, mais parce que j'ai passé l'âge de plaire, que je vous demande grace sur cet article-là.

ORGON.

Ce que je vous en dis est par forme de conversation. Parlons-en donc pour un autre. Votre dessein n'est-t'il pas de pourvoir Julie?

ARISTE.

Oui. C'est dans cette vue que je l'ai retirée du couvent.

ORGON.

Je crois même vous avoir entendu dire que son pere, en vous la confiant, vous avoit recommandé de lui faire prendre un parti dès qu'elle seroit en âge.

ARISTE.

Cela est encore vrai, & je m'y détermine d'autant mieux, que je compte faire un bon présent à quiconque l'épousera, car elle a des sentimens dignes de sa naissance; elle est douce, modeste,

attentive: en un mot, je ne vois rien de plus aimable ni de plus ſage. Il y a peut-être un peu de prévention de ma part.

ORGON.

Non: elle eſt parfaite aſſurément; mais il ſe paſſe quelque choſe dont vous n'êtes pas inſtruit.

ARISTE.

Comment! que ſe paſſe-t-il donc?

ORGON.

J'ai un neveu de par le monde.

ARISTE.

Je le ſçais. Ne ſe nomme-t-il pas Valere?

ORGON.

Tout juſte.

ARISTE.

Je l'ai quelque fois vu au logis.

---

## SCENE III.

LE MARQUIS, *qui s'étoit caché*, ARISTE, ORGON.

LE MARQUIS, *ſe jettant entre Orgon & Ariſte.*

Oui, Monſieur, je viens vous avouer, & vous expliquer ce que mon Oncle ne vous dit que confuſément. Il eſt vrai que Julie...

ORGON, *au Marquis.*

Hé, que diable! laiſſez-nous.

LE MARQUIS, *à Ariste.*

Monsieur, excusez. Mon Oncle ne s'est jamais piqué d'être Orateur, &... vous me voyez. Je vous demande grace pour Iulie, je vous la demande pour moi-même. Nous sommes coupables de vous avoir caché... Mais je vois que le feu s'allume dans les yeux de mon Oncle ; je ne veux point l'irriter.

ORGON, *au Marquis.*

Je vous promets que si vous paroissez avant que je vous le dise, je...

LE MARQUIS.

Je ne crois pas que ce que je fais soit hors de sa place. N'importe, il faut céder, je me retire.



## SCENE IV.

ARISTE, ORGON.

ORGON.

IL est tant soit peu étourdi, comme vous voyez; aussi me suis-je long-tems tenu en garde contre ses discours: mais enfin il m'a parlé d'une façon à me persuader que la Pupille & lui ne sont point mal ensemble.

ARISTE.

J'en reçois la premiere nouvelle. Si cela est, je ne conçois pas pourquoi Julie m'en a fait un mystere, car je l'ai vingt fois assurée que je ne

gêneroîs jamais ſon inclination; & je m'oppoſerois encore moins à celle qu'elle pourroit avoir pour une perſonne qui vous appartient. Une ſi grande réſerve de ſa part me pique. Je vous l'avoue, & me ſurprend en même tems.

ORGON.

Une premiere paſſion eſt un mal que l'on voudroit volontiers ſe cacher à ſoi-même. La voilà, je crois, qui paroit. Elle eſt, ma foi, aimable!

## SCENE V.

JULIE, LISETTE, ARISTE, ORGON.

JULIE, *à Liſette.*

Ariſte parle à quelqu'un. N'avançons pas; Liſette.

LISETTE.

Vous êtes la premiere perſonne jeune & jolie, qui craignez de vous montrer.

ARISTE.

Approchez, Julie. Vous êtes, ſans doute; inſtruite du ſujet qui amene Monſieur ici. Il me fait une propoſition à laquelle je ſouſcris volontiers, ſi elle vous touche autant que l'on me le fait entendre.

JULIE, *troublée.*

J'ignore, Monſieur, de quoi il eſt queſtion.

ARISTE.

Ne diſſimulez pas davantage. J'aurois lieu de

m'offenser du peu de confiance que vous auriez en moi. Rassurez vous, Julie, votre penchant n'est point un crime, & je ne vous reproche rien que le secret que vous m'en avez fait.

JULIE.

En vérité, Monsieur... Lisette!

LISETTE.

Hé bien, Lisette! Je gage qu'on veut vous parler de mariage. Cela est-il si effrayant? Il y a cent filles, qui, en pareil cas, seroient intrépides.

ARISTE, *à Orgon, à part.*

Elle s'obstine à se taire. Il faut lui pardonner cette timidité. Je fais réflexion que je lui parlerai mieux en particulier. Laissons-la revenir de l'embarras que tout ceci lui cause; & soyez persuadé que je m'emploierai tout entier pour que la chose aille selon vos desirs.

ORGON.

Je vous en suis obligé.

*(regardant Julie.)*

Elle a une certaine grace, une certaine modestie qui me feroit souhaiter d'être mon neveu.



## SCENE VI.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

VOus vous êtes ennuyée au Couvent. Vous êtes sourde aux propositions de mariage. Ose-

rois-je vous demander, Mademoiselle, ce que vous comptez devenir? Orgon, que vous venez de voir, est oncle du Marquis, qui, selon les apparences, a fait faire des démarches auprès d'Ariste.

JULIE.

Ha! ne me parle point du Marquis.

LISETTE.

Pourquoi donc? Parce qu'il a la tête un peu folle, qu'il est grand parleur, prévenu de son mérite, & même un peu menteur? Bon, bon. Il est jeune & vous aime. Cela ne suffit-il pas? Le commerce tomberoit, si l'on y regardoit de si près.

JULIE.

Je connois quelqu'un à qui on ne sçauroit reprocher aucun de ces défauts; qui est humble, sensé, poli, bienfaisant, qui sçait plaire sans les dehors affectés & les airs étourdis qui font valoir tant d'autres hommes.

LISETTE.

Oui da! Cette peinture est naive. Seroit-ce l'esprit seul qui l'auroit faite?

JULIE.

Non, Lisette, puisqu'il faut l'avouer.

LISETTE.

Hé que ne parlez-vous? Quelle crainte ridicule vous a fait garder le silence si long-tems? Vous êtes trop bien née pour avoir fait un choix indigne de vous. Vous avez un tuteur qui porte la complaisance au delà de l'imagination, & qui ne vous contraindra pas. Quelle difficulté vous reste-t'il donc à vaincre?

JULIE.

La difficulté est d'en instruire celui que j'aime.

LISETTE.

La difficulté est de l'en instruire? Cette personne là est donc bien peu intelligente. J'en croirois, moi, vos yeux sur leur parole.

JULIE.

Quand mes yeux parleroient beaucoup, je ne sçais si on les entendroit encore. Mais j'ai soin qu'ils n'en disent pas trop, car, Lisette, voici l'embarras où je suis. Quoique je sois jeune, & que l'on me trouve quelques charmes; quoique j'aye du bien, & que celui que j'aime & moi soyons de même condition, je crains qu'il n'approuve pas mon amour, & s'il m'arrivoit d'en faire l'aveu, & que j'essuyasse un refus, j'en mourrois de douleur.

LISETTE.

Je vous suis caution que jamais homme usant & jouissant de sa raison, ne vous refusera. Qui pourroit le porter à agir de la sorte?

JULIE.

Son excès de mérite.

LISETTE.

Je ne conçois rien à cela. Mais attendez. Que ne m'en faites-vous la confidence à moi? Vous me demanderez le secret, je vous promettrai de le garder: je n'en ferai rien; il transpirera, fera un tour par la Ville, viendra aux oreilles du Monsieur en question; & quand il sera instruit, selon l'air du bureau, vous aurez la liberté d'avouer ou de nier.

JULIE.

Non; je ne puis te le nommer. Outre cette crainte dont je viens de te parler; outre une certaine pudeur qui me feroit souhaiter qu'on me devinat, je crains de passer dans le monde pour extraordinaire, pour bizarre, car mon choix est singulier... Mais pourquoi m'en faire une honte? L'impression qu'un caractere vertueux fait sur les cœurs, est-elle donc une foiblesse que l'on n'ose avouer?

LISETTE.

Ho! ma foi, Mademoiselle, expliquez-vous mieux, s'il vous plaît. Vous craignez de passer pour extraordinaire, & franchement vous l'êtes. O Ciel! je renoncerois plutôt à toutes les passions de l'Univers, que d'en avoir une d'une nature à n'en pouvoir pas parler.

---

## SCENE VII.

ARISTE, JULIE.

ARISTE.

Lisette, retirez-vous.

(*à part.*)

Elle a quelquefois entendu parler du Marquis, comme d'un homme peu formé; Elle craint sans doute que je ne la désapprouve.

JULIE, *à part.*

Quel parti prendre avec un homme trop modeste pour rien entendre?

ARISTE.

Je ne devrois point, Julie, paroître en sçavoir plus que vous ne voulez m'en dire; mais enfin les soins que j'ai pris de votre enfance & l'amitié que je vous ai toûjours témoignée, me font prétendre à ne rien ignorer de ce qui vous touche. Quelques amis m'ont parlé en particulier. Ce n'est pas tout. Depuis un tems je vous trouve rêveuse, inquiéte, embarrassée. Il faut que vous en conveniez, Julie, quelqu'un a sçu vous toucher.

JULIE.

J'en conviendrai, Monsieur Oui, quelqu'un à sçu me plaire; mais ne tenez point compte de ce qu'on a pu vous dire, & ne me demandez point qui est celui pour qui je sens du penchant; car je ne puis me résoudre à vous le déclarer.

ARISTE.

Auriez-vous fait un choix?...

JULIE.

Je ne pouvois pas mieux choisir; la raison, l'honneur, tout s'accorde avec mon amour.

ARISTE.

Et quand cet amour a-t-il commencé?

JULIE.

En sortant du Couvent; quand je commençai à vivre avec vous.

ARISTE.

Mes soupçons ne peuvent tomber que sur peu de personnes... Encore une fois, Julie, je sçais ce qui se passe, & d'avance je puis vous répondre

dre

dre que votre amour eſt payé du plus tendre retour ; que l'on deſire de vous obtenir avec l'ardeur la plus vive & la plus conſtante.

JULIE.

Si vous devinez juſte, mon ſort ne ſçauroit être plus heureux.

ARISTE.

Je ne crois pas me tromper; mais après les aſſurances que je vous donne, quelle raiſon auriez-vous encore de me taire ſon nom? N'eſt ce pas une choſe qu'il faut que je ſçache tôt ou tard, puiſque mon conſentement vous eſt néceſſaire?

JULIE.

Ce ſeroit à vous à le nommer; je vois bien que vous ne m'entendez pas.

ARISTE.

Je vous entends ſans doute, & je le nommerois, ſi je n'avois pas mérité d'avoir plus de part à votre confidence.

JULIE.

Vous l'auriez, cette confidence, ſi je n'étois pas certaine que vous combattrez mes ſentimens.

ARISTE.

Moi, les combattre! ſuis-je donc ſi intraitable? pouvez-vous douter de mon cœur? croyez que je n'aurai point de volonté que la vôtre. J'en ferai ſerment, s'il le faut.

JULIE.

Puiſque vous le voulez, je vais donc tâcher de m'expliquer mieux.

ARISTE.

Parlez.

JULIE.

Mais je prévois qu'après je ne pourrai plus jetter les yeux ſur vous.

ARISTE.

Cela n'arrivera pas, car je ſerai de votre ſentiment.

JULIE.

Non; après un tel aveu, permettez-moi que je me retire.

ARISTE.

Volontiers; mais ne craignez rien, encore un coup, nommez-le moi. Vous me verrez aller de ce pas aſſurer de mon conſentement celui que vous avez choiſi.

JULIE.

Vous le trouverez aiſément, je vais vous laiſſer avec lui. Repréſentez-lui qu'il eſt peu convenable à une fille de ſe déclarer la premiere; déterminez-le à m'épargner cette honte. Je vous laiſſe avec lui. C'eſt, je crois, vous le faire connoître d'une façon à ne pas vous y méprendre.

*(Julie veut ſe retirer, mais elle voit venir Valere, ce qui la fait reſter.)*



## *SCENE VIII.*

ARISTE, JULIE, LE MARQUIS.

ARISTE, *à part.*

NE sommes-nous pas seuls ? Que penser de ce discours ?

LE MARQUIS, *à part au fond du Théâtre.*

Je les trouve fort à propos ensemble.

JULIE, *à part.*

Que vient faire ici le Marquis ? Le fâcheux contre-tems !

LE MARQUIS, *à Julie.*

Je vous trouve donc, divine personne !
*(à Ariste.)*
Hé bien, Seigneur Ariste, mon oncle m'a rapporté que vous agissiez en galant-homme. Tout est convenu ; sans doute.

ARISTE, *à part.*

Je ne l'avois pas vu d'abord. Mais voilà l'Enigme expliquée.

LE MARQUIS.

Mais, quel présage funeste ! L'un parle tout seul, & ne me répond pas : l'autre détourne la tête & me fait un clin d'œil. Comment interpréter tout ceci ?

JULIE.

Un clin d'œil ? Qui? moi, Monfieur ?

LE MARQUIS.

Oui, ma charmante, qu'en dois-je augurer ? mon oncle m'auroit-il fait un faux rapport ? auroit-on juré de traverfer nos feux ? Parlez. Ha ! Seigneur Arifte, diffipez une inquiétude mortelle.

JULIE, *à part.*

Que je fuis malheureufe !

ARISTE.

Vous avez lieu d'être tous deux contens, rien ne s'oppofe à vos defirs. La volonté de Julie eft une loi pour moi ; & à votre égard, Monfieur, l'amitié que j'ai toûjours eue pour votre oncle eft trop intime, pour que je ne confente pas volontiers à ce qui peut en refferrer les nœuds.

LE MARQUIS.

Vous nous rendez la vie. Vous êtes un homme charmant, divin, adorable. Je vous fçais bon gré de n'avoir pas d'entêtement ridicule, & de connoître que je vaux quelque chofe.

ARISTE.

Vous appartenez à de trop honnêtes gens, pour ne pas efpérer que vous rendrez une femme heureufe.

LE MARQUIS.

Ecoutez-donc ; nous fommes jeunes, riches, nous nous aimons : il faudroit qu'une influence bien maligne tombat fur nous pour nous rendre malheureux. Il eft vrai que le Diable s'en mêle quelquefois.

ARISTE.

Je vais trouver Orgon & lui apprendre que tout va selon ses intentions. Nous reviendrons bientôt pour prendre les arrangemens nécessaires. Monsieur voudra bien vous tenir compagnie, Julie, pendant le peu de tems que je suis obligé de vous quitter.

LE MARQUIS.

Allez, allez, Monsieur, je me charge de ce soin.



## SCENE IX.

JULIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à demi voix.*

Voilà une petite personne bien contente!

JULIE.

Tout-à-fait, Monsieur. Je vous prie de vouloir bien me dire ce que tout ceci signifie?

LE MARQUIS.

Comment! vous le dire? la chose est, je crois, assez claire. On comble nos vœux, on nous marie.

JULIE.

On nous marie! dites-moi donc quel rapport, quelle liaison il y a entre vous & moi?

LE MARQUIS.

Je ne sçais si je me trompe; mais je me suis flatté qu'il y en avoit tant soit peu.

JULIE.

Et vous auriez osé faire parler à Arifte fur cette confiance ?

LE MARQUIS.

Affurément, en êtes-vous fâchée ? Je ne le crois pas. Je fçais que c'eft à l'amant à faire des démarches. Une fille aimeroit paffionnément, qu'une bienféance mal entendue lui prefcrit de taire; auffi quand on eft inftruit du bel ufage, on lui épargne la peine de fe déclarer. Vos yeux, vos yeux ont trop fçu me parler, pour que je demeuraffe dans l'inaction, & fi vous voulez m'ouvrir votre cœur, vous conviendrez que vous m'en fçavez quelque gré.

JULIE.

En vérité, Monfieur, un pareil difcours me femble bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Ho ça, fi vous voulez que nous foyons amis, il faut vous défaire de cette retenue hors de faifon. Que diable, quand on fe convient, & que les Tuteurs, les oncles & tous ces animaux-là confentent, à quoi bon fe contraindre ?

JULIE.

Si l'on confent de votre côté, je puis vous affurer qu'il n'en eft pas de même du mien.

LE MARQUIS.

Quoi! votre Tuteur ne vient pas dans le moment de me témoigner le plaifir que lui fait notre union?

JULIE.

Il eft dans l'erreur, & je l'en aurois déja défa-

busé, si la surprise où je suis me l'avoit permis.

LE MARQUIS.

Quel est donc votre dessein? Avez-vous envie qu'il s'oppose à ce que vous desirez vous-même?

JULIE.

Mais, encore une fois, sur quel fondement vous êtes-vous imaginé ce desir de ma part?

LE MARQUIS.

La question est charmante. Sçavez-vous bien qu'à la fin je me fâcherai.

JULIE.

Mais vraiment vous vous fâcherez, si vous voulez. Soyez persuadé que je n'ai de ma vie pensé à vous.

LE MARQUIS.

C'est une façon de parler.

JULIE.

Non, vous pouvez prendre ce que je dis à la lettre.

LE MARQUIS.

Allons, allons, je sçais ce que j'en dois croire.

JULIE.

Ne poussez pas, croyez-moi, plus loin l'extravagance.

LE MARQUIS.

Ne soyez pas plus long-tems cruelle à vous-même.

JULIE.

Finissons de grace.

LE MARQUIS.

Franchement, vous croyez donc ne me point aimer?

JULIE.

Je le crois, & rien n'eſt plus certain.

LE MARQUIS.

Je vous permets de me haïr toûjours de même.

JULIE.

Je ne puis plus ſoutenir un pareil entretien.

LE MARQUIS.

Un cœur qui ne ſent point ſon mal eſt dangereuſement atteint.

JULIE.

La fatuité eſt un ridicule bien inſupportable.

LE MARQUIS.

Cette fille prend plaiſir à ſe donner la torture.



## SCENE X.

ARISTE, ORGON, JULIE, LE MARQUIS.

ORGON, *à Ariſte.*

CE que vous me dites là me fait un grand plaiſir. Les voilà ces pauvres enfans! Que l'on paſſe d'heureux momens à cet âge!

ARISTE, *à Orgon.*

Je ne perds point de tems comme vous voyez, mon empreſſement vous prouve combien je ſuis ſenſible à cet honneur.

ORGON.

Je ſuis d'avis que l'on dreſſe le contrat aujourd'hui. L'idée d'une nôce me ragaillardit, &

quoique la mode des violons soit passée, il faut en avoir & suivre la maniere bourgeoise. Mais il me semble que nos amans se boudent. Qu'as-tu donc, Valere? Te voilà tout rêveur.

LE MARQUIS.

Une bagatelle, mon oncle.

ARISTE.

Et vous, Julie, quel est le trouble où je vous vois?

JULIE.

Vous êtes dans l'erreur à mon égard. Je vous y ai laissée parce que je n'ai point cru que les conséquences en seroient si promptes ni si sérieuses; mais je me trouve forcée de vous dire que vous ne m'avez point entendue.

ARISTE.

Comment donc?

ORGON,

Qu'est-ce que cela veut dire?

LE MARQUIS, *à Julie.*

Il n'est pas mal de le prendre sur ce ton; & c'est bien à vous à vous plaindre, vraiment!

[*aux autres.*]

Il est bon que vous sçachiez que nous avons eu quelque petite altercation ensemble. Mademoiselle, sur un mot se révolte, & fait la méchante.

ORGON.

Ho! n'est-ce que cela! Bon, bon: Ce sont-là de ces Orages qui menent les amans au port.

ARISTE, *à Julie.*

Ne vous repentez point de vous être décla-

rée. Il ne faut point, ma chere Julie, passer si promptement d'un sentiment à un autre. Votre querelle est une querelle d'amitié.

LE MARQUIS, *à Ariste.*

Faites-lui un peu sa leçon, je vous prie, Monsieur.

ORGON.

Allons, allons, mes enfans, raccommodez-vous.

JULIE.

Laissez-moi, de grace. Vous prenez un soin inutile.

ARISTE.

Julie, je vous en conjure, faites cesser ce mystere.

JULIE.

Non, Monsieur. Contre toute raison j'ai fait voir le foible de mon cœur; j'ai fait connoître celui pour qui je me déclarois: mais ses interprétations fausses, la conduite qu'il observe avec moi, m'avertissent assez que je n'en ai que trop dit. (*Elle rentre.*)

---

## *SCENE XI.*

ARISTE, ORGON, LE MARQUIS.

ORGON, *au Marquis.*

Pourquoi donc vous attirer ces reproches? Il faut que vous lui ayiez donné des sujets violens de se plaindre.

LE MARQUIS.

Non, cela m'étonne: la brouillerie eſt venue ſur ce qu'elle m'a dit qu'il n'y avoit jamais eu de liaiſon ſincere entr'elle & moi, & qu'il ne falloit point compter ſur les diſcours des jeunes gens aimables.

ORGON.

Entre-nous, tu as un air libertin qui ne me perſuaderoit point ſi j'étois fille.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous, mon oncle, je ne me referai point. On a des façons aiſées, on a du brillant, tout cela eſt naturel. Mais quant à Julie, je la demande en mariage, n'eſt-ce pas aſſez lui prouver que je l'aime? il faut qu'un joli homme ſoit furieuſement épris pour former une pareille réſolution!

ORGON.

A la vérité, je ne conçois pas qu'une fille puiſſe deſirer quelque choſe au delà du mariage. Mais que dites-vous à tout cela, Ariſte?

ARISTE.

Franchement, je ne ſçais. Il me vient différentes idées qui ſe détruiſent les unes & les autres. Ce que je vois, ce que j'entens, ſemble ſe contredire, &...

[*au Marquis.*]

Mais ce ne peut être que vous qu'elle aime.

LE MARQUIS.

Hé! vraiment non. Je le ſçais bien.

ARISTE.

Elle craint, comme vous dites, que votre

passion pour elle ne soit pas sincere, & que vous ne soyez aussi inconstant que la plupart des jeunes gens qui font profession de l'être.

LE MARQUIS.

Tout juste.

ARISTE.

Et elle s'exhale en reproches parce que vous n'avez pas été assez prompt à la rassurer.

LE MARQUIS.

Je lui ai pourtant répété cent fois que nous étions faits l'un pour l'autre. Mais il ne faut pas que cela vous surprenne, c'est le tourment d'un cœur bien épris de toûjours douter de son bonheur.

ORGON.

Il est vrai qu'elle ne le croit pas où elle le voit.

---

## SCENE XII.

LISETTE, ARISTE, ORGON, LE MARQUIS.

LISETTE, *à Ariste.*

QUe s'est-il donc passé ici, Monsieur, & qui peut avoir si fort chagriné Julie? elle est dans une tristesse que je ne puis vous exprimer, elle parle de retourner au Couvent. Je la questionne, elle ne me répond que par des soupirs. Enfin, elle m'envoye vous demander si avec

la permiſſion de ces Meſſieurs, elle pourroit encore vous entretenir un moment.

ARISTE.

Je l'entendrai tant qu'il lui plaira.

LE MARQUIS, *chantant.*

Divin Bacchus... la la la.

ORGON.

Je donnerois, je crois, mon bien pour être aimé de la ſorte. Tu ne ſens pas ton bonheur, mon neveu.

LISETTE.

Il faut bien que Monſieur votre neveu lui ait donné quelque ſujet de mécontement. Car elle s'eſt écriée pluſieurs fois: Ha! dans quel trouble me jette ce Valere! qu'il me cauſe d'embarras & de peine! Quel ſupplice d'aimer ſans retour!

ORGON.

La pauvre enfant!

LE MARQUIS.

Je ſuis fâché qu'elle ne me croye pas ſur ma parole.

LISETTE.

Allez. Cela eſt mal à vous, Monſieur; les hommes ſont bien ingrats & bien inſenſibles. Hélas! Elle avoit beau me dire qu'elle ne vous aimoit pas, j'ai toûjours bien remarqué, moi, ce qui en étoit, & cela n'eſt que trop vrai pour elle.

LE MARQUIS.

Crois-moi mon enfant. Elle n'eſt pas la premiere.

ORGON.

Ecoutez, Valere, Je ſuis d'avis que vous al-

liez trouver cette aimable personne ; que vous lui juriez encore que vous êtes pénétré de sa beauté & de son merite ; enfin, que vous ne la laissiez pas dans un trouble que vous pouvez dissiper.

LE MARQUIS.

Ha! Que me demandez-vous? faut-il que je redise un million de fois la même chose? Non. Je ne le puis, je suis piqué aussi de mon côté.

ORGON.

Quoi! vous faites le cruel?

LISETTE, *à part.*

Peste soit du fat!

ARISTE, *au Marquis.*

Julie étant forcée par son ascendant à se déclarer pour vous, il ne vous sied pas, Monsieur, d'user de rigueur. Etre aimé est un bien digne d'envie, & le plus bel appanage de l'humanité : mais c'est en abuser que de manquer d'egards pour les personnes qui nous rendent hommage, & de ne pas épargner à un sexe plein de charmes jusqu'à la moindre inquiétude.

ORGON.

C'est aussi mon sentiment.

LE MARQUIS.

Je sçais comme on doit conduire une passion.

ARISTE.

Lisette, dites à Julie que je l'attends ici.

ORGON, *à Ariste.*

Puisqu'elle veut vous parler en particulier, nous allons vous laisser libres. Tâchez dans cet entretien de lui remettre l'esprit, & de l'assurer

que mon neveu est bien son petit serviteur.

LE MARQUIS.

Oui. L'on peut toûjours compter sur moi. On y peut compter. Nous reviendrons sçavoir de quoi elle vous aura entretenu. Adieu, Lisette.

LISETTE, *à part.*

Est-il possible que l'impertinence soit un titre pour être aimé?

## SCENE XIII.

ARISTE *seul.*

L'Homme le plus en garde contre la présomption, est encore bien foible de ce côté-là. J'ai pu interpréter deux fois en ma faveur les paroles de Julie. Oui, Ariste, tu as beau en rougir, il t'est venu deux fois en idée qu'on te faisoit une déclaration d'amour. A toi, à toi! Oh, qu'elle extravagance!

Quelque mystérieuse que soit sa conduite, je n'en sçaurois douteur; ce Neveu d'Orgon à sçu lui plaire. Il y à bien quelque chose à dire contre lui, & parmi tant de jeunes gens aimables que le hazard présente à Julie, j'avoue qu'elle auroit pu mieux choisir. Elle a assez d'esprit pour s'en appercevoir elle-même, & c'est, si je ne me trompe, un combat de raison & d'amour qui cause en elle tant d'indécision. Mais la voilà.



## SCENE XIV.

ARISTE, JULIE.

JULIE.

Vous me voyez revenir, Monſieur, quoique je vous aye quittée avec aſſez de vivacité. J'ai fait réflexion que ce pouvoit être un ſage motif dans celui que je veux avoir pour Epoux, qui le fait douter de mon penchant. Je voudrois répondre aux objections qu'il pourroit me faire, & l'aſſurer combien il eſt digne de mon eſtime.

ARISTE.

Je n'ai pas bien compris quelle eſpece de diſpute il pouvoit y avoir eu entre vous & le Marquis; mais je ne puis que vous engager tous deux à vous réconcilier au plutôt. La ſympathie eſt une loi impérieuſe à laquelle on veut envain ſe ſouſtraire, & quelques réflexions que la raiſon nous inſpire, il faut céder au trait qui nous a frappé, quand le deſtin le veut.

JULIE, *à part.*

Il eſt toûjours dans l'erreur; & je n'oſe encore l'en tirer.

ARISTE.

Me ſera-t-il permis de le dire? je ſens bien ce qui fait votre peine. Vous craignez que le monde ne ſoit pas auſſi convaincu du mérite du Marquis que vous l'êtes; & à mon égard, il faudroit

droit qu'il fut plus parfait pour qu'il me parut digne de vous: mais enfin, le penchant que vous avez pour lui me le fait respecter, & le justifie devant moi de tous ses défauts.

JULIE.

Vous me conseillez donc de le prendre pour Epoux?

ARISTE.

Je vous conseille, comme j'ai toûjours fait, de ne consulter que votre cœur.

JULIE.

Si vous me conseillez de ne consulter que mon cœur, je suivrai votre avis. Je suis pour la derniere fois résolue de découvrir mes véritables sentimens: mais comme il en coûte toûjours infiniment à les déclarer, je cherche quelqu'innocent stratageme, & je pense qu'une Lettre m'épargneroit une partie de ma honte.

ARISTE.

Hé bien, écrivez. Il est permis d'écrire à un homme que l'on est sur le point d'épouser. Une Lettre effectivement expliquera ce que vous n'auriez peut-être pas la force de dire de bouche, & l'explication est nécessaire après le petit démêlé que vous avez eu ensemble.

JULIE.

J'éxigerois encore de votre complaisance que vous l'écrivissiez pour moi.

ARISTE.

Volontiers.

JULIE.

Je suis prête à la dicter.

ARISTE.

Voilà sur ce bureau tout ce qu'il faut pour cela.

[*à part*]

Le Marquis après tout est homme de condition, & s'il a quelques défauts, l'âge l'en corrigera.

(*Julie à part.*)

ARISTE, *à Julie.*

Allons, dictez, me voilà prêt.

JULIE, *dicte.*

» Vous êtes trop intelligent pour ne pas sça-
» voir le secret de mon cœur.

ARISTE, *répétant.*

De mon cœur.

JULIE.

» Mais un excès de modestie vous empêche
» d'en convenir.

ARISTE.

Bon.

JULIE.

» Tout vous fait voir que c'est vous que j'aime.

ARISTE.

Fort bien.

JULIE.

» Oui. C'est vous que j'aime, m'entendez-
» vous ?

ARISTE.

J'ai bien mis.

JULIE.

» Je vous suis déja attachée par la recon-
» noissance.

ARISTE, *à part.*

De la reconnoissance au Marquis?

JULIE.

Ecrivez donc, Monsieur.

ARISTE.

Allons: par la reconnoissance.

(*à part.*)

Il faut écrire ce qu'elle veut.

JULIE.

» Mais j'y joins un sentiment désintéressé.

ARISTE.

Désintéressé.

JULIE.

» Et pour vous prouver que vous devez bien
» plus à mon penchant...

ARISTE.

Après.

JULIE.

» Je voudrois n'avoir point reçu de vous tant
» de soins généreux dans mon enfance.

ARISTE, *troublé.*

Y pensez-vous, Julie!

(*à part.*)

L'ai-je entendu, ou si c'est une illusion?

JULIE, *à part.*

Pourquoi ai-je rompu le silence! Je me doutois bien qu'il recevroit mal un pareil aveu.

ARISTE.

Julie?

JULIE.

Ariste?

ARISTE.

A qui donc écrivez-vous cette Lettre ?

JULIE.

C'est au Marquis, sans doute.

ARISTE.

Il ne faut donc point parler des soins de votre enfance. Ce seroit un contre-sens.

JULIE.

J'ai tort, je l'avoue, & cela ne sçauroit lui convenir.

ARISTE.

C'est donc par distraction que cela vous est échappé ?

JULIE.

Assurément. Les bienfaits n'étant point à lui ; il n'en doit pas recueillir le salaire.

ARISTE.

Voyez donc ce que vous voulez substituer à cela.

JULIE.

J'en ai assez dit pour me faire entendre.

ARISTE.

En ce cas, il ne s'agit donc que de finir le billet par un compliment ordinaire & de l'envoyer de votre part ?

JULIE.

Envoyez-le de ma part, puisque vous croyez que je doive le faire.

ARISTE, *troublé.*

Holà, quelqu'un... portez ce billet...

(*Il échappe à Julie un geste, comme pour empêcher qu'Ariste ne donne la Lettre.*)

(*à Julie.*)

N'est-ce pas au Marquis ?

JULIE, *d'un ton piqué & revenant à elle.*

Oui, Monſieur, encore une fois: qui peut vous arrêter?

ARISTE, *au Laquais.*

Tenez donc... portez cette Lettre à Valere.

(*Le Laquais rentre.*)

JULIE, *à part.*

De quel trouble ſuis-je agitée!

ARISTE.

Quels coups redoutables attaquent ma raiſon!

JULIE, *à part.*

Je ne puis prendre ſur moi d'en dire davantage.

ARISTE, *à part.*

Toute ma prudence échoue.

JULIE, *à part.*

Il déſapprouve la paſſion la plus pure. Je meurs de confuſion.

---

## SCENE XV.

ARISTE, JULIE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

LA converſation me paroît terminée.

(*à Ariſte.*)

Orgon qui eſt là-dedans, Monſieur, eſt impatient de ſçavoir le réſultat de votre entretien, & demande s'il peut paroître à préſent.

ARISTE, *à part.*

Ce n'eſt qu'en me retirant que je puis cacher ma défaite. [*Il rentre.*]

LISETTE.

Hà, hà, voilà qui est singulier!

[*à Julie*]

Pourquoi donc, Mademoiselle, se retire-t-il ainsi sans me répondre?

JULIE, *à part.*

Son mépris pour moi est-il assez marqué!

(*Elle rentre.*)

## SCENE XVI.

LISETTE *seule.*

Fort bien; autant de raison d'un côté que de l'autre. D'où cela peut-il provenir? Il me vient dans d'esprit .. N'aimeroit-t-elle pas Valere? Auroit-elle fait à Ariste l'aveu de quelque passion bizarre que le bon Monsieur, malgré sa complaisance, n'aura pas pu approuver? Quelle honte que je ne sois pas mieux instruite! Suivante, & curieuse autant & plus qu'une autre, je ne sçaurai pas le secret de ma Maîtresse! Ho! je le sçaurai assurément. C'est un affront que je ne puis plus endurer... Ariste revient plongé dans une profonde rêverie... Je ne laisse plus Julie en repos qu'elle ne m'ait avoué son foible. Elle m'en fera la confidence, ou me dònnera mon congé.

[*Elle rentre.*]



## SCENE XVII.

ARISTE *seul.*

NON, à rappeller de sens froid ce qui s'est passé, son intention n'étoit pas d'écrire à Valere. Mais quelle consequence en tirer? Quoi! Julie, il seroit possible qu'Ariste eut obtenu quelqu'empire sur vous! Ha! Julie, Julie; si ma raison ne m'eut pas soutenu contre l'effet de vos charmes, pensez-vous que je n'eusse pas été le premier à me déclarer pour vous? Avez-vous cru que je vous visse impunément? Non, non. Mais plus votre mérite m'a paru accompli, & plus j'ai trouvé de motifs d'étouffer dans mon cœur la passion que vous y faisiez naître... Ciel! quelle est ma foiblesse! Osé-je croire qu'elle pense à moi? Allons, rendons-nous justice une bonne fois, & convenons que pour quelques apparences, il y a cent raisons qui détruisent une idée aussi ridicule.

## SCENE XVIII.

ARISTE, ORGON.

ARISTE.

JE vous attens, Orgon, pour vous dire que les choses me paroissent moins avancées que jamais.

ORGON.

Que diable eſt-ce que tout ceci? On n'a guères vu d'amans plus difficiles à accorder. Dites-moi donc de quoi il eſt queſtion. Il faut que votre converſation n'ait pas été du goût de Julie, car je l'ai vu paſſer tout-à-l'heure, le dépit étoit peint ſur ſon viſage: mais, ma foi, elle n'en étoit que plus belle.

ARISTE.

Ce que je puis vous dire, c'eſt qu'après bien des réflexions, je ne crois pas que le Marquis ſoit auſſi-bien auprès d'elle, qu'il vous l'a fait entendre.

ORGON.

Oui? attendez donc, ceci mérite examen. Si les choſes ſont ainſi, je voudrois ſçavoir à propos de quoi les démarches qu'il me fait faire? Me prend-t-il pour un benêt, un ſot? Parbleu...

ARISTE.

Un homme tel que lui eſt excuſable de ſe croire aimé.

ORGON.

Je ſuis votre ſerviteur.

ARISTE.

Il eſt enjoué, bien-fait, & d'âge...

ORGON.

Ho! d'âge tant qu'il vous plaira. Son âge eſt l'âge où l'on fait le plus d'impertinences; & je prétens, ne vous déplaiſe...

## SCENE XIX.

LISETTE, ARISTE, ORGON.

LISETTE.

A La fin je triomphe, & l'on ne m'en donnera plus à garder.

Messieurs, vous pouvez parler devant moi, je sçais le secret aussi-bien que vous. Je sçais quel est le Médor de notre Angélique.

ORGON, *à Lisette.*

As-tu débrouillé le mystere?

LISETTE.

Comment?

(*à Ariste.*)

Est-ce qu'elle ne vous l'a pas dit, à vous, Monsieur?

ARISTE.

Elle ne m'a rien dit de décisif.

LISETTE.

Tant mieux. Quelle félicité de sçavoir un secret, & de le sçavoir seule, on a le plaisir de l'apprendre à tout le monde! Je l'ai tant pressée de m'avouer sur qui elle avoit jetté les yeux pour en faire son Epoux, qu'elle a cédé à mes instances, & m'a répondu qu'il étoit triste pour elle de ne pouvoir se faire entendre, quoiqu'elle eût parlé assez clairement; que l'on devoit s'être apperçu qu'elle n'aimoit pas le Marquis....

ORGON.

Hé bien?

LISETTE.

Qu'elle avoit en général une antipathie mortelle pour les airs suffisans: que l'on ne trouvoit qu'inconsidération dans la plupart des jeunes gens; & que celui qui l'avoit fixée, étoit d'un âge mûr.

ORGON.

Oui da?

LISETTE.

Que les Amans, pris dans leur automne, étoient plus affectionnés, plus complaisans, plus conformes à son humeur.

ORGON.

Elle a raison.

LISETTE.

Comme enfin elle s'est déclarée ouvertement contre le neveu, je me suis avisée de parler de l'oncle...

ORGON.

De moi?

LISETTE.

On ne m'en a pas dédit, un regard même m'a fait entendre ce qui en étoit, & un soupir m'en a rendue certaine.

ORGON.

Comment diable! quoi, je... Lisette, tu badines assurément.

LISETTE.

Non, Monsieur; j'ai eu beau lui dire sur le champ, (car cela m'est échappé) que rien n'étoit

si singulier qu'un pareil choix, que de même qu'un malade attendoit la santé, & un homme en santé la maladie, un jeune devenoit sage, mais qu'un sage suranné n'attendoit que la caducité & la démence. J'ai eu beau lui dire que personnellement vous étiez mal fait, cacochyme, goutteux: tout cela n'a rien fait, elle a pris son parti.

ORGON.

Vous pouviez-vous dispenser de lui dire cela.

ARISTE.

Sans doute. Je suis persuadé que l'esprit, la sagesse, la conduite, sont les seules qualités qui puissent plaire à Julie, & elle les trouve parfaitement rassemblées chez Orgon.

ORGON.

Ecoutez-donc, j'ai toûjours été assez bien venu des femmes, moi. Mais elle ne m'a pas nommé: je suis d'ailleurs plutôt dans mon hyver, que dans mon automne. Par cet homme mûr, n'entendroit-elle pas parler de vous, Ariste?

ARISTE.

De moi?

LISETTE.

Bon. S'il s'agissoit de Monsieur, il n'y a pas d'apparence qu'après tant d'entretiens secrets il l'ignorat. Qui plus est, je vous ai nommé, & on ne m'a pas démentie. Non, vous dis-je, c'est vous, Monsieur Orgon; la bizarrerie de son étoile la fait se déclarer pour vous.

ORGON.

Ho parbleu, Monsieur mon neveu, ceci va donc bien vous faire rire. Ha, ha, ha, vous

n'en tâterez, ma foi, que d'une dent. N'ébruitons rien. Il faut le voir venir, & nous divertir un peu à ses dépens.

*(On entend des instrumens qui préludent.)*



## SCENE XX.

ARISTE, ORGON, LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

OUi, vous êtes bien sur ce ton-là. Cela ira à merveille. Restez dans cette antichambre, je vous avertirai quand il en sera tems.

*(à Ariste.)*

Vous ne le trouverez, je crois, pas mauvais, Monsieur. J'ai rencontré quelques Musiciens de ma connoissance, que j'ai amenés avec moi, & qui doivent faire un divertissement in-promptu, dont mon mariage sera le sujet.

ARISTE, *au Marquis.*

Il ne faut pas vous abuser plus long-tems, Monsieur.

ORGON, *à Lisette.*

Motus.

ARISTE.

Julie n'étoit point née pour vous.

LE MARQUIS.

Plait-il, Monsieur.

ARISTE.

C'eſt un autre que vous qu'elle eſt réſolue d'épouſer.

LE MARQUIS.

Un autre ?

ORGON.

Oui, un autre.

LE MARQUIS.

Mon oncle appuye la choſe bien ſérieuſement. Ha, ha, ha.

ORGON.

Vous avez beau ricanner, c'eſt un autre, vous dit-on.

LE MARQUIS.

Fort bien, Monſieur, fort bien.

LISETTE.

Et cet autre eſt quelqu'un à qui vous devez le reſpect.

LE MARQUS.

Ho! qui que ce ſoit, je le reſpecte infiniment.

ORGON.

Vous êtes d'une bonne pâte, Monſieur mon neveu, de venir me conter des ſornettes, quand il n'eſt pas plus queſtion de vous que de Jean de Vert.

LE MARQUIS.

Ha! de grace, mon oncle, ne ſerrez pas tant la meſure. Vous m'alarmez.

ORGON.

Vous croyez que les femmes ne penſent qu'à vous autres étourdis.

LE MARQUIS.

Elles y ſont quelquefois forcées.

ORGON.

Ho bien, il faut pourtant que vous en rabattiez.

LE MARQUIS.

Il faut que ce Rival, tel qu'il soit, se prépare à être humilié; car, en tout cas, mon cher oncle, j'ai en poche de quoi le mortifier étrangement.

ORGON.

Et qu'est-ce que c'est ?

LE MARQUIS.

Un billet de la part de Julie.

ORGON.

Qui s'adresse à vous?

LE MARQUIS.

Oui, vous pouvez m'en croire. Billet de la part de Julie, reçu dans le moment, rempli des sentimens les plus passionnés, qui reproche à la personne son excès de modestie... C'est pour moi, comme vous voyez, à ne pouvoir s'y tromper.

ORGON, *à Ariste.*

Quel est donc ce billet dont il parle?

ARISTE.

Un billet que Julie a dicté, & que j'ai écrit moi-même.

ORGON.

Et elle l'écrivoit à Valere?

ARISTE.

Il me l'a semblé.

ORGON.

Que diantre, vous & Lisette venez vous donc me conter?

LISETTE.

Je n'y conçois rien.

ORGON.

Ni moi.

ARISTE, *après avoir hésité.*

Ni moi.

LE MARQUIS.

On vous expliquera aisément tout cela dans un moment; on vous l'expliquera. Hé bien, notre cher Oncle, êtes vous anéanti, pétrifié?

ORGON.

Il faut voir jusqu'au bout.



## SCENE XXI. & Derniere.

JULIE, ARISTE, ORGON, LE MARQUIS, LISETTE.

JULIE, *à Ariste.*

JE ne puis m'empêcher de vous demander, Monsieur, pour quelle fête on a assemblé ici ce nombre infini de Musiciens?

LE MARQUIS.

C'est moi qui les ai amenés, Mademoiselle, pour célébrer le plus beau de nos jours: mais on me tient ici des discours étranges. Je vous prie d'éclaircir hautement le fait. On dit qu'un autre que moi est le Héros de la fête; (*en riant.*) Ha! rassurez-moi de grace...

ORGON.

Ecoutons.

JULIE.

Les discours qu'on tient à présent me touchent peu. Je renonce à tout engagement; mais il est vrai qu'un autre que vous avoit quelqu'empire sur mon cœur.

ORGON, *à part.*

Ha, ha.

JULIE.

C'est un empire qu'il méprise, je ne prens plus le change sur sa conduite. La fierté & la modestie gardent également le silence.

ORGON, *à part.*

J'entens bien le reproche.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Quoi! Déguiserez-vous toûjours ce que vos yeux m'ont répeté tant de fois, & ce que votre main vient de me confirmer?

ORGON.

Chanson.

JULIE, *au Marquis.*

A l'égard de la Lettre, votre erreur est excusable; aussi n'est-ce pas ma faute, si elle vous a été envoyée. Cependant vous devez avoir vu clairement qu'elle n'étoit pas écrite pour vous.

ORGON, *au Marquis.*

Cela est positif.

LE MARQUIS.

Voilà un petit caprice aussi-bien conditionné, & poussé aussi loin... Ho! qu'on me définisse à présent les femmes!

ORGON,

ORGON, *au Marquis.*

Allez, allez, Mademoiselle n'a point de caprices.

[*à Julie.*]

Vos attraits sont si brillans, adorable personne, & si fort au dessus de tout ce que l'histoire & la fable nous vantent, qu'il n'étoit pas nanaturel qu'un homme de soixante & dix ans...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que dit donc mon Oncle? est ce qu'il perd l'esprit?

ORGON, *continuant.*

Il étoit, dis-je, peu naturel qu'un homme septuagénaire regardat ces attraits comme un bien qui put lui devenir propre: mais de même qu'Eson fut rajeuni par les charmes de Médée, vos charmes enchanteurs...

LE MARQUIS.

Ha! miséricorde! quoi mon Oncle a des prétentions? il y a de quoi mourir de rire.

JULIE, *à Orgon.*

L'âge même aussi avancé que le vôtre, n'est point un défaut selon moi, Monsieur.

ORGON.

Vous êtes bien obligeante.

JULIE.

Mais ce n'est pas non plus un mérite assez recommandable qu'il me tienne lieu de l'inclination que je n'ai point pour vous.

ORGON.

Comment!

LISETTE.

Que veut dire ceci?

LE MARQUIS.

Cela est positif, mon oncle, & très-positif.

ORGON, *à Julie.*

Excusez mon erreur.

(*à part.*)

Cette fille-là a quelque chose d'extraordinaire.

LE MARQUIS, *riant.*

Ha, ha, ha.

ARISTE.

Ce que je vois, & le souvenir de ce qui s'est passé, me forcent à rompre le silence.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est?

ARISTE.

Ha! Julie, refusez donc aussi Ariste qu'une passion sincére oblige à se jetter à vos genoux, qui jusques à présent n'a osé se livrer à un espoir trop flatteur, ni vous découvrir ses sentimens, parce qu'il se croit cent fois indigne de vous, mais qui de tous les hommes est le plus passionné.

LE MARQUIS, *éclatant.*

Ha! Monsieur veut aller aussi sur mes brisées? mais, mais l'aventure devient trop bouffonne.

LISETTE, *à part.*

Notre tuteur amoureux!

JULIE, *à Ariste.*

J'ai dit que je renonçois à tout engagement.

LE MARQIS.

Oui; &, dans le fond, il n'en est rien.

JULIE, *à Ariste.*

Je viens de refuser Orgon, & le Marquis; l'un m'accuse de caprice, l'autre de singularité.

(*en souriant.*)

Un troisieme refus m'attireroit, sans doute, un reproche plus sensible; j'accepte votre main, Ariste.

ARISTE.

C'est un bonheur inattendu, auquel je me livre tout entier.

ORGON.

Parbleu, j'en suis ravi & pour cause.

LISETTE.

Qui s'en seroit douté? voilà, de part & d'autre, un amour bien discret!

ORGON.

Hé bien, notre cher Neveu, êtes-vous content du personnage que vous m'avez fait jouer ici?

LE MARQUIS, *à Orgon.*

Que voulez vous, Monsieur, que je vous dise? le dépit a fait faire des choses plus extraordinaires.

(*aux Musiciens.*)

Mais, avancez, Messieurs les Musiciens, avancez, que la fête aille son train. Il y a dans tout ceci moins de changement qu'on ne se l'imagine.

ORGON.

Ma foi, je crois qu'après sa sottise il prend le meilleur parti, & je veux, comme lui, être du divertissement.

*FIN.*

# LE TUTEUR

## COMÉDIE

EN UN ACTE.

## ACTEURS.

Mr. BERNARD, *tuteur d'Angélique.*

LE CHEVALIER, *oncle d'Angélique.*

DORANTE, *amant d'Angélique, & cru Peintre chez Mr. Bernard.*

L'OLIVE, *valet de Dorante, & jardinier de Mr. Bernard.*

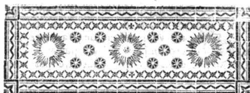
ANGE'LIQUE, *niece du Chevalier.*

LISETTE, *sa suivante.*

LUCAS, *fermier de Mr. Bernard.*

MATURINE.

*La Scene est dans la maison de campagne de Monsieur Bernard.*



# LE TUTEUR

## COMÉDIE.

### SCENE PREMIERE.

LUCAS *seul, tenant un papier à la main.*

TAtigué que c'est grand dommage que je ne connoisse A. ni B. Gros & grand comme je sis, c'est une honte que je ne sçache pas encore lire. Ah! que j'aurois de plaisir à déchiffrer ce qu'il y a dans ce papier que je viens de trouver! Il faut que ce soit queuque chose de biau; car il étoit bien emmailloté: cachets par ici, cachets par y-là... Si c'étoit queuque bon contrat, queuque bonne lettre de change, que sçait-on? La forteune viant parfois en dormant; alle m'en veut peut-être? Pourquoi non? je ne serois pas le premier manant qu'alle auroit fait grand Sei-

gneur, ça se voit à chaque bout de champ, ça arrive tous les jours, & si, personne ne crie miracle. Si on me voyoit dans un biau carrosse, qu'est-ce qui croiroit que j'ai été paysan? je ne m'en souviendrois morgué peut-être pas moi-même.

## SCENE II.

LUCAS, LISETTE.

LISETTE.

Que fais-tu là, Lucas?

LUCAS.

Je me promene, Mademoiselle Lisette. Comme j'avons soupé de bonne heure, en attendant qu'il soit tout-à-fait nuit, je suis bian-aise de faire un peu digestion.

LISETTE.

Mais tu parlois tout seul, je pense?

LUCAS.

C'est que je songeois à faire forteune: je ne sis pas un sot, non, tel que vous me voyez.

LISETTE.

Je le crois bien, tu as la physionomie d'avoir de l'esprit.

LUCAS.

J'en ai comme un enragé: mais je ne sçais pas lire, c'est ce qui me chagraine.

LISETTE.

Tu as raiſon, cela eſt chagrinant: mais cela n'eſt pas trop néceſſaire pour faire fortune.

LUCAS.

Morgué, ſi fait, & j'en aurois bon beſoin à l'heure qu'il eſt.

LISETTE.

Comment donc, Lucas?

LUCAS.

Accoutez, je ſommes pour être mariés enſemble, car Monſieur Bernard notre maître dit qu'il le veut, je le veux bian itou. Quand vous ne le voudriais pas, vous, je ſommes deux contre un, à la pluralité des voix je ſerons mari & femme, ne vous en déplaiſe.

LISETTE.

C'eſt une choſe ſûre: mais afin que les choſes ſe faſſent de bonne grace, & que je le veuille bien auſſi, c'eſt pour cela que tu veux faire fortune?

LUCAS.

Tout juſtement, wous l'avez deviné. J'aime à être riche, moi, il m'eſt avis que ça eſt bian commode, Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Tu as raiſon.

LUCAS.

Oh bian donc, comme je partagerons notre forteune, il n'y a point de danger de vous montrer ce que je viens de trouver.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LUCAS.

*Motus*, au moins.

LISETTE.

Eſt-ce quelque diamant?

LUCAS.

Non.

LISETTE.

Une bourſe pleine d'or?

LUCAS.

Non.

LISETTE.

Quoi donc?

LUCAS.

Un papier.

LISETTE.

Quel papier?

LUCAS.

Un papier dont j'ai bonne opinion, c'eſt tout dire, le voilà. Tenez, il fait encore un tantinet jour, vous ſçavez lire, voyez ce que c'eſt; c[illegible] je n'y entens goutte, oui: mais morgué, liſez donc tout haut, point de trahiſon, au moins.

LISETTE, *lit.*

*Madame votre mere m'eſt venu trouver: vous avez fort bien fait de lui mander naturellement où vous êtes, le ſujet qui vous y retient, & les moyens qu'il y a de vous rendre ſervice Je ſuivrai de près le valet de chambre qui vous porte ma lettre: tâchez de plaire, puiſque vous l'avez entrepris & comptez qu'on n'épargnera rien pour vous rendre heureux.*

LE CHEVALIER D'ARTIMON.

D'Artimon! c'eſt l'oncle d'Angélique.

LUCAS.

Il n'y a morgué pas là de quoi faire forteune. Mais, tatigué, que les gens sont sots d'empaqueter si bien si peu de chose?

LISETTE.

Où as-tu trouvé ce papier?

LUCAS.

Auprès de la petite porte du jardin: je n'aurois pargué pas pris la peine de le ramasser, si j'eusse cru que c'eut été si peu de chose. Vous en ferez votre profit, je vous le baille.

LISETTE.

Où vas-tu si vîte?

LUCAS.

Je n'ai pas le tems de m'amuser, je m'en cours dire à Monsieur Bernard queuque chose que j'ai vu: car je ly dis tout, comme vous sçavez, c'est ce qui fait que je sommes si bons amis.



## SCENE III.

LISETTE *seule.*

UNe lettre du Chevalier d'Artimon, qui ne s'adresse point à sa niece! quelle autre correspondance peut-il avoir en ce pays-ci? Ah! vous voilà le plus à propos du monde.



## SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AS-tu quelque chose à m'apprendre qui puisse me faire plaisir?

LISETTE.

Cela se pourroit bien, connoissez-vous l'écriture de votre oncle.

ANGELIQUE.

De mon oncle le Chevalier? oui, Lisette.

LISETTE.

En est-ce là? voyez.

ANGELIQUE.

Sans doute, cette lettre est de lui, donne. A qui s'adresse-t'elle? où l'as-tu trouvée? qui te l'a rendue?

LISETTE.

Elle ne s'adresse à personne. C'est par hazard qu'elle est entre mes mains; je ne sçais ce qu'elle signifie, mais le cœur me dit quelque chose de bon, & je me flatte que nous allons voir de la nouveauté dans nos affaires.

ANGELIQUE.

Non, Lisette; je suis née malheureuse, & je ne sçache rien au monde qui puisse changer ma destinée.

LISETTE.

Mais, dans le fonds, qu'est-ce qui vous manque? ce ne sont pas les soupirans, Dieu merci. Vous n'en avez que trop, peut-être, & je ne sçais pas même s'il n'y en a point ici quelqu'un *incognito*, qui attend une occasion favorable pour se déclarer. Ce Peintre, & ce Jardinier qui sont ici depuis quinze jours?

ANGELIQUE.

Que veux-tu dire?

LISETTE.

Ces gens-là ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent; je m'y connois, ce sont des amoureux en masque, sur ma parole.

ANGELIQUE.

Que tu es extravagante, Lisette, avec tes idées!

LISETTE.

Donnez-vous patience, nous aurons tout le tems d'éclaircir mes doutes, & selon toutes les apparences nous ne retournerons pas si-tôt à Paris. Ce bizarre Monsieur Bernard, que votre pere en mourant s'avisa pour nos péchés de nommer votre Tuteur en dépit de toute la famille, a ses raisons pour demeurer ici, & sous prétexte d'embellir sa maison de campagne, de faire peindre ses appartemens, il vous cache aux yeux de tout le monde, & nous tient reléguées depuis six mois dans le fonds d'un village, où il y a plus de cinq mois & trois semaines que je m'ennuye.

ANGELIQUE.

Ah! ma chere Lisette.

LISETTE.

J'entens. Vous vous ennuyez aussi, & de plus d'une maniere, même. L'état de fille vous déplait autant que le village, & franchement vous avez raison; c'est une chose ennuyeuse. Mais enfin, ce qui se trouve à Paris se trouve en Province, il y a des épouseurs par tout pays; & si par hazard le Peintre étoit ce que je m'imagine, je répondrois bien, moi, de faire passer vos chagrins avant qu'il fut peu.

ANGELIQUE.

Hé! que me serviroit-il qu'on m'aimat, & même de faire un choix! les injustes caprices de mon Tuteur, qui refuse tous les partis qui se présentent, ne me permettent pas de me déterminer en faveur de quelqu'un.

LISETTE.

Hé! mort de ma vie, votre Tuteur ne sçait ce qu'il veut, ne sçavez-vous pas ce qu'il vous faut? Il ne vous le donne point, c'est à vous de le prendre.

ANGELIQUE.

Ah! que me conseilles tu? Les mauvaises manieres qu'il a pour moi, ne me feront jamais sortir des égards que je me dois à moi-même; & quelque passion que je puisse avoir, elle sera toûjours soumise à la raison & à la bienséance.

LISETTE.

Et, avec ces beaux sentimens là, vous mourrez vieille fille, cela est cruel: Monsieur Bernard, pour ne point rendre compte de votre bien, écar-

tera tous les prétendans; car enfin il n'a point eu jusqu'ici de bonnes raisons pour rebuter ceux qui vous ont demandée.

ANGELIQUE.

C'étoit des partis fort convenables, Lisette.

LISETTE.

Oui: mais cependant, pourquoi a-t'il refusé ce jeune Conseiller? parce qu'il est ignorant, dit-il: la grande merveille! Hé, mort de ma vie, si pour être de robe il falloit absolument être habile homme, la plupart des Charges seroient à vendre.

ANGELIQUE.

Tu as raison. Hé! qu'ai-je affaire aussi que mon mari soit sçavant, Lisette?

LISETTE.

Bon, c'est quelque chose de bien nécessaire pour le mariage, que de la science: & voilà ce gros Colonel qui vous aimoit tant, par exemple, on dit qu'il sçait du latin, celui-là, du grec; que scais-je, moi? Il a tous les livres du monde dans la cervelle.

ANGELIQUE.

Oh, cet homme-là ne me revenoit point du tout, je te l'avoue.

LISETTE.

Ni a moi non plus, cependant je vous aurois toûjours conseillé de le prendre en attendant mieux; mais le mauvais Tuteur l'a-t'il voulu? Il dit que c'est un homme qui ne s'attache qu'à l'étude, & qui ne songe point à son Régiment: Le Conseiller en sçait trop peu pour un Magistrat,

& le Colonel en sçait trop pour un homme d'épée. Ne voilà-t'il pas de bonnes chiennes de raisons ?

ANGELIQUE.

Tu me fais entrevoir des choses...

LISETTE.

Je vous fais entrevoir juste. Et comment a-t'il reçu la demande que lui fit, il y a quelque tems, la mere de ce riche Marquis dont les terres sont si proches d'ici ?

ANGELIQUE.

Je n'ai jamais vu ce Marquis, j'en ai oui dire mille biens.

LISETTE.

Je ne le connois pas non plus que vous, & cependant je m'intéressois pour lui, parce que Madame sa mere est si bonne personne, outre qu'il est presque toûjours à la Cour ; & l'air de ce pays-là nous conviendroit assez, à ce qu'il me semble.

ANGELIQUE.

Je ne sçaurois pardonner à mon Tuteur d'avoir rebuté celui-là, je te l'avoue.

LISETTE.

Il prétend encore avoir eu raison ; ce Marquis, dit-il, est trop honnête homme. Il est franc, généreux, bon ami, sincere. C'est un Courtisan qui ne sçait pas son métier, Monsieur Bernard veut que tout le monde excelle comme lui dans ce qu'il se mêle de faire.

ANGELIQUE.

Comment donc, qu'on excelle comme lui ? que veux-tu dire ?

LISETTE.

Quoi! vous ne voyez pas comme moi que sa conduite est admirable?

ANGELIQUE.

En quoi admirable?

LISETTE.

En ce qu'il ne vous marie point. Vous êtes jeune, belle & riche, il est votre Tuteur, il vous refuse à tout le monde, il vous garde pour lui, peut-être. N'est-ce pas faire le métier de Tuteur à merveille?

ANGELIQUE.

Si je croyois qu'il eut cette pensée, il n'y a rien au monde que je ne fusse capable de faire plutôt que d'être exposée...

LISETTE.

Paix, taisez-vous; voici son espion, il ne faut rien dire devant ce maraud-là.



## SCENE V.

ANGELIQUE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

OH! palsangué, je vous trouve bian à point. Réjouissez-vous, Mademoiselle, vous ne serez plus si fâchée.

ANGELIQUE.

Comment?

LUCAS.

Réjouissez-vous, vous dis-je encore une fois, tout vient à point à qui peut attendre, vous serez, morgué, mariée à la fin.

ANGELIQUE, *à Lisette.*

Tes conjectures n'étoient pas justes, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Elle sera mariée! qui te l'a dit?

LUCAS.

Morgué, je le sçais bian, il n'y aura point de nenni pour cette fois-ci, & sti qui la prend n'en aura pas le dementi, car j'y ons regardé.

ANGELIQUE.

Explique-toi donc? quel homme est-ce?

LUCAS.

Oh! palsangué, c'est une bonne affaire.

LISETTE.

Quelque jeune homme, peut-être?

LUCAS.

Un jeune homme? fy: est ce que ce feroit une bonne affaire pour une fille, qu'un jeune homme d'asteure?

ANGELIQUE.

Est-ce quelque personne de qualité?

LUCAS.

De qualité? Dieu vous en garde. Ils avont toûjours queuque ménage en Ville, les gens de qualité, & ils en sont plus soigneux que de celui de leurs femmes encore.

LISETTE.

Ne seroit-ce point quelque Financier?

LUCAS.

Un Financier ? Elle feroit bian lottie : aujourd'hui Madame, & demain rian, peut-être.

ANGELIQUE.

Eh ! ne nous tiens pas davantage dans l'incertitude.

LUCAS.

Tatigué, comme vous gobez ça. Je fis un porteux de bonnes nouvelles, moi, n'eſt-il pas vrai ?

LISETTE.

Hé, de par tous les diantres, acheve donc de la dire ta bonne nouvelle. Eſt-ce un parti avantageux enfin ?

LUCAS.

Oh ! pour ſti-là je vous en répons. Hé pargué, tenez, vela Monſieur, qu'il vous le diſe lui-même.



## SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE, LUCAS, M. BERNARD.

M. BERNARD.

OH, c'eſt vous que je cherche, Angélique. J'allois monter à votre appartement, & je ſuis bien-aiſe de vous rencontrer ici.

ANGELIQUE.

Souhaitez-vous quelque choſe de moi ?

M. BERNARD.

Oui, depuis le ſouper on m'a appris des choſes

qui ont achevé de me faire prendre des résolutions dont vous serez bien-aise, & j'ai de bonnes nouvelles à vous dire.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

M. BERNARD.

On vous demande en mariage.

ANGELIQUE.

On m'a déja demandée tant de fois inutilement, que cette nouvelle n'est pour moi ni surprenante ni agréable.

LISETTE.

Oh, cette fois-ci ne sera pas comme les autres, & de la maniere dont Monsieur parle, je vois bien qu'il a de bonnes intentions.

M. BERNARD.

Les meilleures du monde, Lisette. Tu sçais bien combien de soins j'ai pris pour son éducation.

LISETTE.

Cela est vrai.

ANGELIQUE.

Je vous en suis bien redevable.

M. BERNARD.

Depuis la mort de ses parens je n'ai épargné aucune chose pour la rendre une personne accomplie.

LISETTE.

Et vous avez très-bien réussi.

M. BERNARD.

Il me semble qu'il ne manque plus à l'accomplissement de mon ouvrage, que de la voir heureusement mariée.

LISETTE.

Vous avez raison, il faut un bon mari pour couronner l'œuvre.

M. BERNARD.

J'ai peut-être, selon son gré, un peu trop différé de le faire; & entre nous, Lisette, elle en a murmuré quelquefois.

ANGELIQUE.

Moi, Monsieur?

LISETTE.

Oh, pour cela oui, je vous l'avoue, nous en murmurions tout à l'heure encore.

ANGELIQUE.

Tu perds l'esprit, Lisette.

LISETTE.

Vous rougissez? voilà une pudeur bien placée! Hé, allez, allez, en fait de mariage les honnêtes filles ont toûjours plus d'impatience que les autres.

M. BERNARD.

Elle n'aura rien perdu pour attendre.

LISETTE.

Ses interêts sont bien entre vos mains.

M. BERNARD.

Aujourd'hui tout me détermine à la marier incessamment, & j'ai été averti de bonne part qu'on forme des desseins contre son honneur.

ANGELIQUE.

Hé! quels desseins, Monsieur?

M. BERNARD.

On veut vous enlever l'une & l'autre.

ANGELIQUE.

Nous enlever!

M. BERNARD.

Oui, mais ...

LISETTE.

Au remede, Monſieur, vîte, au remede, on ne peut trop ſe hâter de mettre l'honneur des filles à couvert des mauvaiſes intentions des hommes.

M. BERNARD.

C'eſt auſſi le parti que je prens.

LISETTE.

Vous êtes un homme de bon eſprit.

M. BERNARD.

Et pour la dérober aux perſécutions & aux pourſuites d'une foule de prétendans qui ne lui conviennent point, j'ai réſolu dès demain d'en faire ma femme, & j'ai pris pour cela ...

ANGELIQUE.

Comment, Monſieur?

LISETTE, *bas.*

Mes conjectures n'étoient pas fauſſes.

M. BERNARD.

Plait-il?

ANGELIQUE.

Vous avez fait deſſein, dites-vous?

M. BERNARD.

De vous épouſer, dès demain, moi-même, & d'ôter ainſi tout eſpoir...

LISETTE, *bas.*

Oh, ſi cela eſt comme cela, qu'il nous laiſſe enlever, cela vaut beaucoup mieux.

M. BERNARD.

Qu'avez-vous? vous voilà toute je ne ſçais comment?

ANGELIQUE.

Je me trouve mal, Monsieur. Viens auprès de moi, Lisette.

LISETTE.

Madame, Madame, holà donc! Madame.

M. BERNARD.

Ouais, voilà un mal qui lui prend bien brusquement.

LISETTE.

Il ne faut pas que cela vous étonne, Monsieur, elle est si fort outrée des mauvais desseins que l'on fait contre elle, que le moins qu'elle puisse faire, c'est de s'évanouir; je crois que j'en mourrois, moi, si j'étois à sa place.

M. BERNARD.

Oh bien, bien, cela ne sera rien: qu'elle prenne un peu de repos, je mettrai bon ordre à ce qui la chagrine.

LISETTE, *bas.*

Hom, quel ordre, quel ordre! nous y mettrons un contre-ordre, nous autres.



*SCENE VII.*

M. BERNARD, LUCAS.

M. BERNARD.

ICi, Lucas. Tu as un gros bon sens que j'ai toujours trouvé admirable.

LUCAS.

Mon bon ſens & moi, je ſommes à votre ſarvice.

M. BERNARD.

Que penſes-tu de l'évanouiſſement d'Angélique ?

LUCAS.

Morgué, je penſe qu'alle ne vous aime point, voyez-vous ; alle ſeroit bien-aiſe d'être mariée, mais alle eſt fâchée que ce ſoit avec vous.

M. BERNARD.

Elle n'en épouſera pourtant point d'autre.

LUCAS.

Acoutez, Monſieur, ne jurons de rian, & défions-nous de tout, il ſe mitonne queuque manigance, à quoi il faut prendre garde.

M. BERNARD.

Mais eſt-tu bien ſûr de ce que tu m'as dit?

LUCAS.

J'en ſis, margué, plus ſûr que je ne ſis ſûr qui étoit mon pere. Ne vous ai-je pas dit que votre Jardinier va tous les ſoirs au bout de la Sauſſaye, qu'a-t-il affaire là ce Jardinier ? Il vient un grand homme à cheval.

M. BERNARD.

Tous les ſoirs, auſſi ?

LUCAS.

Il y étoit il n'y a pas une bonne heure: Le Jardinier & ly ſe promenont, ils parlont, ils geſticulont, ils ſe tourmentont, & puis ils ſe ſéparont: le Monſieur à cheval galope d'un côté, & le Jardinier trotte de l'autre. Morgué, qu'eſt-ce que cela ſignifie?

M. BERNARD.

Tu as raiſon, il y a là-deſſous quelque choſe.

LUCAS.

S'il y a queuque choſe ? je vous en répons ; mais ce n'eſt pas tout. Maturine, la ſervante des trois Rois, dit qu'ils avons cheuz eux du depuis quatre jours, trois ou quatre Monſieux que votre Jardinier connoît itou, ils ſoupiont tout à l'heure enſemble, & ils parliont de vous, de Mademoiſelle Angélique ; ils diſiont qu'il la falloit ôter de vos pattes, & qu'ils la mettriont dans les pattes d'un autre. Que ſçais-je, moi ? Mais bref, tant y a, ce ſont vos affaires.

M. BERNARD.

Et le peintre, ſur quoi le ſoupçonnes-tu d'être de la partie ?

LUCAS.

Sur quoi ? Sur ce que le Jardinier & ly ſont bons amis ; puiſqu'ils s'aimont tant, ils ne valont pas mieux l'un que l'autre.

M. BERNARD.

Cela pourroit être ; il faut que j'approfondiſſe cette affaire.

LUCAS.

Et quand vous aurez approfondi, que ferez-vous ?

M. BERNARD.

Je les chaſſerai.

LUCAS.

Hé, morgué, chaſſez-les ſans approfondiſſement. Faut-il tant de façon ? Je ſommes cheux vous, j'y avons deux filles, vous aimez l'une, vous

voulez que j'aime l'autre, je le veux bian, moi, pour vous faire plaisir, tout coup vaille. Acoutez, mettons tout le monde dehors, & ne demeurons que nous quatre, je ne ferons jaloux de parsonne, & je varrons beau jeu, ne vous boutez pas en peine.

M. BERNARD.

Je veux avant toutes choses pénétrer ce mystere, te dis-je: Je vais faire un tour dans le village, & tâcher de sçavoir qui sont ces gens qui logent aux trois Rois.

LUCAS.

Vous ne sçaurez que ce que je vous ai dit.

M. BERNARD.

Pour toi, quand je serai dehors, prens soin de bien roder par-tout, & d'observer exactement ce qui se passera dans le logis.

LUCAS.

Vela qui est bien, vous n'avez qu'à dire.

M. BERNARD.

Le Jardinier est-il rentré?

LUCAS.

Il faut bien qu'il le soit, car vela lui-même.



## SCENE VIII.

M. BERNARD, L'OLIVE, LUCAS.

M. BERNARD.

APprochez, Monsieur le maraud, approchez.

L'OLIVE.

Avez-vous quelque ordre à me donner, Monſieur? me voilà prêt à vous obéir.

M. BERNARD.

D'où venez-vous à l'heure qu'il eſt, coquin que vous êtes?

L'OLIVE.

Je viens d'ici près, Monſieur.

M. BERNARD.

Vous êtes un pendard.

L'OLIVE.

Monſieur.

M. BERNARD.

Un fripon.

L'OLIVE.

Monſieur.

M. BERNARD.

Un yvrogne qui ne bougez du cabaret.

L'OLIVE.

Ah, Monſieur! demandez, je n'y ai pas mis les pieds depuis que j'ai l'honneur d'être à votre ſervice.

M. BERNARD.

Tu n'y a pas mis les pieds, infame? qui ſont ces gens avec qui tu viens de ſouper?

L'OLIVE.

Oh! pour cela oui, Monſieur, je vous l'avoue, ce ſont de mes amis, des gens de qualité.

M. BERNARD.

Des gens de qualité de tes amis!

L'OLIVE.

Oui, Monſieur, ils auront l'honneur de vous

venir faire la révérence pour voir vos parterres, vos potagers, vos espaliers, vos palissades; ce sont des illustres, des Jardiniers de la Cour qui voyagent par curiosité.

(*M. Bernard lui donne des coups de bâton.*)

Ah, ah, ah, Monsieur.

M. BERNARD.

Tiens, porte cela de ma part à tes Jardiniers de la Cour.

## SCENE IX.

LUCAS, L'OLIVE.

LUCAS.

AH, ah, ah, palsanguė, cela est tout-à-fait drôle! A qui en a-t-il donc de vous rosser comme ça, sans dire gare? queu caprice est-ça, Monsieur le Jardinier?

L'OLIVE.

Parbleu, je ne sçais pas: mais je l'envérrois au Diable, avec ses caprices.

LUCAS.

Est-ce que vous prénez ça sérieusement? Il ne vous a baillé que queuques coups de bâton, vela une belle bagatelle, ce sont de petites himeurs qui l'y prenont comme ça parfois, & il faut un peu excuser les défauts des parsonnes.

L'OLIVE.

Maugrebleu de ses défauts. Mais baste, j'ai aussi

des défauts à peu près pareils; & si les siens le reprennent encore, les miens me prendront à coup sûr, & nos défauts auront querelle ensemble.

LUCAS.

Vous jouez de malheur d'être tombé le premier sous sa patte. Il a du chagrin, il est amoureux.

L'OLIVE.

Lui amoureux? & de qui amoureux?

LUCAS.

De Mademoiselle Angélique.

L'OLIVE.

Et depuis quand?

LUCAS.

Pargué, depuis toûjours: mais il ne lui a dit que depuis tout à l'heure.

L'OLIVE.

Hé bien?

LUCAS.

Hé bien? ne jasez point, au moins.

L'OLIVE.

Non, non, ne craignez rien.

LUCAS.

Il ne la veut marier avec parsonne, parce qu'il veut qu'alle se marie avec ly: mais elle ne l'aime pas.

L'OLIVE.

Non?

LUCAS.

Non voirement, c'est ce qui le met de mauvaise himeur. Il la battroit si alle étoit sa femme; en attendant qu'alle la devienne, afin que les coups qu'alle merite ne soyons pas perdus, il les

baille au premier venu, c'eſt ſa magniere. Oh pour ça, c'eſt un plaiſant homme.

L'OLIVE.

Je ne trouve point cela plaiſant, moi, & je n'ai que faire...

LUCAS.

Acoutez, pour les coups de bâton d'aujourd'hui, vous pourriais bian y avoir un tantinet votre part, à ce que je m'imagine.

L'OLIVE.

Comment donc?

LUCAS.

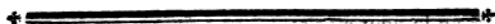
Allons, allons, boutez la main à la conſcience, je dis tout ce que je ſçais: vos bons amis les Jardiniers de la Cour, hem?

L'OLIVE.

Hé bien?

LUCAS.

Ce ſont eux qui vous avont procuré cette aubeine-là, je vous conſeille de les en remercier. Sarviteur, Monſieur le Jardinier.



## SCENE X.

L'OLIVE *ſeul.*

VOilà un marouſle qui ſe moque de moi. La mine eſt éventée, quel parti prendre? Il n'y a point à balancer.



## SCENE XI.

### DORANTE, L'OLIVE.

DORANTE.

TRouverai-je l'occasion de me déclarer? & quand je l'aurai trouvée, aurai-je assez de bonheur pour persuader Angélique?

L'OLIVE.

Ma foi, Monsieur, il faut vous dépêcher de le faire, si vous voulez y réussir.

DORANTE.

Ah! te voilà, mon pauvre l'Olive?

L'OLIVE.

N'êtes-vous point las de ce déguisement, Monsieur? N'est-il pas tems que vous cessiez d'être Peintre, & que vous redeveniez ce que vous êtes?

DORANTE.

Hé, paix, paix, l'Olive. As-tu résolu de tout perdre?

L'OLIVE.

Hé, morbleu, tout est déja perdu. Monsieur Bernard vient de me donner cent coups de bâton, afin que vous le sçachiez.

DORANTE.

A toi?

L'OLIVE.

A moi-même.

DORANTE.

Hé paix, paix. Parlons bas.

L'OLIVE.

On ne nous écoute point.

DORANTE.

Il n'importe. Et pourquoi t'a-t'il mal-traité ?

L'OLIVE.

Il faut qu'il ſoupçonne quelque choſe, ou que ce ſoit par maniere de converſation. Son gros coquin de Fermier dit que c'eſt ſa coutume, pour ſe déſennuyer il roſſe tantôt l'un tantôt l'autre: votre tour viendra peut-être, c'eſt ce qui me conſole. Mais Monſieur, j'ai bien autre choſe à vous apprendre.

DORANTE.

Quoi?

L'OLIVE.

Vous ne regardez ce Monſieur Bernard que comme le Tuteur d'Angélique ?

DORANTE.

Hé bien?

L'OLIVE.

Il eſt votre rival, je vous en avertis.

DORANTE.

Mon rival! Que me dis-tu là?

L'OLIVE.

Ne vous alarmez point, Angélique le hait en perfection; & la crainte qu'elle a d'être à lui, la déterminera plus facilement à ſe donner à vous.

DORANTE.

Ah! mon pauvre l'Olive, je tremble à lui découvrir qui je ſuis, ce que je ſens pour elle; & je crains

crains qu'elle ne s'effarouche en apprenant le dessein que j'ai formé.

L'OLIVE.

Qu'elle ne s'effarouche ! la crainte est bonne. Hé ! allez, allez, Monsieur, les filles d'aujourd'hui sont des animaux bien apprivoisés; elles ne s'effarouchent point qu'on les aime, & nous vivons dans un siecle fort aguerri.

DORANTE.

Non, l'Olive, attendons pour me déclarer que le Chevalier d'Artimon son oncle soit arrivé. Si j'en crois la lettre que son valet de chambre m'a rendue hier au soir, il ne doit pas tarder.

L'OLIVE.

Il ne doit pas tarder ? Mais il tardera peut-être ; croyez-moi, Monsieur, il y a quatre ou cinq de mes camarades dans le village qui n'attendent que vos ordres pour entrer en action. Vous attendez, vous, le consentement de votre Maîtresse, il faut le demander pour l'obtenir.

DORANTE.

Mais enfin ?

L'OLIVE.

Mais enfin, il faut venir au fait, & tout au plus vîte, nous n'avons point de temps à perdre. Nous travaillons ici depuis quinze jours l'un & l'autre, moi à gâter le jardin de Monsieur Bernard, & vous à défigurer ses plafonds & ses cheminées ; car vous êtes un très-mauvais Peintre, & je ne suis pas bon jardinier, moi, sans contredit. La fourberie sera découverte avant terme, si nous ne nous hâtons d'en profiter. Voici la suivante,

laissez-moi un peu causer avec elle, j'irai dans un moment vous rendre compte de la conversation.

DORANTE.

Ne lui donne point trop à connoître...

L'OLIVE.

Laissez-moi faire, je ne gâterai rien.

## SCENE XII.

L'OLIVE, LISETTE.

LISETTE.

IL faut absolument que je démêle ce que je soupçonne. Monsieur Bernard, Monsieur Bernard, votre extravagante passion nous fera faire quelque extravagance.

L'OLIVE.

Je suis votre très-humble serviteur, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Je suis votre servante, Monsieur le Jardinier.

L'OLIVE.

Vous me semblez avoir l'esprit occupé de quelque affaire importante, Mademoiselle Lisette?

LISETTE.

Oui, j'ai quelque chose en mouvement dans la cervelle, je vous l'avoue.

L'OLIVE.

J'ai aussi la tête embarrassée de quelques petites bagatelles.

LISETTE.

Ne pourroit-on point ſçavoir le ſujet de votre embarras?

L'OLIVE.

Refuſeriez-vous de m'apprendre la cauſe de votre mouvement?

LISETTE.

C'eſt notre Monſieur Bernard qui me chagrine.

L'OLIVE.

Cela eſt heureux, c'eſt auſſi lui à qui j'en veux juſtement.

LISETTE.

Il forme de petits projets que je renverſerai, s'il m'eſt poſſible.

L'OLIVE.

Il m'a donné quelques coups de bâton, dont j'eſpére que je mourrai quitte.

LISETTE.

Il vous a donné des coups de bâton, Monſieur?

L'OLIVE.

Oui, Mademoiſelle, je ne ſuis pas glorieux, comme vous voyez.

LISETTE.

Vous n'êtes pas glorieux: mais vous êtes vindicatif, peut-être?

L'OLIVE.

Oh! pour cela oui, comme tous les diables: Et s'il ne tient, pour vous le perſuader, qu'à faire piece à Monſieur Bernard, vous n'avez qu'à parler, je ſuis votre homme.

LISETTE.

Si l'on pouvoit vous confier un ſecret?

L'OLIVE.

Pour gage de ma discrétion, je vous en confierois un autre.

LISETTE.

Je m'intéresse pour une petite personne qui mérite bien que l'on fasse quelque chose pour elle.

L'OLIVE.

Je rends service à un honnête homme qui n'est pas ingrat de ce qu'on fait pour lui.

LISETTE.

Ah, je vous entens.

L'OLIVE.

Comment?

LISETTE.

Regardez-moi un peu en face.

L'OLIVE.

Ma physionomie vous plait-elle?

LISETTE.

Vous n'êtes pas Jardinier, Monsieur le Jardinier.

L'OLIVE.

Vous devinez la moitié des choses.

LISETTE.

Et le Peintre n'est pas Peintre, sur ma parole.

L'OLIVE.

Vous sçavez tout mon secret, dites-moi le vôtre.

LISETTE.

N'avez-vous pas l'esprit de le deviner?

L'OLIVE.

Oh que sifait. La petite personne pour qui vous vous intéressez, est Angélique?

LISETTE.

Justement.

L'OLIVE.

Elle est amoureuse de quelqu'un?

LISETTE.

Non pas encore: mais elle hait Monsieur Bernard.

L'OLIVE.

C'est une grande disposition pour en aimer un autre.

LISETTE.

Ce Monsieur Bernard veut l'épouser malgré qu'elle en ait.

L'OLIVE.

Voilà d'heureuses conjonctures; & si vous voulez lui faire entendre que le Peintre est mon maître, homme de condition, amoureux d'elle à la folie.

LISETTE.

Hé bien?

L'OLIVE.

Je crois que nous n'aurions pas de peine à faire ce mariage-là, qu'en dis-tu?

LISETTE.

Il s'en fait de plus difficiles.

L'OLIVE.

N'est-il pas vrai? Et le nôtre ne sera pas malaisé à conclure, je pense.

LISETTE.

Oh que non, quand les parties sont une fois d'accord, les affaires sont bien-tôt terminées.

L'OLIVE.

Touche donc là. Sans façon, ma chere. Ce sont de bonnes filles que ces Lisettes, je n'en ai jamais trouvé qui n'ayent dit, oui.

LISETTE.

Voici Angélique, va chercher ton maître, & l'amene ici; il ne faut point que les choses languissent.

L'OLIVE.

J'y cours, & je te le livre tout à l'heure. Ah! qu'on est heureux en amour de trouver des filles si expéditives!

---

## SCENE XIII.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Pourquoi me laisses-tu seule, Lisette? Dans l'accablement où je suis, tu m'abandonnes à mes chagrins. & depuis que tu es sortie de ma chambre j'ai fait les plus cruelles réflexions.

LISETTE.

Et je viens de faire, moi, la rencontre la plus heureuse.

ANGELIQUE.

Tu causois avec le Jardinier: que te disoit-il?

LISETTE.

Vivat, Madame, la fortune & l'amour sont pour la jeunesse, & le Tuteur est pris pour dupe.

ANGELIQUE.

Comment?

LISETTE.

Je m'en étois toûjours bien doutée, que le Peintre étoit un faux Peintre.

ANGELIQUE.

En as-tu quelque certitude?

LISETTE.

C'est un de vos amans, qui s'est déguisé pour s'introduire auprès de vous.

ANGELIQUE.

Que me dis-tu?

LISETTE.

Je vous dis vrai.

ANGELIQUE.

Un de mes amans! Il y a quinze jours qu'il est ici, il ne m'a point encore parlé. Qu'il est indolent, ou timide! Et dans l'extrêmité où je me trouve, que j'ai peu de secours à attendre d'une tendresse comme la sienne.

LISETTE.

Oui, vous aimez la vivacité dans un amant, vous avez le goût bon; & le Peintre en aura, ne vous mettez pas en peine. Le voici.



## SCENE XIV.

DORANTE, L'OLIVE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AH! Lisette, que sa présence me cause de trouble! je n'ai jamais senti ce que je sens.

LISETTE.

Ce sont les effets de la sympathie. Allons, mort de ma vie, il ne faut pas être rebelle à la destinée.

L'OLIVE.

Hé, allons donc, Monsieur, ferme, courage.

DORANTE.

Je tremble, l'Olive.

L'OLIVE.

Ira-t'il?

LISETTE.

Il n'ose vous aborder.

ANGELIQUE.

Qu'osera-t'il donc entreprendre, pour me prouver l'amour que tu me dis qu'il a pour moi?

DORANTE.

J'oserai tout, belle Angélique, si vous souffrez que je vous aime, & si vous me permettez d'espérer.

L'OLIVE.

Ah! le voilà en mouvement, Dieu merci.

DORANTE.

Je ne vous adore, il est vrai, que depuis deux mois, parce qu'il n'y a que deux mois que j'eus le bonheur de vous voir pour la premiere fois de ma vie. J'ai fait parler à votre Tuteur, ma mere elle-même...

LISETTE.

Madame, c'est le Marquis dont nous parlions encore aujourd'hui. Oh, par ma foi, Monsieur Bernard, nous nous marierons; mais vous ne signerez point au Contrat.

DORANTE.

Oui, c'est moi, charmante Angélique, qui brûle d'unir ma destinée à la vôtre.

ANGELIQUE.

Si vous êtes le Marquis, Monsieur, j'ai reçu tant de témoignages de tendresse de Madame votre mere, quand elle vint ici...

L'OLIVE.

Je me donne au diable, Madame sa mere est aussi folle de vous que le fils, c'est beaucoup.

LISETTE.

Ah! Madame, par reconnoissance pour l'une, vous ne pouvez vous dispenser d'aimer l'autre.

DORANTE.

Je ne demande point, adorable Angélique, que pour vous délivrer des persécutions d'un Tuteur bizarre, vous vous jettiez aveuglément entre mes bras, moins par tendresse, peut être, que par désespoir; c'est l'amour qui me fait faire le personnage que je fais ici: mais l'aveu de votre famille l'autorisera sans doute. Votre oncle le Chevalier...

LISETTE.

Hé vîte, hé vîte, éloignez-vous, j'entens tousser de loin ce gros coquin de Lucas; il vient de ce côté-ci, peut-être, il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble.

ANGELIQUE.

Ah, Lisette!

L'OLIVE.

Sauvons-nous, Monsieur.

DORANTE.

Un mot, avant que je vous quitte.

ANGELIQUE.

Que voulez-vous que je vous dise?

LISETTE.

Hé, retirez-vous, la nuit s'avance à grands pas: quand elle sera tout-à-fait obscure, revenez ici dans le même endroit, vous nous y trouverez l'une & l'autre.

DORANTE.

Que je vais attendre ce moment avec impatience!

L'OLIVE.

Nous voyagerons, Monsieur, apparemment; & la partie sera quarrée; elles sont à nous, sur ma parole.



## SCENE XV.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

HÉ bien, que dites-vous de tout ceci? Votre cœur est plus agité que le mien, je gage.

ANGELIQUE.

Mon cœur est agité, je te l'avoue, & mon esprit embarrassé.

LISETTE.

Il faut pourtant se hâter de prendre parti; & voici une aventure qu'il faut brusquer, si vous voulez la conduire à bonne fin.

ANGELIQUE.

Mais comment la finir sans consentir à un enlévement?

LISETTE.

Ce ne sera pas un enlévement, le Ciel nous en préserve. Il faudra faire la chose par maniere de promenade.

ANGELIQUE.

Mais la médisance...

LISETTE.

Bon, bon, c'est une bonne carogne, que la médisance, elle est elle-même si fort décriée, que personne ne s'embarrasse de ce qu'elle peut dire.

ANGELIQUE.

Quel éclat feroit mon Tuteur!

## SCENE XVI.

ANGELIQUE, LISETTE, M. BERNARD, LUCAS.

M. BERNARD.

Qui va là ?

LISETTE.

Le voilà, Madame, nous sommes perdues.

ANGELIQUE.

Crois-tu qu'il nous ait écoutées ?

M. BERNARD.

Qui va là, encore une fois ?

LUCAS, *entrant de l'autre côté du Théâtre.*

Palsangué, qui va là toi-même ?

M. BERNARD.

Lucas ?

LUCAS.

Monsieur ?

M. BERNARD.

Est-ce toi ?

LUCAS.

Hé, voirement oui, qui pourroit-ce être ? Vous m'avez baillé ordre de roder par-tout ; & je rode, comme vous voyez, mais je ne trouve rian.

LISETTE.

Nous avons bien fait de les renvoyer.

ANGELIQUE.

La nuit devient fort noire, ils vont venir: comment ferons-nous?

M. BERNARD.

Hem, que murmures-tu là entre tes dents?

LUCAS.

Tatigué, comme vous vous gaussez! c'est vous qui jasez tout seul, je pense.

M. BERNARD.

Tu rêves, je n'ai pas parlé.

LUCAS.

Tout de bon?

M. BERNARD.

Non vraiment.

LUCAS.

Oh bian, morgué, je sommes donc ici plus de deux; il y a de la trahison, prenons garde à nous.

LISETTE.

Il faut les éviter, sauvons-nous.

LUCAS.

Morgué, je tiens queuque chose que je ne laisserai pas aller.

ANGELIQUE.

Doucement, Lucas.

M. BERNARD.

Je pense que c'est la voix d'Angélique.

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui me promene avec Lisette.

M. BERNARD.

Ah, ah!

LUCAS.

Les mâles se sont envolés Monsieu, je n'avons déniché que les feme les.

M. BERNARD.

Vous êtes aujourd'hui bien tard dans le jardin?

LISETTE.

Pour dissiper un grand mal de tête qui lui est resté de son évanouissement de tantôt, je lui ai conseillé de faire un tour de promenade.

M. BERNARD.

C'est fort bien fait: mais l'heure de la promenade est un peu passée, l'humidité de la nuit pourroit vous incommoder, rentrons.

ANGELIQUE.

L'air me fait du bien, au contraire; & je continurai, s'il vous plait, de me promener avec Lisette.

M. BERNARD.

Non, non, puisque vous voulez vous promener, je ne vous quitterai point, je suis ce soir aussi dans le goût de la promenade; allons, venez.

ANGELIQUE.

Lisette?

LISETTE.

On trouvera moyen de s'en débarrasser.

LUCAS.

Où êtes-vous donc, Mademoiselle Lisette, que je nous promenions itou par ensemble?



## SCENE XVII.

DORANTE, L'OLIVE.

DORANTE.

L'Olive ?

L'OLIVE.

Monsieur.

DORANTE.

N'as-tu point entendu marcher, ce sont elles, sans doute.

L'OLIVE.

Non, Monsieur, je n'ai rien entendu, il n'y a encore personne, nous revenons de trop bonne heure, & quoique la nuit soit des plus obscures, elle ne l'est point assez à ma fantaisie.

DORANTE.

Que veux-tu ? les momens me durent des siecles, absent d'Angélique, & je ne puis me rendre trop tôt dans un lieu où elle doit être, où je lui ai parlé de mon amour pour la premiere fois, & où j'espére la trouver sensible à ce que je souffre pour elle.

L'OLIVE.

Cela est bien tendre : mais, dites-moi un peu, Monsieur, si par aventure les belles consentent au voyage, cette affaire-ci me paroît d'une nature à mériter que la justice s'en mêle.

DORANTE.

Cela peut arriver : elle s'en mêlera sans doute.

L'OLIVE.

Tant pis, je voudrois bien que cela se fit sans elle.

DORANTE.

Pourquoi ?

L'OLIVE.

Elle est tracassiere, la Justice, elle fera des informations, des poursuites.

DORANTE.

Nous nous tirerons bien d'affaires, cela s'accommodera.

L'OLIVE.

Oui, cela s'accommodera pour vous, mais je serai peut-être pendu par accommodement, moi : ce sera un des articles. Ce Monsieur Bernard m'en veut diablement.

DORANTE.

Je te répons de tout, ne te mets pas en peine. Angélique ne vient pas encore !

L'OLIVE.

Elle ne viendra peut-être pas, Monsieur. Si c'étoit une baie qu'elle vous eut donnée ?

DORANTE.

Paix, paix, j'entens quelqu'un.



## SCENE XVIII.

DORANTE, L'OLIVE, ANGELIQUE, LISETTE, M. BERNARD, LUCAS.

ANGELIQUE, *en rentrant dans le fond du Théâtre.*

Nous revenons insensiblement au même endroit où vous nous avez trouvées.

DORANTE.

La voici, l'Olive.

M. BERNARD.

Cette allée sombre vous plait apparemment mieux qu'une autre ?

DORANTE.

L'Olive ?

L'OLIVE.

Oui, c'est elle ; vous avez raison ; mais elle est en compagnie ; retirons-nous, Monsieur, la place est prise.

(*Angélique s'avance d'un côté avec Monsieur Bernard, qui la tient sous le bras, & Lisette de l'autre côté s'avance de même avec Lucas ; de maniere que Dorante & l'Olive, qui continuent de parler, se trouvent au milieu d'elles, & Monsieur Bernard & Lucas dans les deux côtés du Théâtre.*)

M. BERNARD.

Mais, mignone, n'êtes-vous point lasse de vous

promener, & ne ferions-nous point mieux dans la maifon?

ANGELIQUE.

Vous ne vous plaifez qu'à me contraindre.

LISETTE.

Elle a raifon : un peu de complaifance une fois en votre vie ; Y-a-t'il du mal à fe promener ?

*(Ici Lifette en approchant de l'Olive qu'elle ne voit point, étend fa main, & le prend par le collet, & dans le même tems Angélique rencontre la main de Dorante, qu'elle prend.)*

L'OLIVE, *à voix très-baffe.*

Je fuis pris, Monfieur.

DORANTE.

Et moi auffi.

LISETTE.

Eft-ce toi ?

L'OLIVE.

Moi-même.

LISETTE.

Paix.

ANGELIQUE.

Ne faites point de bruit.

M. BERNARD.

Hem ? Comment ? Quoi ? Que dites-vous ?

ANGELIQUE.

Je dis, Monfieur, que fi vous voulez rentrer abfolument, nous acheverons, Lifette & moi, notre caprice de promenade.

M. BERNARD.

Non, je ne fuis point preffé, mignonne, & je ne rentrerai qu'avec vous.

ANGELIQUE.

Quelle peine!

LISETTE.

Va te coucher, Lucas, & emmene Monſieur.

LUCAS.

Oh non, tatigué, je ne m'irai coucher qu'avec toi.

LISETTE.

Avec moi! parle donc, hé, marouſle?

M. BERNARD.

Mais, mignonne, cette paſſion de vous promener ainſi toute la nuit me paroît bien nouvelle & bien extraordinaire, j'ai peine à croire qu'elle ſoit ſans fondement, je vous l'avoue.

ANGELIQUE.

Et moi, Monſieur, je vous avoue naturellement que vous croyez juſte Ce Peintre que vous avez ici depuis quinze jours...

DORANTE.

Ah! Madame, vous me perdez.

M. BERNARD.

Hé bien, ce Peintre, qu'a-t'il fait?

ANGELIQUE.

Il a eu aujourd'hui l'audace de me dire qu'il eſt amoureux de moi.

LUCAS.

Morgué, je vous l'avois bian dit, Monſieur, que le Jardinier & ly c'étoient deux frippons.

ANGELIQUE.

Je ſuis bien malheureuſe, ma pauvre Liſette, d'être expoſée...

LISETTE.

Hem, que vous êtes bonne, Madame ! C'est par ordre de Monsieur que tout cela se fait, il veut nous éprouver, & cela n'est ni beau ni honnête de soupçonner ainsi de pauvres innocentes comme nous, & de faire sonder notre pudeur par un Peintre & par un maraud de Jardinier.

L'OLIVE.

Hom, masque.

M. BERNARD.

Quoi, le Peintre & le Jardinier ?

ANGELIQUE.

Ils ont eu la hardiesse de nous demander à Lisette & à moi un rendez-vous cette nuit.

M. BERNARD.

Un rendez-vous !

LISETTE.

Oui vraiment, un rendez-vous, & nous avons eu la foiblesse de leur accorder la chose, Monsieur.

M. BERNARD.

Vous leur avez donné le rendez-vous ?

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur.

M. BERNARD.

Comment, oui ?

LISETTE.

Que voulez-vous ? Les filles sont curieuses ; on est bien-aise de voir jusqu'où des coquins comme cela pousseront les choses. Voici l'heure à peu près, Monsieur, si vous vouliez nous irions par curiosité encore.

M. BERNARD.

Qu'est-ce à dire par curiosité?

LUCAS.

Tatigué, que cette Lisette est curieuse, je n'aime pas ça.

ANGELIQUE.

Pour moi, Monsieur, je ne veux pas être la dupe de cette affaire, s'il vous plait; je démêlerai l'aventure, & vous me vengerez de ces insolens.

LISETTE.

Mort de ma vie, il les faut faire expirer sous le bâton, Madame.

L'OLIVE.

Si tu ne me laisses aller, je crierai.

ANGELIQUE.

Ou je sçaurai bien me venger de vous, s'il est vrai, comme je le pense, que ce soit vous qui, par soupçon de ma conduite, me fassiez faire cette mauvaise plaisanterie.

M. BERNARD.

Moi? je ne sçais ce que c'est, je vous jure.

LUCAS.

Ni moi non plus, la peste m'étouffe.

ANGELIQUE.

Voulez-vous me le bien parsuader?

M. BERNARD.

Oh! de tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Le rendez-vous est au coin du parterre, sous ces marronniers d'Inde, il faut que vous y alliez à ma place.

M. BERNARD.

Oui, j'irai, je vous en répons.

ANGELIQUE.

Et nous irons tout de ce pas, Lisette & moi, nous cacher derriere la palissade pour entendre la conversation, & sçavoir ce que nous devons croire.

M. BERNARD.

Oh, je le veux bien, vous me rendrez justice.

LISETTE.

Il faut donc que Lucas prenne aussi ma place, Madame?

LUCAS.

Volontiers, morgué, que ça sera drôle?

M. BERNARD.

Ne perdons point de tems. Allons, viens, Lucas.

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, ce n'est point ainsi qu'il y faut aller.

M. BERNARD.

Comment donc?

ANGELIQUE.

Il faut prendre des habits de femmes pour les mieux tromper.

M. BERNARD.

Qu'en avons-nous à faire? on n'y voit goutte.

LUCAS.

On n'y voit goutte; mais on tâte, Monsieur. Ça est bian pensé des habits de femmes!

M. BERNARD.

Hé bien, soit, voyons la fin de tout cela.

ANGELIQUE.

Vous trouverez un déshabillé pour vous, & une coëffure sur ma toilette.

LISETTE.

Et pour l'ajustement de Lucas, vous le prendrez dans ma garderobe.

LUCAS.

Pargué, je n'avons pas besoin de tant de parure.

ANGELIQUE.

Allez vîte, & revenez de même.

LUCAS.

Ne vous boutez pas en peine, je serons bientôt fagotés. Morgué, que j'allons rire.

---

## SCENE XIX.

ANGELIQUE, DORANTE, LISETTE, L'OLIVE.

LISETTE.

MAintenant, Monsieur le Jardinier...

L'OLIVE.

La peste! que tu as la serre bonne!

ANGELIQUE.

Je ne tiens pas mal aussi ce qui me tombe en partage; & quelques efforts que vous ayez fait pour m'échapper...

DORANTE.

Je fais tout mon bonheur d'être auprès de vous: mais le commencement de votre conversation...

L'OLIVE.

Je me donne au diable, j'ai eu belle peur; j'ai cru d'abord que vous étiez traîtresse, Madame.

ANGELIQUE.

Cette conversation s'est terminée plus heureusement que vous ne pensiez.

DORANTE.

Elle vous a débarrassée de vos surveillans; nous sommes seuls, charmante Angélique, quelles résolutions sont les vôtres?

ANGELIQUE.

Que vous alliez tout au plus vîte au rendez-vous que l'on vient de vous procurer.

DORANTE.

Ah! de grace, parlons sérieusement, je vous prie.

LISETTE.

On vous parle sérieusement aussi, il faut y aller.

L'OLIVE.

Pour moi, je ne demande pas mieux.

DORANTE.

Adorable Angélique, profitons d'une occasion si favorable: il s'agit de me désespérer, ou de vous déterminer à une fuite.

ANGELIQUE.

Non, pour le parti de la fuite, ne vous attendez point que je le prenne. Ménageons votre fortune & ma réputation, une affaire d'éclat perdroit l'une & l'autre: écrivez à votre famille, j'attens des nouvelles de la mienne.

DORANTE.

Et que deviendrai-je en attendant, moi, Madame?

ANGELIQUE.

Vous me dites que vous m'aimez, vous aurez le tems de me le persuader.

DORANTE.

Après ce que vous avez dit à votre Tuteur, il ne faut pas que le jour me retrouve chez lui ni dans le village.

ANGELIQUE.

Au contraire, allez au rendez-vous, vous dis-je, & trouvez les moyens de mériter sa confiance.

DORANTE.

Sa confiance, Madame !

LISETTE.

Oui, sa confiance. Vous avez de l'esprit & de l'amour, & vous ne comprenez pas ce qu'on vous conseille ?

L'OLIVE.

Il faut que j'aye plus d'esprit que mon maître assûrément ; car je comprends la chose à merveille, moi.

DORANTE.

Mais, expliquez-moi donc ?

L'OLIVE.

Je vous expliquerai tout, suivez-moi seulement.

DORANTE.

Je vous obéis aveuglément, Madame, quel prix recevrai-je de ma soumission ?

LISETTE.

Hé ! mort de ma vie, dépêchez-vous, on vous dira cela quand vous serez revenu.

## SCENE XX.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

La plaisanterie devient peut-être un peu trop forte, Lisette, & Monsieur Bernard...

LISETTE.

Hé, allez, allez, Madame, c'est un bon homme qui le mérite bien. Comment, on ne sçauroit se défaire de ce petit importun-là?

ANGELIQUE.

L'imagination du rendez-vous m'est venue bien à propos pour nous en débarrasser.

LISETTE.

Avouez que je ne vous ai pas mal secondée: nous sommes vives nous autres dans l'occasion, nos soupirans en ont tremblé.

ANGELIQUE.

Cette aventure produira des effets admirables, Lisette.

LISETTE.

Assurément. Le Tuteur convaincu de notre bonne foi, ne sera plus si défiant, & nous serons un peu moins gênées. Par ma foi, voilà une jolie maniere de guérir les soupçons d'un jaloux!

M. BERNARD ET LUCAS, *derriere le Théâtre.*

Haye, haye, haye, à l'aide.

ANGELIQUE.

J'entens du bruit, Lisette.

LISETTE.

Oui, Madame, on applique le remede, il faut lui donner le tems d'opérer : rentrons dans le logis.

M. BERNARD.

Au secours, au secours.

LUCAS.

A l'aide, à l'aide.

---

## SCENE XXI.

DORANTE, M. BERNARD, ANGELIQUE, LUCAS, LISETTE.

DORANTE.

VOus prétendez envain m'échapper, je veux vous mener moi-même à Monsieur Bernard, & le rendre témoin de votre trahison; comment! malheureuse, vous trompez un si honnête homme? ah, perfide!

M. BERNARD.

Voilà un brave garçon, je ne l'aurois pas crû.

LUCAS.

Hé! je suis tout moulu de coups, miséricorde!

L'OLIVE.

Oh! tu as beau fuir, tu ne m'echapperas pas. Trahir un si bon maître que le tien, carogne de Lisette!

LUCAS.

Oh! tatigué, tenez-vous donc. Si c'est Lisette à qui vous en voulez, je ne suis pas elle, je suis Lucas.

L'OLIVE.

Comment, Lucas?

LUCAS.

Oui, palsangué, regardez-y plutôt: Voici tout à propos de la lumiere.

---

## SCENE XXII.

DORANTE, LUCAS, M. BERNARD, MATURINE, ANGELIQUE, LISETTE, L'OLIVE.

MATURINE, *avec un flambeau.*

HÉ! quel vacarme est-ce-là? A qui en avez-vous donc? quel bruit vous faites!

DORANTE.

Lucas en habit de femme, que veut dire ceci?

LUCAS.

Ça veut dire que je croyions vous attraper, & que je sommes attrapés, nous. C'est notre Monsieu qui est la Damoiselle que vous avez si bian épouftée.

DORANTE.

Quoi, Monsieur?

M. BERNARD.

Oui, mon cher enfant, c'est moi-même.

DORANTE.

Je suis au désespoir, Monsieur, des coups de bâton...

M. BERNARD.

Ne me fais point d'excuses, je te prie, ne me fais point d'excuses. Je suis ravi d'avoir ce témoignage de ton zele & de ton affection.

DORANTE.

Monsieur...

L'OLIVE.

Si vous voulez encore quelques preuves de la mienne, Monsieur, vous n'avez qu'à dire.

M. BERNARD.

Ho! non, non, diable! Hé bien, Lucas, te voilà avec tes soupçons, tu es détrompé maintenant, dis, n'est-il pas vrai?

LUCAS.

Détrompé, non, mais je fis battu.

M. BERNARD.

Approchez. Où êtes-vous, Angélique, venez embrasser cet honnête garçon-là: Voilà la perle des domestiques. Hé bien, étois-je d'intelligence avec eux? qu'en dites-vous? vous me rendez justice à l'heure qu'il est.

ANGELIQUE.

Oh! pour cela oui, Monsieur, je vous en réponds: & voici mon oncle le Chevalier qui vient d'arriver qui vous la rendra bien davantage encore.

M. BERNARD.

Votre oncle! Et que vient-il faire ici à l'heure qu'il est?

ANGELIQUE.

Nous ne tarderons pas à l'apprendre: C'est quelque affaire pressée, apparemment.

DORANTE.

Le Chevalier me tient parole, tout va bien, l'Olive.

LUCAS.

Morgué, Monsieur, ne nous montrons pas comme ça, on se gausseroit de nous.



## SCENE XXXIII. & Derniere.

M. BERNARD, LE CHEVALIER, ANGELIQUE, DORANTE, L'OLIVE, LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

Tenez, Monsieur, c'est Monsieur Bernard à qui vous en voulez, le voilà en déshabillé de campagne.

LE CHEVALIER.

Monsieur Bernard!

M. BERNARD.

Oui, Monsieur, c'est moi-même. Il faut vous dire...

LE CHEVALIER.

Dans un tel équipage! Donnez vous le bal ici, Monsieur? Ma niece, y en a-t'il quelqu'un dans le village?

M. BERNARD.

Ce n'eſt point une maſcarade, Monſieur, je vais vous expliquer...

LISETTE.

Le pauvre homme a perdu l'eſprit depuis quelque tems, il nous le faut veiller toutes les nuits.

M. BERNARD.

Comment, inſolente?

L'OLIVE.

Il ne court encore que le jardin, mais il courra bien-tôt les champs, ſi je ne me trompe.

LE CHEVALIER.

Ah! te voilà, l'Olive?

L'OLIVE.

Vous voyez, Monſieur, chacun a ſa folie dans cette maiſon-ci: la mienne eſt d'être Jardinier.

LE CHEVALIER.

Je ſçais l'aventure.

L'OLIVE.

Et voilà auſſi une autre fou de votre connoiſſance qui s'eſt mis dans la tête...

LE CHEVALIER.

Je connois ſa folie; je viens ici pour la guérir, Et quelle figure eſt-ce encore là?

LISETTE.

C'eſt le fermier de Monſieur Bernard, qui a la même folie que ſon maître, ils ont tous deux la rage d'être femmes.

LUCAS.

Morgué, ça n'eſt pas vrai, je ne veux pas être femme, c'eſt une trop méchante engeance & j'aimerois mieux être loup-garou.

M. BERNARD.

Ouais, tout ceci commence à me déplaire, qu'est-ce donc que cela signifie?

LE CHEVALIER.

Vous êtes-là, ma niece, en bien mauvaise compagnie.

ANGELIQUE.

Je m'y déplais beaucoup, mon oncle, je vous l'avoue.

LE CHEVALIER.

Je le crois bien, ce sont les Petites-Maisons que cette maison-ci: il faut en sortir au plus vîte.

M. BERNARD.

On se moque ici de moi, je pense.

ANGELIQUE.

Pour le Peintre & le Jardinier, ce sont des especes de foux assez agreables. Si vous voulez bien, mon oncle, nous les emmenerons avec nous.

LE CHEVALIER.

Volontiers, ma niece.

L'OLIVE.

Nous divertirons ces Dames dans le voyage, Monsieur.

LE CHEVALIER.

J'ai là mon carrosse, allons; venez.

M. BERNARD.

L'on prétend ainsi malgré moi...

LE CHEVALIER.

Doucement, s'il vous plait, Monsieur Bernard, votre folie me paroit dangereuse, vous demeurerez tout seul: mais je vous ferai garder à vue,

vue, en attendant qu'on vous enferme, ou que votre bon ſens vous revienne.

M. BERNARD.

Quoi! Angélique?

ANGELIQUE.

Adieu, Monſieur, je ſuis bien fâchée de votre accident, nous vous reverrons quand vous ſerez plus ſage.

M. BERNARD.

Ma pauvre Liſette! empêche que...

LISETTE.

Juſqu'au revoir, Monſieur, quand ſa folie le prendra, recommandez qu'on ne le batte point, il vient d'en avoir aſſez, je vous aſſure.

M. BERNARD.

Quoi! tout le monde m'abandonne?

DORANTE.

Vous êtes perſuadé de mon zele & de ma fidélité, Monſieur, je vais ſuivre votre maîtreſſe; & je vous promets de l'entretenir toute ma vie dans les bons ſentimens qu'elle a pour vous.

M. BERNARD.

Hom, je creve.

L'OLIVE.

Je laiſſe votre jardin en bon état. Souvenez-vous quelquefois de moi, je vous prie; ne donnez jamais de coups de bâton à vos Jardiniers, ces marauds-là ſçavent les rendre.

M. BERNARD.

Ah! mon pauvre Lucas, je perds Angélique, que deviendrai-je?

LUCAS.

Bon, palsangué, que voulez-vous faire? Ils ont biau dire, je ne sommes pas fous; je sommes les sots, & si j'avions épousé ces deux carognes-là, je l'aurions été bian davantage.

**FIN.**



# LE GALANT JARDINIER,

## COMÉDIE

EN UN ACTE.

# ACTEURS.

M. DUBUISSON, *pere de Lucile.*

Mde. DUBUISSON.

LUCILE, *fille de M. Dubuiſſon.*

M. CATON.

M. BAVARDIN.

M. ORGON, *pere de Léandre.*

LEANDRE, *amant de Lucile.*

LUCAS, *Jardinier.*

MATHURINE, *femme de Lucas.*

LA MONTAGNE, *valet de Léandre.*

MARTON, *ſuivante de Lucile.*

LA BOHEMIENNE.

Un garçon Rotiſſeur.

Troupe de Maſques.

*La Scene eſt dans la Maiſon de campagne de Monſieur Dubuiſſon.*



# LE GALANT JARDINIER, COMÉDIE.

## SCENE PREMIERE.

M. & Mde. DUBUISSON.

Mde. DUBUISSON.

OH! pour cela, Monsieur Dubuisson, vous prenez bien mal votre tems pour faire ce mariage.

M. DUBUISSON.

Taisez-vous, ma femme, je sçais bien ce que je fais. Quand on a des filles d'un certain âge, d'un certain esprit, d'une certaine tournure, on ne peut trop se hâter de les marier, & il n'y a point de contre-tems pour s'en défaire.

Mde. DUBUISSON.

Il n'y a rien à craindre de la vôtre. Une jeune enfant qui a paſſé toute ſa vie dans un Couvent, qui n'en ſort que depuis quinze jours.

M. DUBUISSON.

C'eſt juſtement ce qui fait que je m'en défie, cela ne connoît point le monde, cela meurt d'envie de faire connoiſſance; & il n'y a point d'oiſeaux ſi faciles à attraper que ceux qui ſortent tout nouvellement de la cage. En un mot, nous l'avons tirée du Couvent pour la marier, elle ſera mariée, & tout au plus vîte.

Mde. DUBUISSON.

Mais, mon fils, quand je l'ai été chercher en Lorraine, d'où nous arrivons, vous aviez pour elle un autre parti que celui que vous lui voulez donner.

M. DUBUISSON.

Cela eſt vrai. Sur la propoſition de mon frere l'Avocat, je m'étois réſolu de la donner au fils de Monſieur Orgon, un de mes anciens camarades de College, homme fort riche, qui n'a que ce fils-là; nous étions en parole pour cela, Monſieur Orgon & moi; mais outre que ce fils-là ne m'eſt point connu, c'eſt qu'il me revient de pluſieurs endroits que c'eſt un libertin, qui s'eſt fait Capitaine malgré ſon pere, grand diſſipateur de biens, homme de plaiſirs, de bonne chere, & aimant les femmes.

Mde. DUBUISSON.

Le grand malheur! Vous étiez bien pis que tout cela quand nous nous mariames; & ſi ma famille y avoit regardé de ſi près...

M. DUBUISSON.

Il y a encore autre chose. Ce fils de Monsieur Orgon devoit être rendu à Paris, il y a trois semaines, pour terminer l'affaire. Son pere lui avoit écrit d'y venir pour cela, & l'on n'en a ni vent ni nouvelle, cela me fait comprendre que c'est un jeune homme qui craint de prendre un engagement. Il a de la répugnance pour le mariage, & cela m'en a fait prendre pour lui donner ma fille. Enfin, ma femme, voulez-vous que je vous dise? si je me hâte de la marier à ce Monsieur Caton, qui ne me plait guere, c'est que je suis prévenu que l'autre me plairoit encore moins, & que je me veux mettre hors d'état d'être persécuté par Monsieur Orgon, qui, comme l'on m'a dit, ne songe à marier son fils que pour le tirer du libertinage, & je ne veux point que ce soit ma fille qui ait cette peine-là.

Mde. DUBUISSON.

Mais sçavez-vous bien que votre fille hait à la mort ce Monsieur Caton que vous voulez qu'elle épouse?

M. DUBUISSON.

Ma fille n'a pas tort, c'est un vilain homme, mais il est fort riche, & en chemin de le devenir davantage, cela fera une bonne maison; c'est un homme qui ne dépenseroit pas une pistole mal à propos.

Mde. DUBUISSON.

Tenez, mon fils, c'est un vilain, un ladre, un vieux coquin qui a vécu jusqu'ici d'une maniere fort serrée, & qui faute d'expérience se répandra

au premier jour en des dépenses excessives pour la premiere guenon qui lui donnera dans la vue. Je ne dis pas que ma fille ne mérite bien les petites galanteries qu'il fait pour elle: mais s'il étoit si raisonnable que vous le dites, il s'abstiendroit de ces bagatelles là, nous sommes-ici à notre maison de campagne.

M. DUBUISSON.

Je suis venu pour éviter le fracas & la cohue, & pour faire la nôce à moins de fraix.

Mde. DUBUISSON.

Et de quoi s'avise donc votre Monsieur Caton, que vous trouvez si économe, de regaler tous les jours tout le village?

M. DUBUISSON.

Ce n'est pas lui qui fait ces sottises-là.

Mde. DUBUISSON.

De faire tirer des fusées, des feux d'artifices?

M. DUBUISSON.

Vous n'y êtes pas.

Mde. DUBUISSON.

De donner des violons & de la musique dans les avenues de notre bois? L'impertinent! le sot! A quoi cela est-il bon?

M. DUBUISSON.

Cela ne vient pas de lui, vous dis-je; il y a quelque chose là-dessous que je soupçonne, & j'ai mis des gens en campagne pour le découvrir.

Mde. DUBUISSON.

Bon, bon! quelque chose là-dessous, que pourroit-ce être?

M. DUBUISSON.

Le neveu de Lucas m'en rendra bon compte, c'eſt un coquin qui n'eſt pas mal entendu.

Mde. DUBUISSON.

Quand s'en va-t-il, cet animal là? Il y a déjà dix ou douze jours qu'il eſt ici à pot & à rôt dans la maiſon.

M. DUBUISSON.

C'eſt le neveu de votre Jardinier, un Sergent de milice qui vient voir ſon oncle, en allant à la garniſon.

Mde. DUBUISSON.

Je n'ai que faire de cela, je n'aime point de ſi longues viſites, quand elles ſe font à mes dépens, Hom, votre Jardinier vous en fait bien paſſer, Monſieur Dubuiſſon.

M. DUBUISSON.

A moi?

Mde. DUBUISSON.

A vous-même. Je voudrois bien ſçavoir de quoi ce marouſle s'aviſe de prendre encore un garçon Jardinier de ſurcroît, quand il y en a deux ici?

M. DUBUISSON.

Ce ſont ſes affaires.

Mde. DUBUISSON.

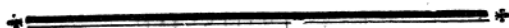
Ce ſont les vôtres, & tout cela vit aux dépens du maître. Tenez, Monſieur Dubuiſſon, vous êtes trop bon, trop facile, & cela me rend malade. Outre la fatigue du voyage, & le mouvement de ce vilain carroſſe de voiture dont je ne ſçaurois me remettre, j'ai une migraine ſi horrible, un ſi grand mal de tête...

M. DUBUISSON.

Allez, ma femme, allez vous mettre ſur votre lit, & ne vous inquiétez de rien, laiſſez-moi faire. Voilà juſtement le neveu du Jardinier avec qui je ſuis bien aiſe d'avoir quelque petite conférence.

Mde. DUBUISSON.

Je vous laiſſe, Monſieur Dubuiſſon: mais ſi vous m'aimez, ne vous hâtez point de conclure ce mariage.



## SCENE II.

M. DUBUISSON, LA MONTAGNE.

M. DUBUISSON.

HÉ bien, qu'as-tu appris? ſçais-tu quelque choſe? as-tu quelque éclairciſſement?

LA MONTAGNE.

Oh! vraiment oui, Monſieur, vous avez ſoupçonné juſte. Toutes ces Fêtes-là, toute cette muſique qui nous fait coucher ſi tard, & qui nous éveille ſi matin...

M. DUBUISSON.

Hé bien?

LA MONTAGNE.

Hé bien, Monſieur, c'eſt quelque joli homme amoureux de Mademoiſelle votre fille, qui fait toutes ces galanteries-là, aſſurément.

M. DUBUISSON.

Cela ne vient donc pas de Monſieur Caton ?

LA MONTAGNE.

Comment, de Monſieur Caton ? ce vilain Monſieur qui eſt ici depuis quelques jours ? Eſt-ce que... Mais, par ma foi... Attendez, vous me faites rêver à une choſe... Oui, juſtement... Mais cet animal-là auroit-il l'eſprit... Oui-dà, oui-dà. Quelque vilain qu'on ſoit, l'Amour donne des manieres quelquefois. Allez, Monſieur, je me rappelle des choſes, il faut que ce ſoit lui, ſur ma parole.

M. DUBUISSON.

Mais ſur quoi fonder tes conjectures?

LA MONTAGNE.

Sur quoi ? il eſt fort riche, Monſieur Caton.

M. DUBUISSON.

Oh ! beaucoup.

LA MONTAGNE.

Et paſſablement fat, à ce qu'il me paroît.

M. DUBUISSON.

Oh ! pour cela... C'eſt ce que...

LA MONTAGNE.

C'eſt lui, Monſieur. Il n'y a qu'un homme riche & ſot, qui puiſſe faire ces dépenſes-là.

M. DUBUISSON.

Mais qu'as-tu appris dans le Village, encore?

LA MONTAGNE.

Dans le Village, Monſieur ? Je ne m'en ſuis pas tenu là, j'ai été juſqu'à Paris pour être mieux informé.

M. DUBUISSON.

Jusqu'à Paris?

LA MONTAGNE.

Oui vraiment. Il n'y a qu'une bonne lieue d'ici, & il y envoye, lui, deux ou trois fois par jour. Il a trois ou quatre personnes dans le Village qui ne font autre chose qu'aller & venir.

M. DUBUISSON.

L'extravagant!

LA MONTAGNE.

J'ai fait connoissance avec ces Messieurs-là sans faire semblant de rien. Ils sont partis, je les ai suivis.

M. DUBUISSON.

Hé bien, hé bien?

LA MONTAGNE.

Hé bien, Monsieur, nous sommes arrivés: l'un a été dans la rue S. honoré chez des Marchands d'étoffes, l'autre chez des Marchands Jouailliers, sur le Quai des Morfondus; celui-ci chez Crepy, celui-là chez la Morliere.

M. DUBUISSON.

Mais cela ne conclut rien pour Monsieur Caton, & ils ne t'ont point dit que ce fut lui qui les employât.

LA MONTAGNE.

Non vraiment, ce sont des gens fort discrets, mais cela n'empêche pas qu'on ne voye fort bien que des Jouailliers, des Marchands de vin, des Rotisseurs... Il y a bien de la profusion là-dedans, bien du dérangement d'esprit, & je ne crois pas, moi, que vous fussiez d'humeur à donner votre fille à un homme comme cela.

M. DUBUISSON.

Si j'étois sûr que ce fut lui: mais je ne vois rien encore qui me persuade...

LA MONTAGNE.

Cela est vrai, il n'y a rien de positif: mais c'est déja beaucoup que de soupçonner. Ne vous hâtez point de rien conclure, Monsieur.

M. DUBUISSON.

Non, je veux approfondir la chose.

LA MONTAGNE.

Vous ne sçauriez mieux faire. L'éclaircissement vous éclaircira si...

M. DUBUISSON.

Je l'attendrai, l'éclaircissement. Toi, ne pars point pour la garnison, que ce mystere ne soit découvert.

LA MONTAGNE.

Je n'ai garde, de quitter dans le fort de cette affaire-ci, Monsieur.

M. DUBUISSON.

J'ai pris confiance en toi.

LA MONTAGNE.

Vous me faites bien de l'honneur.

M. DUBUISSON.

Et je reconnoîtrai tes bons offices.

LA MONTAGNE.

Je ne suis pas en peine de la reconnoissance, & pour le peu que j'en mériterai de sa part... Mais voici la Jardiniere.



## SCENE III.

LA MONTAGNE, MATHURINE.

MATHURINE.

AH! vous voilà, Monsieur de la Montagne; il y a une heure que votre maître . . .

LA MONTAGNE.

Hé! paix, paix, Madame Mathurine, êtes-vous folle, de ne me pas appeller votre neveu?

MATHURINE.

Ah! vous avez raison, & je n'y songeois pas; Votre maître donc, il y a une heure...

LA MONTAGNE.

Encore? Ah! tout est perdu. Avez-vous le diable au corps, ma tante Mathurine? Est-ce que j'ai un maître, moi?

MATHURINE.

Oui voirement, vous en avez un. Ce jeune Monsieur qui a baillé de l'argent à notre homme pour être garçon Jardinier, n'est-ce pas votre maître? Que voulez-vous dire? Est-ce que je suis une bête?

LA MONTAGNE.

Oh! pour cela oui, très-fort. Votre garçon Jardinier est un Jardinier, & moi je suis votre neveu, Sergent de milice. On vous a dit cent fois...

MATHURINE.

Ça est vrai, j'ai tort, je n'y serai plus attrapée.

LA MONTAGNE.

A la bonne heure: mais pour éviter les inconvéniens, il ne faut pas que nous ayons longue conversation ensemble. Jusqu'au revoir, ma tante Mathurine.

MATHURINE.

Mais songez donc que votre maî... le garçon Jardinier, vous cherche pour vous parler, mon neveu, de la milice.

## SCENE IV.

MATHURINE *seul.*

ILs avont biau faire & biau dire, je ne sçaurois m'accoutumer à ce qui n'est point. Mais queul le fantaisie à ce Monsieur de se faire paysan, & à son homme de chambre de vouloir être le neveu de Lucas? Le voilà lui-même, il faut qu'il me dise pourquoi ça se fait.

## SCENE V.

LUCAS, MATHURINE.

LUCAS.

BOnjour, Mathurine, je sis bian-aise que ce soit toi. Es-tu toute sine seule?

MATHURINE.

Hé! parguenne, tu le vois bien.

LUCAS.

N'y a-t-il parsonne qui nous acoute?

MATHURINE.

Non voirement.

LUCAS.

Ce ne sont pas ici des vétilleries, vois-tu.

MATHURINE.

A qui en as-tu donc, Lucas? Je ne t'ai jamais vu si étrange.

LUCAS.

Je le crois morgué bian, ma forteune est faite.

MATHURINE.

Ta forteune dà? Et la mienne, Lucas?

LUCAS.

Paix, motus, Mathureine, & là tienne itou. O çà, acoute, te sens-tu capable de garder un secret bian secretement?

MATHURINE.

Oh! pour ça oui. Tian, il m'est arrivé je ne sçais combian de choses, que je me serois plutôt fait hacher que de te les dire à toi-même.

LUCAS.

Bon, il faut toûjours faire comme ça, c'est une belle chose que le secret.

MATHURINE.

Ne te mets pas en peine, & dis-moi tout au plutôt.

LUCAS.

Aga, tian, Mathureine, je ne sçais pas encore trop bian ce que c'est. Morgué, pourquoi faut-il

que

que je ne ſçachions pas lire ni l'un ni l'autre?

MATHURINE.

Hé! qu'eſt-ce que ça fait à notre forteune?

LUCAS.

Ce que ça y fait? Tians, vela un papier qui eſt tombé de la poche de ce drôle que j'appellons notre neveu.

MATHURINE.

Hé bian?

LUCAS.

Hé bian? C'eſt le factoton de ce jeune Capitaine qui s'eſt fait garçon Jardinier.

MATHURINE.

Je le ſçais bian.

LUCAS.

Or, ces gens-là, tu ſçais, remuont l'argent à la pelle; ils faiſont jouer, tu ſçais, jour & nuit les Menétriers dans le Village; ils tiront, tu ſçais, des fuſées & des artifices ſur l'iau; ils m'avont baillé, tu ſçais, quinze pieces d'or, pour que le Capitaine devenit notre garçon, & ſon homme de chambre notre neveu, tu ſçais.

MATHURINE.

Hé bian? je ſçais, je ſçais. Si je ſçais tout ça, pourquoi me le dire?

LUCAS.

Ah, marguenne, bellement, Mathureine, tredame! t'es bian prompte. Ce que je te dis-là, vois-tu, c'eſt à celle fin de te faire mieux entendre que ce Capitaine-là eſt un homme riche, vois-tu, queuque fils de Maltotier, que c'eſt là, vois-tu, queuque bon papier de conſéquence,

queuque contrat de conſtruction, vois-tu, queuque lettre de change.

MATHURINE.

Ça pourroit bian être.

LUCAS.

J'ai, marguenne, opignion que ça eſt. Tatigué, que d'envieux! Que de gens fâchés dans le Village, quand ils verront Mathureine & Lucas dans un biau carroſſe! Car, vois-tu, je ne fommes pas pour en demeurer là. Si j'ai une fois de l'argent, crac, je me boute dans les affaires, je me fais Partiſan, tu ſeras Partiſanne; j'achetérons queuque Charge de Nobleſſe; & pis, & pis on oublira ce que j'avons été; & je ne nous en ſouviendrons, morgué, peut-être pas nous-mêmes.

MATHURINE.

Je deviendrions Nobles, Lucas? J'aurions carroſſe?

LUCAS.

Pourquoi non? Je ne ſommes pas les premiers Payſans qui auriont fait forteune.

MATHURINE.

Mais, écoute, Lucas, n'eſt-ce pas voler, que de ne pas rendre ce papier à ce Monſieur à qui il appartient?

LUCAS.

Bon, voler une feuille de papier! Et puis, après tout, il n'y a pas de mal à ça. Un Payſan prendre à un Capitaine, & au fils d'un Maltotier encore; ce n'eſt pas voler que ça, c'eſt prendre ſa revanche.

MATHURINE.

Tu as raiſon. Montre-moi ce papier, Lucas; donne, Lucas, donne.

LUCAS.

Bellement donc, ne va pas le déchirer.

MATHURINE.

Hé, Lucas, c'eſt de l'écriture dont on écrit les livres, je penſe?

LUCAS.

Hé oui, tant mieux, c'eſt de la meilleure, ſtelle-là, de la plus véritable, de celle qu'on croit davantage... Hé, morgué, que fais-tu? t'es maladroite. Ce n'eſt pas comme ça que ça ſe tiant; c'eſt comme ça. J'ons déja queuque connoiſſance, vois-tu. Tiens, Mathureine, que je te montre; tout ce qui eſt blanc, vois-tu, c'eſt le papier, & tout ce qui eſt noir, c'eſt les lettres.

MATHURINE.

Tredame, Lucas, tu ſçais déja lire.

LUCAS.

Tredame, toi-même. N'eſt-ce pas biaucoup que de ſçavoir faire la différence? Mais voici nos deux drôles, ils donnont à plein collier dans l'orniere; car je me doute qu'ils parlont de ça. Retourne-t-en à la cuiſine, pendant que je m'en vais les acouter, moi, ſans faire ſemblant de rian. Ah, tatigué, que je ſis un ruſé marle!



## SCENE VI.

LEANDRE, LA MONTAGNE, LUCAS *écoutant.*

LA MONTAGNE.

IL faut finir cette affaire-ci d'une maniere ou d'une autre, Monſieur ; & ſi Monſieur votre pere eſt encore huit jours ſans apprendre de vos nouvelles, je vous le garantis défunt, ou tout au moins fou à lier.

LEANDRE.

Il eſt donc bien en peine de moi ?

LA MONTAGNE.

Il en perd l'eſprit, vous dis-je, & le bruit court dans le quartier que vous avez été pendu.

LEANDRE.

Maraud...

LA MONTAGNE.

Ce n'eſt point un conte, Monſieur. Vous avez mandé il y a un mois que vous reveniez ; on vous ſçait parti d'Allemagne, vous n'arrivez point: tout le monde veut que des Chenapans, que nous avons, dit-on, trouvés en chemin, nous ont, vous & moi, greffés tous deux ſur quelque vieux chêne.

LEANDRE.

La ridicule imagination !

LA MONTAGNE.

Moins ridicule que la vérité. Car enfin y a-t-il

rien de plus bizarre que ce que nous faisons ici? Vous voilà garçon Jardinier, vous qui ne sçavez pas comment croît une ciboule.

LEANDRE.

Ne parlons point de cela. Personne ne t'a reconnu à Paris? Tu t'es informé de tout sans t'exposer...

LA MONTAGNE.

Oh, pour cela, oui, je vous en réponds: mais j'ai pourtant été bien tenté de me découvrir.

LEANDRE.

Hé, pourquoi?

LA MONTAGNE.

Pourquoi, morbleu? Tenez, Monsieur, voilà les Billets que fait courir Monsieur votre pere. Il y en a même d'affichés aux coins des rues. Où diantre aurai-je mis ce Billet? Il sera tombé de ma poche, vous verrez que je l'aurai perdu.

LUCAS, *à part.*

Et que je l'aurai trouvé, moi. La belle chienne de forteune!

LEANDRE.

Qu'est-ce que c'est que ce Billet? Que veux-tu dire?

LA MONTAGNE.

Je ne sçais ce que j'en ai fait: mais je vous en dirai le sens. (*Trente pistoles à gagner, pour qui donnera chez Monsieur Orgon des nouvelles d'un jeune Officier perdu sur la route d'Allemagne; le jeune homme, de taille ni petite ni grande, l'encolure déchargée, la jambe seche, & qui porte au vent.*)

LEANDRE.

Tu te moques?

LA MONTAGNE.

Je ne me moque point.

LUCAS, *à part.*

Trente piſtoles à gagner? C'eſt toûjours queuque choſe. Achevons d'acouter, c'eſt le moyen d'apprendre.

LEANDRE.

Mon pere n'y ſonge pas; le pauvre bonhomme! J'admire ſa ſimplicité.

LA MONTAGNE.

Dites plutôt ſon bon naturel. Allons, Monſieur, que cela vous touche, arrachez-vous à cette paſſion extravagante qui vous retient ici.

LEANDRE.

Hé! le moyen de m'en arracher? Regarde ce portrait, mon pauvre la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà une jolie perſonne, je vous l'avoue.

LEANDRE.

Admire la fatalité de mon étoile. Je parts de l'armée dans la réſolution d'obéir aux ordres de mon pere.

LA MONTAGNE.

Ces bons ſentimens-là ne vous ont pas duré.

LEANDRE.

Il n'attendoit que mon retour à Paris pour me marier.

LA MONTAGNE.

C'eſt ce qui vous fait craindre d'arriver.

LEANDRE.

On ne peut échapper à ſa deſtinée.

LA MONTAGNE.

Vous vous livrez de bonne grace à la vôtre.

LEANDRE.

Ma chaiſe ſe briſe au milieu d'un bois.

LA MONTAGNE.

Eloigné des Poſtes.

LEANDRE.

Je me vois obligé de prendre place dans le Carroſſe de Metz.

LA MONTAGNE.

Que le hazard fait paſſer par-là tout à propos.

LEANDRE.

J'y trouve une jeune Beauté, toute charmante, toute adorable.

LA MONTAGNE.

Cela eſt bienheureux.

LEANDRE.

Que ſa mere vient de retirer du Couvent.

LA MONTAGNE.

Surcroît de charmes & de mérite.

LEANDRE.

Je ſuis contraint de lui rendre les armes.

LA MONTAGNE.

A trente lieues de Paris, qui ſe feroit défié de l'embuſcade? Tous les ennemis ne ſont pas au-delà de la frontiere, Monſieur.

LEANDRE.

Quel ennemi! il eſt d'un ſexe à qui les plus grands hommes ſont gloire de céder.

LA MONTAGNE.

Bon, les plus grands hommes! Morale d'Opéra, Monsieur, fades discours. On ne se rend que quand on veut bien ne pas résister. Mais venons au fait, s'il vous plaît, j'ai eu la complaisance de m'accorder à vos visions, il faut continuer, puisque j'ai commencé. Vous aimez Lucile?

LEANDRE.

A la fureur.

LA MONTAGNE.

Elle ne sçait rien encore de votre amour?

LEANDRE.

J'attends l'occasion de me découvrir.

LA MONTAGNE.

Vous ne tarderez pas à la trouver. Ensuite?

LEANDRE.

Si mon amour lui plait, je la demanderai à son pere.

LA MONTAGNE.

Il a des engagemens avec un autre.

LEANDRE.

Il faut les rompre.

LA MONTAGNE.

J'ai commencé d'y travailler.

LEANDRE.

Cela n'est rien, si tu n'acheves.

LA MONTAGNE.

Il nous faudra le consentement du vôtre.

LEANDRE.

Nous tâcherons de l'obtenir.

LA MONTAGNE.

Cela sera difficile.

LEANDRE.

Cela ne sera pas impossible.

LA MONTAGNE.

Nous aurons besoin d'argent.

LEANDRE.

Voilà ma bourse.

LA MONTAGNE.

Fort bien, Monsieur, vous avez réponse à tout. Malepeste, quel embonpoint de bourse! celle-là ne se sent point des fatigues de la guerre, & ce n'est pas là la bourse uniforme du Regiment.

LEANDRE.

As-tu fait donner ordre chez Crépy?

LA MONTAGNE.

Ne vous embarrassez de rien, je ruinerai votre Rival dans l'esprit de Monsieur Dubuisson, je lui mettrai sur le corps toutes les sottises que vous faites... Présens, bijoux, cadeaux, sérénades, j'ai pris mes mesures pour toutes choses. Voilà de l'argent, laissez-moi faire, les mesures ne manqueront pas, sur ma parole. Songez seulement à découvrir à Lucile...



## SCENE VII.

LEANDRE, LA MONTAGNE, LUCAS.

LUCAS.

HÉ, gare, gare, ensuyez-vous-en. Velà Monsieur Dubuisson qui viant envars ici, il soup-

çonnera queuque chose, s'il vous trouve ensemble.

LEANDRE.

Il a raison, je me retire.



## SCENE VIII.

LA MONTAGNE, LUCAS.

LA MONTAGNE.

ET moi de mon côté...

LUCAS.

Hé, là, là, bellement, ne vous enfuyez pas, vous, ce n'est point pour vous qu'il viant, Monsieu Dubuisson, ce n'est que pour ly.

LA MONTAGNE.

Comment donc?

LUCAS.

Avec votre parmission, mon neveu de la Milice, j'ai queuque petite parole à vous dire.

LA MONTAGNE, *à part.*

C'est encore de l'argent qu'il demande, je n'ai jamai vu de coquin plus intéressé.

LUCAS.

Allons, palsangué, boutez dessus, pisque vous êtes mon neveu, point de çarimonie. Qu'est-ce que c'est donc que ces trente pistoles qu'il y a à gagner, pour qui baillera de certaines nouvelles, là...

LA MONTAGNE.

Je ne vous entends pas.

LUCAS.

Parguenne, je vous ai bian entendu, moi, je sçais tout le contenu de l'affiche que vous avez pardue, & c'est justement moi qui l'ai trouvée.

LA MONTAGNE.

Justement.

LUCAS.

Trente pistoles à gagner! Foin de ma curiosité, je voudrois, morgué pour biaucoup ne sçavoir rian de ça, voyez-vous.

LA MONTAGNE.

Comment, comment donc?

LUCAS.

Ces trente pistoles-là me feront pardre l'esprit. Oh, pour çà oui, elles me renvarsont la cervelle, Monsieu de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Hé, par quelle raison?

LUCAS.

Il me viant des scrupules.

LA MONTAGNE.

Des scrupules à toi?

LUCAS.

Oui, voirement des scrupules. Vous m'avez donné quinze pistoles?

LA MONTAGNE.

Hé bien, quinze pistoles? Voudrois-tu les rendre?

LUCAS.

Moi, rendre de l'argent, vous n'y songez pas, je sis fillot d'un Procureu de Paris

LA MONTAGNE.

Mais d'où viennent donc ces scrupules? Sur

ce que pour ſervir mon maître, tu trompes le tien ?

LUCAS.

Oh, palſanguenne, non, vous me payez pour ça.

LA MONTAGNE.

Hé bien donc ?

LUCAS.

Ça n'eſt rien, ça ſe paſſera.

LA MONTAGNE.

Mais encore ?

LUCAS.

Et mais, vous m'avez baillé quinze piſtoles pour ne pas dire que c'eſt votre maître qui eſt ici.

LA MONTAGNE.

Hé bien ?

LUCAS.

Et ſon pere en promet trente à ſti qui ly dira où il eſt, je me fais comme ça des ſcrupules.

LA MONTAGNE.

Voilà un maître maroufle avec ſes fantômes.

LUCAS.

Je ne ſçaurois ſarvir ſti-ci ſans tromper ſti-là, voyez-vous, & j'ai dans l'imagination que ce ſeroit bleſſer ma conſcience, ſi je ne ſarvois pas ſti qui promet le plus, au préjudice de ſti qui baille le moins.

LA MONTAGNE.

Ouidà, ouidà, il y a quelque choſe à dire à cela (*bas.*) Le dangereux coquin!

LUCAS.

Conſeillez-moi un peu là-deſſus, Monſieur

de la Montagne, vous qui êtes un si honnête homme.

LA MONTAGNE.

Je vois bien ce qu'il y a à faire. Tiens, voilà encore quinze louis d'or pour mettre les choses dans l'équilibre.

LUCAS.

Tatigué, que vous êtes de bon conseil, Monsieur de la Montagne! Mais, attendez un peu. Oui... Tout juste, me voilà un peu plus embarrassé qu'auparavant.

LA MONTAGNE.

Comment, tu rêves! seroit-ce encore quelque scrupule?

LUCAS.

Palsangué, oui, je ne sçais plus queu parti prendre avec votre peste d'équilibre. Pour que la balance penche de queuque côté, il faut du poids de plus, Monsieu de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà encore quatre louis, seras-tu content?

LUCAS.

On ne peut pas plus. Je vous sarvirons comme vous nous payez, à bonne mesure.

LA MONTAGNE.

Oui, tu nous es d'un grand secours, vraiment.

LUCAS.

Morguenne, vous ne sçavez pas ce que je risque. Si Monsieur Dubuisson ou Madame sa femme venont à sçavoir que je me suis baillé pour compagnon de jardinage un Jardinier, qui n'est pas Jardinier?

LA MONTAGNE.

Et qui diantre veux-tu qui leur dise, gros animal?

LUCAS.

Et que sçais-je moi? Mademoiselle Lucile ellemême, peut-être: elle est fille, & jaseuse par conséquent, elle dégoisera queuque chose; & sa suivante Mademoiselle Marton, qui est itou une babillarde, & pis vela tout justement comment les choses se découvront, Monsieu de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Va, ne crains rien. Elles n'ont garde de parler ni l'une ni l'autre: & Mademoiselle Lucile ne sçait encore rien de la passion de mon maître, elle ne le connoît pas pour ce qu'il est.

LUCAS.

Hé! fy donc, vous m'en baillez à garder; queu peste de conte! si alle ne le connoissoit pas, lui auroit-elle baillé sa portraiture?

LA MONTAGNE.

Paix, tais-toi, ne parle point de cela. Il ne faut pas qu'elle sçache que mon maître a son portrait, nous ne l'avons eu que par surprise.

LUCAS.

Et comment, par surprise? Expliquez-moi ça, Monsieu de la Montagne. Effectivement ça est bian surprenant.

LA MONTAGNE.

Pas trop. Elle passe quelquefois des heures entieres sur le grand balcon du côté de la rue, un Peintre de nos amis a trouvé le moyen de tirer

le portrait que mon maître porte au bras, & que le hazard t'a fait voir.

LUCAS.

Tatigué, l'habile Peintre! j'ons vu le portrait, ça lui ressemble comme deux gouttes d'iau.

LA MONTAGNE.

Souviens-toi de n'en point parler.

LUCAS.

Mais vela bian des secrets à garder, Monsieur de la Montagne: c'est une nouvelle augmentation de peine. Ne fauroit-il point encore queuque petit salaire pour cette peine-là?

LA MONTAGNE.

On te payera tout à la fin, si nos projets peuvent réussir.

LUCAS.

Ils réussiront drès que vous ne ferez pas épargnant: car, voyez-vous, ce n'est pas pour me vanter, mais je sis un drôle qui aime bian l'argent, je vous en avartis.

LA MONTAGNE.

J'en suis convaincu. Mais, dis-moi un peu une chose: Ne soupe-t-il pas aujourd'hui quelqu'un avec Monsieur Dubuisson?

LUCAS.

Et, palsanguenne oui. Ils sont un tas de Bourgeois & de Bourgeoises, qui avont chacun envoyé leur plat, parce qu'ils sçavont que notre Maître est un tatinet ladre. Oh, parguenne, il y a de quoi manger; j'avons, morgué, deux cochons de lait, trois longes de viau, un gros alloyau, qua-

tre gigots, & une tarrinée de bœuf à la mode.

LA MONTAGNE, *bas.*

Voilà une petite chere bien délicate. Allons, allons, nous la leur feron, faire meilleure qu'ils ne pensent, & nous en ferons honneur à Monsieur Caton.

LUCAS.

Hem, plait-il? que dites-vous?

LA MONTAGNE.

Rien. Va-t-en voir ici près à l'Epée Royale, s'il n'y est point encore arrivé trois carrossées d'hommes & de femmes, à qui j'ai donné rendez-vous.

LUCAS.

Trois carrossées! vela bian du monde: Qu'est-ce que vous voulez faire de tout ça?

LA MONTAGNE.

Tu le sçauras. Vas vîte, & viens me rendre réponse.

LUCAS.

Oui, oui, je m'en vas vîte, allez. (*bas.*) Mais j'irai plus loin que l'Epée Royale, & je gagnerons l'argent de l'affiche.

---

## SCENE VIII.

LEANDRE, LA MONTAGNE.

LEANDRE.

Mon pauvre la Montagne, voici Lucile & Marton qui viennent de ce côté-ci, elles parlent

lent ensemble: je me flatte d'avoir entendu quelque chose qui me regarde, je voudrois bien en sçavoir davantage, comment faire?

LA MONTAGNE.

Achevez d'écouter, & suivant ce que vous entendrez, prenez occasion de vous déclarer, ou de vous taire. Voici un endroit tout propre à vous cacher, mettez-vous sur ce gazon, & faites semblant de dormir: il est assez naturel qu'un garçon Jardinier s'endorme sur l'herbe au-lieu de travailler.

LEANDRE.

Les voici. Que Lucile est belle, & que je suis amoureux!

LA MONTAGNE.

Tout ira bien. Ecoutez parlez à propos, & me laissez faire le reste.



## SCENE IX.

LEANDRE, LUCILE, MARTON.

MARTON.

Mort de ma vie, Mademoiselle, vous n'êtes pas de bonne foi: vous ne dites point naturellement ce que vous avez dans l'ame.

LUCILE.

Mais que veux-tu que je te dise?

MARTON.

Ce que vous avez.

LUCILE.

J'ai du chagrin, Marton.

MARTON.

Du chagrin! Vous voilà fraîchement sortie du Couvent, où je sçais bien que vous enragiez d'être, on va vous marier, & vous avez du chagrin? Je ne comprends pas...

LUCILE.

Hélas! Marton.

MARTON.

Vous soupirez, vous levez les yeux au Ciel. Oh! je comprends à présent. Vous êtes amoureuse, Mademoiselle.

LUCILE.

Ah! Marton, ne va pas t'imaginer...

MARTON.

Je n'imagine rien que de juste, & je gage que ce n'est pas du mari qu'on vous destine que vous êtes amoureuse. Vos parens ont fait un choix pour vous sans vous consulter; vous en avez fait un autre, vous en votre petit particulier, sans prendre leur avis, & vous n'avez pas grand tort. Leur Monsieur Caton est bien le plus vilain mâtin, le plus disgracié mortel, avec son tic & son bégayement, je ne connois que votre cousin Monsieur l'Avocat qui soit encore aussi ridicule.

LUCILE.

Ah! ma chere Marton, que tous les hommes ne sont-ils faits comme ces deux-là!

MARTON.

Fort bien, je vous entens. Si tous les hommes

étoient faits comme eux, votre petit cœur seroit moins agité, n'est-ce pas?

LUCILE.

Parle-bas, ma pauvre Marton.

MARTON.

Hé bien, oui, volontiers, mon dessein n'est pas de vous nuire. Hé bien?

LUCILE.

Hé bien, Marton, je n'ai rien à te dire.

MARTON.

Je m'en vais parler haut.

LUCILE.

Hé, non, non, doucement.

MARTON.

Vouloir qu'on parle bas, & ne rien avouer, cela me révolte. Vous rougissez, c'est une maniere de s'expliquer dont je vous sçais bon gré. La pudeur sied à merveille sur le visage d'une jeune personne, c'est dommage que la mode en passe. Oh çà, ça, remettez-vous, je sçais bien qu'un aveu tendre coûte à faire à une fille qui sort du Couvent, mais cela viendra; le mot d'amour vous effarouche à présent, mais l'usage adoucira le mot & la chose, & vous ne l'aurez pas entendu prononcer cinq ou six fois, que vous en aurez pris l'habitude.

LUCILE.

En effet, Marton, tu es une personne admirable, & tes discours me donnent une certaine confiance. Je me sens plus de résolution... Mais non, je n'aurai jamais la force de te le dire.

MARTON.

Quoi dire ?

LUCILE.

Qu'il eſt vrai, Marton, que je crois que j'ai de l'amour.

MARTON.

Hé ! mort de ma vie, c'en eſt fait, le voilà tout dit. Avouez que vous voilà bien ſoulagée ; car après l'aveu de la choſe, celui des circonſtances eſt conté pour rien. Il ne faut pas demander ſi le Cavalier que vous aimez a beaucoup de mérite ?

LUCILE.

Oh! tant, Marton.

MARTON.

Je m'en doute bien. S'il eſt jeune, galant, bien fait ?

LUCILE.

Tout des plus galans, des plus jeunes, des mieux faits.

MARTON.

La pauvre enfant. Il ne faut plus chercher de qui ſont les fêtes galantes qui ſe donnent ici depuis quelques jours, c'eſt ce jeune amant, ſans doute ?

LUCILE.

Hélas! non, Marton, ce n'eſt point lui, il ignore où je ſuis, mon nom même ne lui eſt peut-être pas connu.

MARTON.

Comment donc ! vos affaires ne ſont pas plus avancées que cela ?

LUCILE.

Il n'a pas tenu à lui ni à moi, ma chere Marton, & si j'en crois ses yeux & mon cœur...

MARTON.

Ses yeux & mon cœur! comment diantre, voilà du style le plus tendre, le plus délicat. S'expliquer ainsi en sortant du Couvent! Ah! nature, nature!

LUCILE.

Mais ma mere, qui, comme tu sçais, est venue me chercher à Metz elle-même, nous a si fort observé l'un & l'autre pendant toute la route...

MARTON.

Comment donc, pendant toute la route? c'est donc une aventure de carrosse que celle-ci?

LUCILE.

Hélas! oui, Marton.

MARTON.

La pauvre enfant! Que je la plains!

LUCILE.

Je sçais combien je suis à plaindre. Je me suis dit tout ce qu'on se peut dire; je sens tout le ridicule de ma passion: mais elle est telle, ma chere Marton, que je ne suis plus maîtresse de la vaincre, & que je serai malheureuse toute ma vie.

MARTON.

Oh! pour le coup, je suis bien fâchée de n'avoir pas été du voyage. Mais ne sçavez-vous point à peu près qui est ce jeune homme?

LUCILE.

Un Officier qui revenoit d'Allemagne: la chaſ-

ſe de poſte rompit en chemin, il prit place dans le carroſſe, je fus ſurpriſe en le voyant, il me parut embarraſſé comme moi; & tant que nous avons pu nous voir, nous n'avons point ceſſé de nous regarder l'un & l'autre, que quand ma mere nous regardoit.

MARTON.

La pauvre enfant!

LUCILE.

Il me donnoit la main, quand nous deſcendions du carroſſe, & il me la ferroit avec tant d'ardeur...

MARTON.

Vous ferriez la ſienne?

LUCILE.

Non, Marton, je n'oſois pas encore.

MARTON.

Cela eſt bien modeſte. Et ne vous a-t-il point dit quelque bagatelle? gliſſé quelque petit mot?

LUCILE.

Oui, Marton, mais ſi adroitement, ſi ſpirituellement...

MARTON.

Et comment encore?

LUCILE.

Il y avoit dans notre même carroſſe une jeune fille qui n'avoit point de mere.

MARTON.

Qu'elle étoit heureuſe! Hé bien?

LUCILE.

Hé bien, Marton, il lui diſoit les plus jolies choſes, les plus tendres, les plus amoureuſes,

& tout cela, Marton, en me regardant toûjours. Oh! je voyois bien que c'étoit à moi que cela s'adressoit.

MARTON.

Par bricole, fort bien. Au bout du compte?

LUCILE.

Au bout du compte, nous sommes arrivés à Paris, la fin du voyage nous a séparés, il n'a point eu depuis de mes nouvelles, ni moi des siennes.

MARTON.

Voilà une passion qui aura de belles suites. Allez, Mademoiselle, le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est d'oublier ce jeune homme-là, & de ne pas penser que vous l'ayez vu.

LUCILE.

Je ne sçaurois, Marton, je l'ai trop regardé, je crois le voir à tous momens, je cherche ses traits, son air, ses regards, ses manieres dans tout ce qui s'offre à mes yeux.

MARTON.

Vous ne trouverez rien qui lui ressemble, je gage?

LUCILE.

Si fait, Marton: mais je n'ose te le dire.

MARTON.

Parlez, parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Ce nouveau Jardinier qui est ici depuis quelques jours...

MARTON.

Qui, Colin?

LUCILE.

Il me paroit qu'il lui reſſemble un peu.

MARTON.

Mais vraiment, il n'eſt pas mal tourné ce jeune drôle-là.

LUCILE.

Je lui trouve quelques-uns de ſes traits, le même air à peu près; les yeux un peu moins vifs à la verité: mais...

MARTON.

Vous regarde-t-il de même?

LUCILE.

Ah! pas ſi amoureuſement, Marton.

MARTON.

Ce n'eſt donc pas lui. Le voilà qui dort ſur ce gazon, taiſons-nous.

LUCILE.

Ah, Ciel! Marton, que je ſerois fâchée qu'il m'eut entendue.

MARTON.

Il n'y a rien à craindre, ces manans-là dorment d'un trop bon ſomme.

LUCILE.

Ah, Marton! ſi c'étoit lui, & qu'il ſentit ce que je ſens, il ne dormiroit pas ſi tranquillement.

MARTON.

Oh! je le crois bien Mais que vois-je? Quel bijou pend au bras de Monſieur Colin?

LUCILE.

Un bijou, dis-tu?

MARTON.

Oui vraiment, un bijou.

LUCILE.

Prends donc garde, tu vas l'éveiller.

MARTON.

Comment donc, c'est un portrait, je crois?

LUCILE.

Un portrait?

MARTON.

Mademoiselle, c'est le vôtre.

LUCILE.

Mon portrait? Tu n'es pas sage. Et comment, mon portrait! Ah Ciel! Que vois je?

MARTON.

Ah! par ma foi, Monsieur Colin est un Paysan de la façon de l'Amour. C'est lui, Mademoiselle, c'est votre joli homme.

LUCILE.

Ah! ma chere Marton, mon cœur, mes yeux, mon portrait, tout me le persuade. Mais qui m'assurera que ses desseins sont légitimes? Qui me sera garant...

LEANDRE, *se levant de dessus le gazon.*

Moi, charmante personne.

LUCILE.

Ah!

MARTON.

Colin ne dormoit pas, sur ma parole.

LEANDRE.

Moi qui brûlois de me découvrir à vous, Moi qui ne respire & qui ne veux vivre que pour vous, qui n'adore que vous, & qui n'ai point d'autre objet, point d'autre passion que d'être à vous toute ma vie!

MARTON.

On vous en offre autant de ce côté-ci.

LUCILE.

Ah ! ma chere Marton, quelle ſurpriſe !

MARTON.

Il n'eſt point queſtion de faire ici la fiere, Monſieur Colin a tout entendu.

LEANDRE.

Oui, mon adorable Lucile, vos ſentimens me ſont connus ; ne doutez point, je vous en conjure, de la vivacité, de la ſincérité des miens.

MARTON.

Ah ! Mademoiſelle, voilà votre pere & ce vilain Monſieur Caton.

LUCILE.

Ah, Ciel !

LEANDRE.

Ne faites ſemblant de rien, demeurez.



## SCENE X.

M. DUBUISSON, M. CATON, LUCILE, LEANDRE, MARTON.

M. DUBUISSON.

AH, ah ! Que veut dire ceci ? Un garçon Jardinier aux pieds de ma fille !

M. CATON, *bégayant.*

Monſieur Dubuiſſon...

LEANDRE, *contrefaisant le langage paysan.*

Comprenez-vous bian, Mademoiselle? Vela le corps du logis, la tarrasse est comme là, le Potager envars ici, & partant vous voyez bian ... Hé, vous vela, Monsieu, je vous demande pardon, c'est que ...

M. DUBUISSON.

Que fais-tu là?

LEANDRE.

Rian, rian, Monsieu, c'est que j'expliquois à ces Madames, que si vous vouliais, j'aurois dessein de prendre votre Potager pour le mettre en parterre.

M. DUBUISSON.

Le beau dessein! Et de quoi te mêles-tu?

LEANDRE.

De rian, Monsieu. C'est que de cette magniere-là il ne manqueroit plus rian à votre jardin.

M. DUBUISSON.

Oui, mais tout manqueroit à ma cuisine.

LEANDRE.

En ce cas, n'an pourroit d'un autre côté...

M. DUBUISSON, *en colere.*

D'un autre côté? Va-t-en, toi, d'un autre côté. Et vous, Mademoiselle, allez tenir compagnie à vorre mere. Mettre mon Potager en parterre, le beau projet! Et que mettre dans ma soupe? des tulipes?



## SCENE XI.

M. DUBUISSON, M. CATON.

M. CATON, *bégayant.*

IL n'a pas tort, c'est une belle chose qu'un beau parterre.

M. DUBUISSON.

Oui, fort bien, vous vous découvrez trop. Ecoutez, Monsieur Caton, j'avois dessein de vous donner ma fille, parce que je vous croyois un homme réglé, grand ménager, bon économe; & par vos discours & vos actions vous me paroissez tout autre.

M. CATON.

Moi?

M. DUBUISSON.

Vous. On dit que toutes ces dépenses ridicules qui se font depuis quelque temps dans le Village, sont de votre façon.

M. CATON.

Non, ma foi.

M. DUBUISSON.

N'avez-vous point de honte.



## SCENE XII.

### M. DUBUISSON, MATHURINE.

### MATHURINE.

HÉ qu'est-ce que c'est donc que ça, Monsieu ? Est-ce drès aujourd'hui que vous faites la nôce ?

### M. DUBUISSON.

Comment ?

### MATHURINE.

Il viant d'arriver là bas quatre hottées de volailles & de gibier, avec six charges de bouteilles de vin, quatre grands marmitons & cinq ou six petits, qui pour vous accommoder à souper s'établissont dans votre cuisine aussi familiérement que s'ils étiont cheux eux.

### M. DUBUISSON.

Quest-ce que cela veut dire?

### MATHURINE.

Ils avont ôté les gigots & les longes de viau que j'avois mis à la broche, ils avont été charcher du bois & du charbon dans la cave, qui étoit ouvarte, & ils faisont des feux de reculée, ils boutont tout par écuelle, & ils disont comme ça qu'il ne vous en coûtera rian, qu'on les laisse faire.



## SCENE XIII.

M. DUBUISSON, M. CATON.

M. DUBUISSON.

JE n'y comprens rien, Monſieur Caton.

M. CATON.

Ça eſt plai plaiſant.

M. DUBUISSON.

Oui, fort plaiſant, fort plaiſant. Hé, le vieux fou!

## SCENE XIV.

M. DUBUISSON, M. CATON, UN ROTISSEUR.

UN ROTISSEUR, *à M. Caton.*

MOnſieur, voilà le mémoire du ſoupé. Votre homme de chambre a dit que ſi on ne le trouvoit pas ici, qu'on vous le donnat à vous-même.

M. CATON.

A moi, mon homme de chambre?

LE ROTISSEUR.

Oui, Monſieur. Vous n'avez qu'à le voir, c'eſt lui qui payera.

M. CATON.

Va, va, tu te méprens.

M. DUBUISSON.

Parbleu, voyons, ce mémoire nous éclaircira peut-être.

[*Il lit.*]

*Mémoire du ſoupé porté chez Monſieur Dubuiſſon, par ordre de M. ſon gendre.*

M. DUBUISSON.

De mon gendre! Oh! par la ventrebleu, il ne l'eſt pas encore.

M. CATON.

Si je ſçais ce que c'eſt, Monſieur Dubuiſſon...

M. DUBUISSON.

Hé! fy fy, Monſieur, c'eſt ſe moquer. L'incident eſt trop naturel. Vous aimez la bonne chere, Monſieur Caton.

M. CATON.

C'eſt une piece qu'on me fait, Monſieur Dubuiſſon.

M. DUBUISSON, *lit.*

*Deux potages, huit entrées.* Fort bien. *Un Marcaſſin, ſix Perdrix, une douzaine de Cailles, quatre Gélinotes de bois.* Quel mémoire! Voyons la ſomme. *Cent quatre-vingt-deux livres dix ſols.*

Hé bien, voilà un fort bon ordinaire bourgeois : une femme ne mourroit pas de faim avec vous, ſi cela pouvoit continuer.

M. CATON.

Je vous jure que...

M. DUBUISSON.

Allez, vous êtes un vieux fou.

## SCENE XV.

M. DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

MOnsieu.

M. DUBUISSON.

Qu'est-ce encore? le diner de demain?

MATHURINE.

Non, Monsieur, c'est ste Madame qui est toûjours si claire, si luisante.

M. DUBUISSON.

Que veux-tu dire?

MATHURINE.

Et là, je m'entens bian; cette grande Madame seche, qui se boute du varnis sus le visage.

M. DUBUISSON.

Madame la Marquise? C'est une vieille qui n'a ni enfans ni héritiers, allons la recevoir. La peste!

MATHURINE.

Il y a itou votre cousin Monsieur l'Avocat qui est venu avec elle.

M. DUBUISSON.

Oh! pour cet animal-là je me passerois bien de sa visi e. Que diantre vient-il faire ici, ce grimacier-là, avec son baragouin?

MATHURINE.

Il dit qu'il viant voir Monsieu Caton votre gendre qu il n'a jamais vu. Le voilà.

## SCENE XVI.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN.

M. DUBUISSON.

AH, ah! c'eſt vous, j'en ſuis bien-aiſe! Bonjour, Monſieur Bavardin, bonjour, ſoyez le bien-venu: quand vous en retournez-vous?

M. BAVARDIN, *bégayant.*

Je viens... je viens...

M. DUBUISSON.

Vous venez, vous venez pour voir Monſieur Caton. Voyez-le, & lui tenez compagnie, pendant que je vais, moi, recevoir Madame la Marquiſe. Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

## SCENE XVII.

M. BAVARDIN, M. CATON.

M. BAVARDIN, *bégayant.*

JE mou mourois d'envie de vous ſaluer.

M. CATON.

Et moi de vous vous voir. Votre répu putation m'eſt co connue.

M. BAVARDIN, *bas.*

Monſieur Ca caton ſe moque de moi, je penſe, voyons un peu s'il continuera. (*haut*) Je ſuis ravi que vous épouſiez Lu lucile. Vous ſerez con couſin germain de ma mere.

M. CATON, *bas.*

Pa pa parbleu, il me contrefait. Voyons jusqu'où cela ira. (*haut.*) Ce sera bien de l'ho l'honneur pour moi d'être allié à un homme comme vous, qui êtes un fou fou foudre d'éloquence.

M. BAVARDIN.

Et un grand bonheur à la famille de vous vous avoir, vous qui êtes un fa, un fa, favori de la fortune...

M. CATON.

Vous avez tous les talens, & toute la physionomie d'un Cu, d'un Cu Cujas.

M. BAVARDIN.

Quelque dépense que vous fassiez, on on sçait bien que vous sortez de la quai, de la quai, de la caisse moins d'argent que que vous n'y en faites entrer.

M. CATON, *bas.*

Cet homme-là cher cherche à m'in m'insulter.

M. BAVARDIN, *bas.*

Cet animal-là se moque de moi.

M. CATON.

Monsieur Ba Bavardin, vous êtes un mau mauvais plaisant, je vous en avertis.

M. BAVARDIN.

Et vous un plat, plat bou boufon, Monsieur Caton.

M. CATON.

Vous poussez trop la la raillerie, Monsieur Bavardin.

M. BAVARDIN.

Vous me tu tu turlupinez mal-à-propos, Monsieur Caton.

## SCENE XVIII.

M. BAVARDIN, M. CATON, MARTON.

MARTON.

Hé, qu'eſt-ce donc que ceci, Meſſieurs? A qui en avez-vous? Déja de la méſintelligence? On voit bien que vous allez devenir parens.

M. CATON.

De quoi ce vi viſage-là s'aviſe-t-il de me contrefaire?

M. BAVARDIN.

Morbleu, vi viſage vous-même, cela n'eſt pas vrai, c'eſt vous qui me con contrefaites.

MARTON.

Ah, ah! la plaiſante aventure! Allez, Meſſieurs, point de rancune, vous ne vous contrefaites ni l'un ni l'autre, & ce ſont de petites manieres de parler, des agrémens de la nature, que vous poſſédez en commun.

M. CATON, *embraſſant Monſieur Bavardin.*

Ah, ah! c'eſt, c'eſt c'eſt autre choſe. Je vous demande pa pardon, Monſieur Bavardin.

*(Ils s'embraſſent.)*

M. BAVARDIN.

Je ſuis votre valet, Monſieur Caton.



## SCENE XIX.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN, M. CATON.

M. DUBUISSON.

MAis, parbleu, Monsieur Caton, je ne vous comprends pas, avez-vous absolument perdu l'esprit ? il faut être fou à lier pour faire les choses que vous faites.

M. CATON.

Co comment donc ?

M. DUBUISSON.

Cela est étrange ! je ne suis pas le maître dans ma maison depuis que vous y êtes : ce ne sont que des cadeaux, des festins, des mascarades.

M. BAVARDIN.

Il n'est bruit ici que de votre ga galanterie.

M. CATON.

Je veux être pen pendu, si je sçais ce que c'est.

## SCENE XX.

M. DUBUISSON, M. CATON, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

VEnez donc voir, Monsieur, comment vous voulez faire avec ces masques-là. Il n'y a pas moyen de faire sortir ceux qui sont entrés, ni d'empêcher d'entrer ceux qui sont dehors.

M. DUBUISSON.

Voilà un bel embarras que vous nous causez-là! & je donnerois ma fille à un fou comme vous?

M. CATON.

Monsieur Dubuisson...

## SCENE XXI.

M. DUBUISSON, M. CATON, M. BAVARDIN, MATHURINE, LA MONTAGNE.

MATHURINE.

DAme, Monsieur, venez donc mettre ordre à ça, il n'y a plus moyen d'y tenir, il faudra désarter, si vous ne faites agrandir la maison.

M. DUBUISSON.

Ah! j'enrage. Des masques chez moi, qui forcent ma porte?

M. BAVARDIN.

Je vais mettre ordre à cela. (*Il sort.*)

## SCENE XXII.

M. DUBUISSON, M. CATON, MATHURINE, LA MONTAGNE.

M. DUBUISSON.

VOilà ma maison au pillage.

MATHURINE.

Non, non, ne craignez rian, ce sont d'honnêtes gens, ils se renommont tretous de Monsieu Caton.

M. DUBUISSON.

Oui, justement, voilà l'affaire. Ah, l'extravagant personnage!

M. CATON.

Que la la peste...

M. DUBUISSON, *en colere.*

Que la peste t'étouffe...

LA MONTAGNE.

Oui, vous avez raison, c'est un tour de son imagination, & il y a parmi la mascarade une Joueuse de Gobelets, qui chante, qui danse, qui fait des tours. Elle m'a avoué que tout ceci étoit de l'invention d'un homme qui vouloit faire à Mademoiselle votre fille des présens de nôces d'une maniere galante.

M. DUBUISSON.

C'est cela, c'est lui-même.

---

## SCENE XXIII.

M. & Mde. DUBUISSON, M. CATON, LUCILE, LA MONTAGNE, MARTON.

Mde. DUBUISSON.

En verité, Monsieur Dubuisson, vous avez bien peu de complaisance. Je vous avois prié de différer vos préparatifs de nôces, & vous commencez par donner le bal, pendant que je me meurs. Le beau rémede contre ma migraine, qu'une cohue de masques & de violons!

M. DUBUISSON.

Tenez, Madame, c'est Monsieur Caton à qui il faut vous en prendre, c'est lui...

Mde. DUBUISSON.

Monsieur Caton est un sot, & je ne consentirai point à donner ma fille à un extravagant comme lui.

M. CATON.

Je ne m'en pen pendrai pas.

MARTON.

Place, place, voici les folies de Monsieur Caton qui s'avancent en musique.

M. CATON.

Je ne suis pas seul amoureux de Lucile.

LA MONTAGNE.

Rira bien qui rira le dernier, n'est-ce pas?

M. CATON.

Oui, oui, oui, oui.

*(Marche de plusieurs Jardiniers & Paysannes, de Scaramouches, Arlequins, & autres. Les Jardiniers portent sur leurs têtes des Corbeilles garnies de fleurs.)*

Après la Marche, une Paysanne chante.

*Sous cet agréable feuillage*
*Lucile vient souvent rêver.*

LA MONTAGNE, *à M. Caton.*

Lucile? C'est pour elle que la fête se fait?

M. CATON.

Oui, oui, oui.

LA PAYSANNE recommence.

*Sous cet agréable feuillage,*
*Lucile vient souvent rêver.*

*Quand vous la verrez arriver,*
*Vous qui dans votre doux ramage,*
*Des charmes de l'amour sçavez si bien parler,*
*Petits oiseaux de ce bocage,*
*Prenez soin de lui révéler,*
*Les plaisirs d'un cœur qui s'engage.*

*(Entrée de Jardiniers qui portent leurs Corbeilles à Lucile.)*

M. DUBUISSON.

Cela est fort bien chanté, Monsieur Caton.

M. CATON.

Cela est vrai, cela est vrai, Mon Monsieur Dubuisson.

MARTON.

Pour moi, ce que j'en estime le plus, ce n'est pas la Musique. Voyez la propreté de ces Corbeilles, la beauté de ces fleurs: encore faut-il bien que je me fasse un bouquet. (*en ouvrant une Corbeille*) Ah, Ciel!

LA MONTAGNE.

Comment? aurois-tu trouvé-là quelque serpent caché sous ces fleurs? Tu ne serois pas la premiere Nymphe...

MARTON.

Ah, l'ingénieuse imagination! Ce ne sont vraiment pas des serpens que ces fleurs cachent.

Mde. DUBUISSON.

Qu'est-ce que c'est donc? qu'as-tu trouvé?

MARTON.

Des étoffes magnifiques, Madame, & qui se soutiennent d'or, voyez. Ah, Monsieur Caton, que vous êtes un royal homme!

M. DUBUISSON.

Que ces gens-là remportent leurs étoffes. Vous êtes bien heureux, Monsieur Caton, d'avoir affaire à des personnes raisonnables.

MARTON.

Ah! Monsieur, avant qu'on les remporte, laissez-nous du moins le plaisir de la vue! Apparemment cette autre manne renferme la petite oye?

M. DUBUISSON.

La bile me monte, & ces impertinences-là me mettent dans une colere ..

LA MONTAGNE.

Ah! point d'humeur, voyons jusqu'au bout. Où est la Joueuse de Gobelets? qu'on apporte une table.

LA BOHEMIENNE chante.

*Chacun fait ici bas des tours de Gobelets,*
*Aux champs, à la Cour, à la Ville, au Palais,*
*A qui mieux mieux chacun s'abuse;*
*Pour se fourber, les mortels semblent faits,*
*Il n'en est point que la feinte n'amuse.*
*La verité pour eux a moins d'attraits*
*Que l'adresse & la ruse.*
*Pour se fourber, les mortels semblent faits;*
*Aux plus trompeurs l'usage sert d excuse.*
*Chacun fait ici bas des tours de Gobelets,*
*Aux champs, à la Cour, à la Ville, au Palais,*
*A qui mieux mieux chacun s'abuse.*

LA MONTAGNE.

La morale est fort bonne; mais elle est ennuyeuse. Allons, amusez-nous plus agréablement, & donnez-nous quelque joli tour de votre métier.

LA BOHEMIENNE chante.

*Cel'e-là sans que j'y touche*
*Que du petit bout de mon bâton,*
*C'est l'art d'adoucir la Marton*
*La plus fiere & la plus farouche.*

*(Elle lui donne un Livre plein de Louis d'or.)*

MARTON.

On me dédie aussi des Livres à moi! (*L'art d'adoucir la Marton la plus farouche.*)

*(Elle ouvre le Livre.)*

LUCILE.

Voyons ce que c'est. Il est plein de Louis! garde-toi de prendre cela, Marton.

MARTON.

Je vous demande pardon, Mademoiselle, des Livres ne se refusent point, j'aime la lecture, & celui là ne sera point rendu, sur ma parole. Ah, Monsieur Caton, que vous écrivez noblement! dédiez-nous souvent de vos ouvrages. Le second Tome ne vaut pourtant pas le premier; mais il ne laisse pas d'avoir son mérite, & j'aimerois assez une bibliotheque toute dans ce gout-là. Voyons le troisieme.

LA BOHEMIENNE chante.

*Voici l'Art le plus difficile,*
*Et le plus beau de mon art;*
*Voyez si j'y suis habile,*
*Et si le tour est gaillard.*
*Qu'il ne soit pas inutile,*
*Chacun y peut prendre part.*

(*La Table sur laquelle la Bohémienne a joué des Gobelets, se change en une Table garnie de Corbeilles de fruits, & de soucoupes garnies de liqueur.*)

LUCILE.

Oh, pour ce dernier tour-là il me fait plaisir; j'en suis, & l'on ne sçauroit donner une collation d'une maniere plus galante.

MARTON.

Oh, par ma foi, l'Auteur se dément, son style baisse, & les premiers tours sont les plus jolis à ma fantaisie; mais il n'importe, tirons-en partie, tout coup vaille.



## SCENE XXIV. & Derniere.

M. & Mde. DUBUISSON, M. ORGON, M. CATON, LEANDRE, LUCILE, LUCAS, MATHURINE, LA MONTAGNE.

LUCAS.

Laissez faire, Monsieu, si je ne le trouvons pas là, je le trouvarons... il est, morgué, ici, ne vous boutez pas en peine.

LA MONTAGNE.

Comment diantre, que vois-je? Le pere de mon maître!

LUCAS.

Tenez, voilà déja son valet, n'est-ce pas?

M. ORGON.

Hé oui, justement, c'est lui-même.

M. DUBUISSON.

Madame Dubuisson, c'est Monsieur Orgon, je pense.

M. ORGON.

Monsieur & Madame Dubuisson, par quelle aventure vous trouvé-je ici?

M. DUBUISSON.

Hé vraiment, il n'y a point là d'aventure, nous sommes chez nous, Monsieur Orgon.

M. ORGON.

Ah! je vous demande pardon, je sçavois bien que vous aviez une maison auprès de Paris: mais je ne sçavois pas qu'elle fut de ce côté-ci.

M. DUBUISSON.

Quel hazard ou quelle raison vous y amene, vous?

LA MONTAGNE.

Monsieur a sçu qu'il y avoit bal ici, il aime la joye, il vient prendre part à la fête. Allons, allons, de la joye.

M. ORGON.

La fête finira mal pour toi, tu es un coquin, qui débauche mon fils, apparemment.

M. DUBUISSON.

Votre fils?

M. ORGON.

Oui, mon cher Monsieur Dubuisson: cet honnête Paysan est venu m'avertir qu'il étoit ici déguisé en Jardinier, amoureux d'une jeune personne, à qui il donnoit tous les jours de nouvelles fêtes.

LA MONTAGNE, *à Lucas.*

Ah, bourreau! tu as fait là de belles affaires!

LUCAS.

J'ons gagné les trente pistoles de l'affiche. Je ferai, morgué, une bonne maison, n'est-ce pas?

M. DUBUISSON.

Que veut dire tout ceci, Monfieur Orgon? Votre fils déguifé ici en Jardinier, & amoureux d'une perfonne à qui il donne des fêtes, Madame Dubuiffon?

M. DUBUISSON.

Mon fils.

LUCAS.

Hé! morgué, ne faut pas tant rêver, c'eft de Mademoifelle Lucile qu'il eft amoureux.

Mde. DUBUISSON.

De ma fille?

M. ORGON.

De votre fille?

M. CATON.

Voi voi voilà le fait, Monfieur Dubuiffon.

M. ORGON.

Mais vraiment, ce feroit une chofe fort plaifante, que le hazard eut ainfi prévenu nos projets.

LA MONTAGNE.

Comment, comment vos projets? Entendons-nous un peu, s'il vous plait.

M. ORGON.

Quand j'ai fait revenir ton maître d'Allemagne, c'étoit pour le marier avec la fille de Monfieur.

LA MONTAGNE.

Quoi, tout de bon?

M. DUBUISSON.

Je n'ai retiré ma fille du Couvent, moi, que pour ce mariage-là.

LA MONTAGNE.

Cela eft admirable! Point de tricherie, au moins.

M. DUBUISSON.

On te dit vrai.

LA MONTAGNE, *à Leandre.*

Oh bien, en ce cas-là, démasquez-vous, Monsieur le Jardinier, tout est découvert.

LEANDRE, *se mettant à genoux.*

Mon pere, je vous demande mille pardons...

M. ORGON, *en l'embrassant.*

Ah! mon fils, mon cher enfant, je t'ai cru mort, je te retrouve, je te pardonne tout. Monsieur Dubuisson?

M. DUBUISSON.

Je suis tout prêt à vous tenir ma parole: mais cependant j'hésitois à donner ma fille à Monsieur Caton à cause des dépenses excessives dont je le soupçonnois, & c'est notre faux Jardinier qui les faisoit.

M. ORGON.

Que cela ne vous inquiéte point, quelques dépenses qu'il puisse faire, j'ai assez de bien pour les soutenir.

MATHURINE.

On a servi, Monsieur.

M. DUBUISSON.

Allons nous mettre à table, remettons le bal après le souper.

M. CATON.

Je viens, ma foi, de l'échapper belle.

LUCAS.

Et moi, palsanguene, j'ai fait un biau coup. Avouez tretous que je fis un habile homme.

*Fin du Troisieme Volume.*

# TABLE
## DES COMÉDIES CONTENUES
*Dans ce Troisiéme Volume.*





LUCILE.

Oh, pour ce dernier tour-là il me fait plaisir; j'en suis, & l'on ne sçauroit donner une collation d'une maniere plus galante.

MARTON.

Oh, par ma foi, l'Auteur se dément, son style baisse, & les premiers tours sont les plus jolis à ma fantaisie; mais il n'importe, tirons-en partie, tout coup vaille.



## *SCENE XXIV. & Derniere.*

M. & Mde. DUBUISSON, M. ORGON, M. CATON, LEANDRE, LUCILE, LUCAS, MATHURINE, LA MONTAGNE.

LUCAS.

Laissez faire, Monsieu, si je ne le trouvons pas là, je le trouvarons... il est, morgué, ici, ne vous boutez pas en peine.

LA MONTAGNE.

Comment diantre, que vois-je? Le pere de mon maître!

LUCAS.

Tenez, voilà déja son valet, n'est-ce pas?

M. ORGON.

Hé oui, justement, c'est lui-même.

M. DUBUISSON.

Madame Dubuisson, c'est Monsieur Orgon, je pense.

M. ORGON.

Monſieur & Madame Dubuiſſon, par quelle aventure vous trouvé-je ici ?

M. DUBUISSON.

Hé vraiment, il n'y a point là d'aventure, nous ſommes chez nous, Monſieur Orgon.

M. ORGON.

Ah! je vous demande pardon, je ſçavois bien que vous aviez une maiſon auprès de Paris: mais je ne ſçavois pas qu'elle fut de ce côté-ci.

M. DUBUISSON.

Quel hazard ou quelle raiſon vous y amene, vous?

LA MONTAGNE.

Monſieur a ſçu qu'il y avoit bal ici, il aime la joye, il vient prendre part à la fête. Allons, allons, de la joye.

M. ORGON.

La fête finira mal pour toi, tu es un coquin, qui débauche mon fils, apparemment.

M. DUBUISSON.

Votre fils?

M. ORGON.

Oui, mon cher Monſieur Dubuiſſon: cet honnête Payſan eſt venu m'avertir qu'il étoit ici déguiſé en Jardinier, amoureux d'une jeune perſonne, à qui il donnoit tous les jours de nouvelles fêtes.

LA MONTAGNE, *à Lucas.*

Ah, bourreau! tu as fait là de belles affaires!

LUCAS.

J'ons gagné les trente piſtoles de l'affiche. Je ferai, morgué, une bonne maiſon, n'eſt-ce pas?

M. DUBUISSON.

Que veut dire tout ceci, Monsieur Orgon? Votre fils déguisé ici en Jardinier, & amoureux d'une personne à qui il donne des fêtes, Madame Dubuisson?

M. DUBUISSON.

Mon fils.

LUCAS.

Hé! morgué, ne faut pas tant rêver, c'est de Mademoiselle Lucile qu'il est amoureux.

Mde. DUBUISSON.

De ma fille?

M. ORGON.

De votre fille?

M. CATON.

Voi voi voilà le fait, Monsieur Dubuisson.

M. ORGON.

Mais vraiment, ce seroit une chose fort plaisante, que le hazard eut ainsi prévenu nos projets.

LA MONTAGNE.

Comment, comment vos projets? Entendons-nous un peu, s'il vous plait.

M. ORGON.

Quand j'ai fait revenir ton maître d'Allemagne, c'étoit pour le marier avec la fille de Monsieur.

LA MONTAGNE.

Quoi, tout de bon?

M. DUBUISSON.

Je n'ai retiré ma fille du Couvent, moi, que pour ce mariage-là.

LA MONTAGNE.

Cela est admirable! Point de tricherie, au moins.

M. DUBUISSON.

On te dit vrai.

LA MONTAGNE, *à Leandre.*

Oh bien, en ce cas-là, démasquez-vous, Monsieur le Jardinier, tout est découvert.

LEANDRE, *se mettant à genoux.*

Mon pere, je vous demande mille pardons...

M. ORGON, *en l'embrassant.*

Ah! mon fils, mon cher enfant, je t'ai cru mort, je te retrouve, je te pardonne tout. Monsieur Dubuisson?

M. DUBUISSON.

Je suis tout prêt à vous tenir ma parole: mais cependant j'hésitois à donner ma fille à Monsieur Caton à cause des dépenses excessives dont je le soupçonnois, & c'est notre faux Jardinier qui les faisoit.

M. ORGON.

Que cela ne vous inquiéte point, quelques dépenses qu'il puisse faire, j'ai assez de bien pour les soutenir.

MATHURINE.

On a servi, Monsieur.

M. DUBUISSON.

Allons nous mettre à table, remettons le bal après le souper.

M. CATON.

Je viens, ma foi, de l'échapper belle.

LUCAS.

Et moi, palsanguene, j'ai fait un biau coup. Avouez tretous que je fis un habile homme.

*Fin du Troisieme Volume.*

# TABLE
## DES COMÉDIES CONTENUES
*Dans ce Troisieme Volume.*

